

Bulletin de la Société franco-japonaise de Paris

Société franco japonaise de Paris. Auteur du texte. Bulletin de la Société franco-japonaise de Paris. 1913-04.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

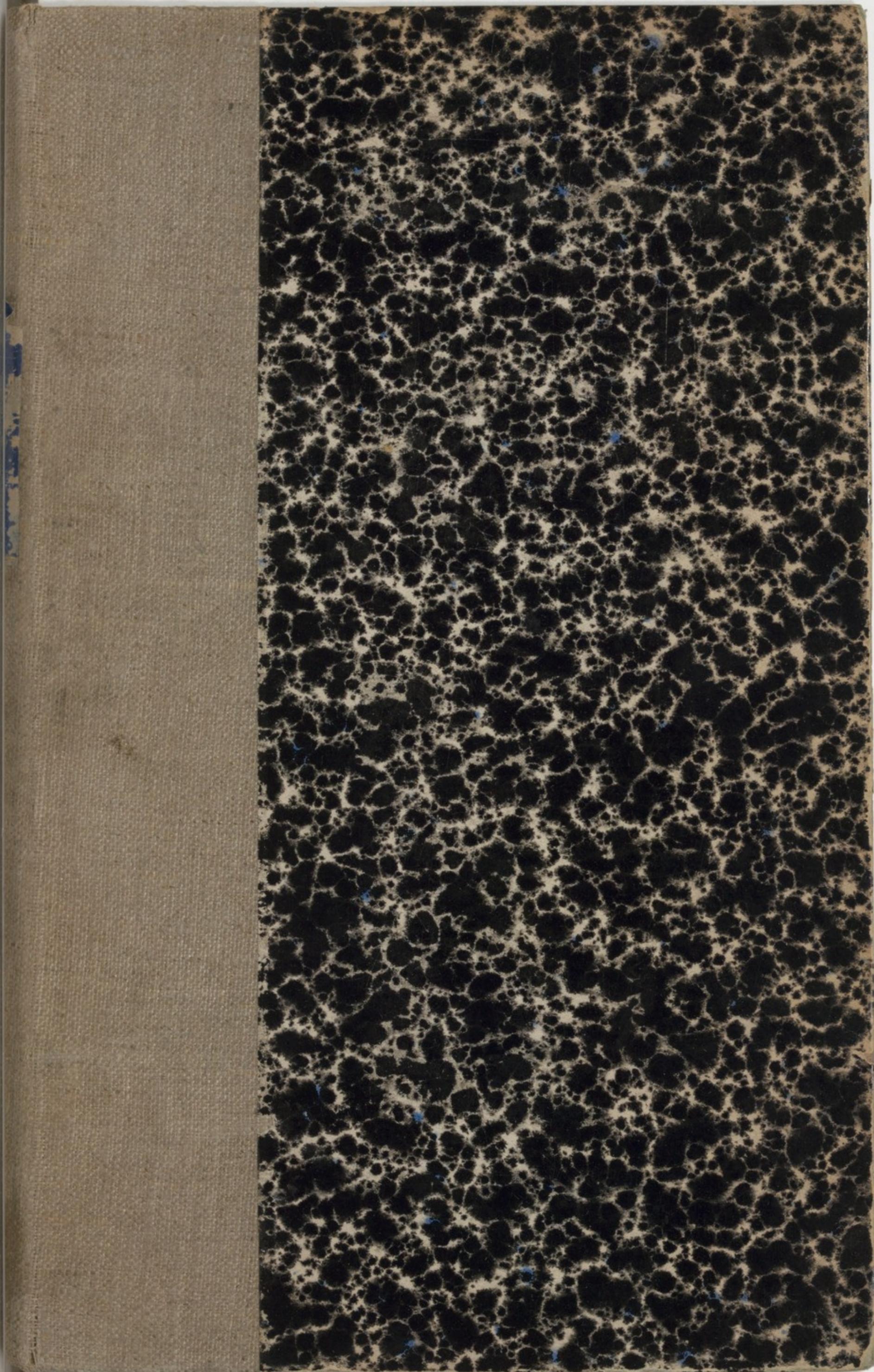
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

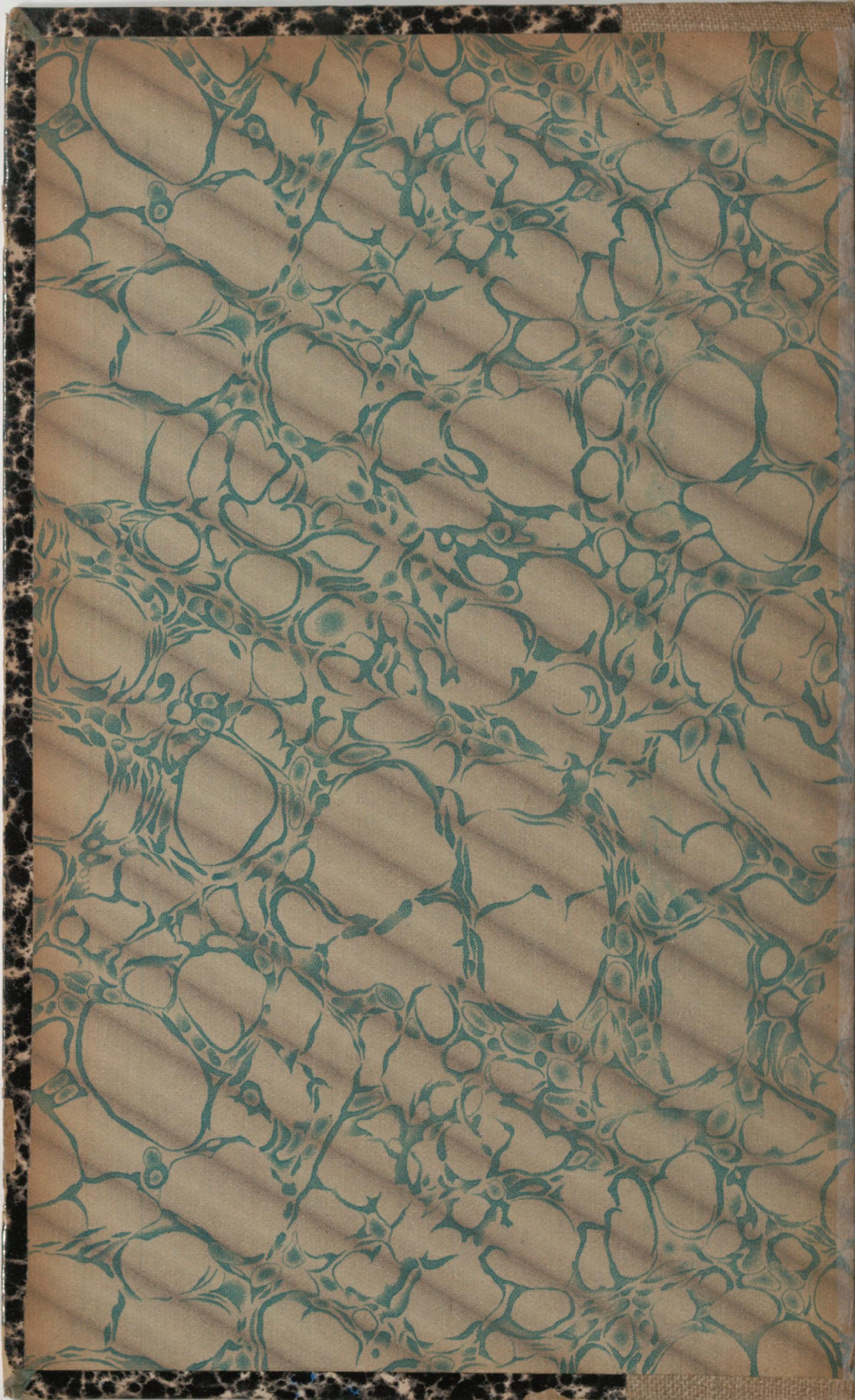
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

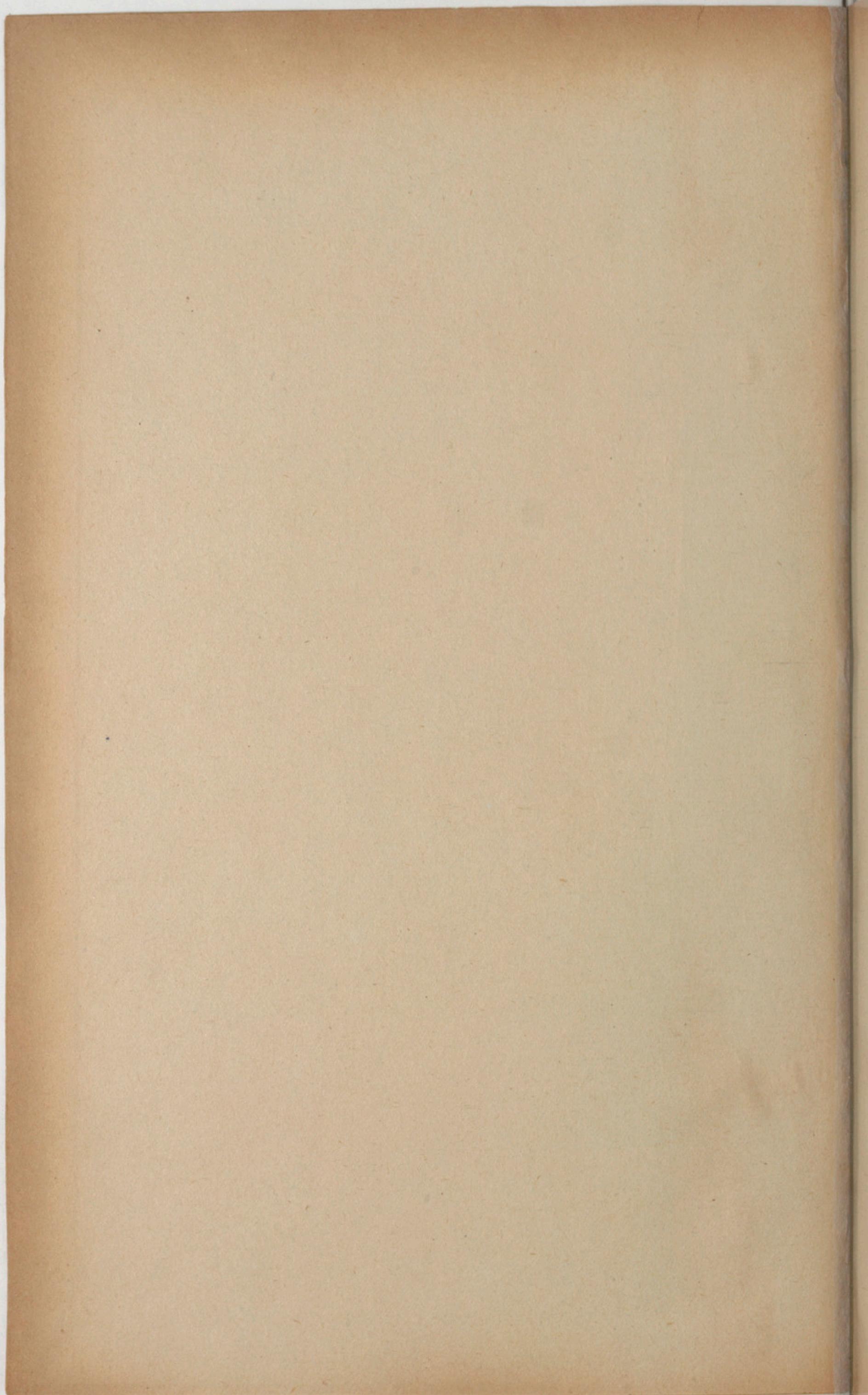
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

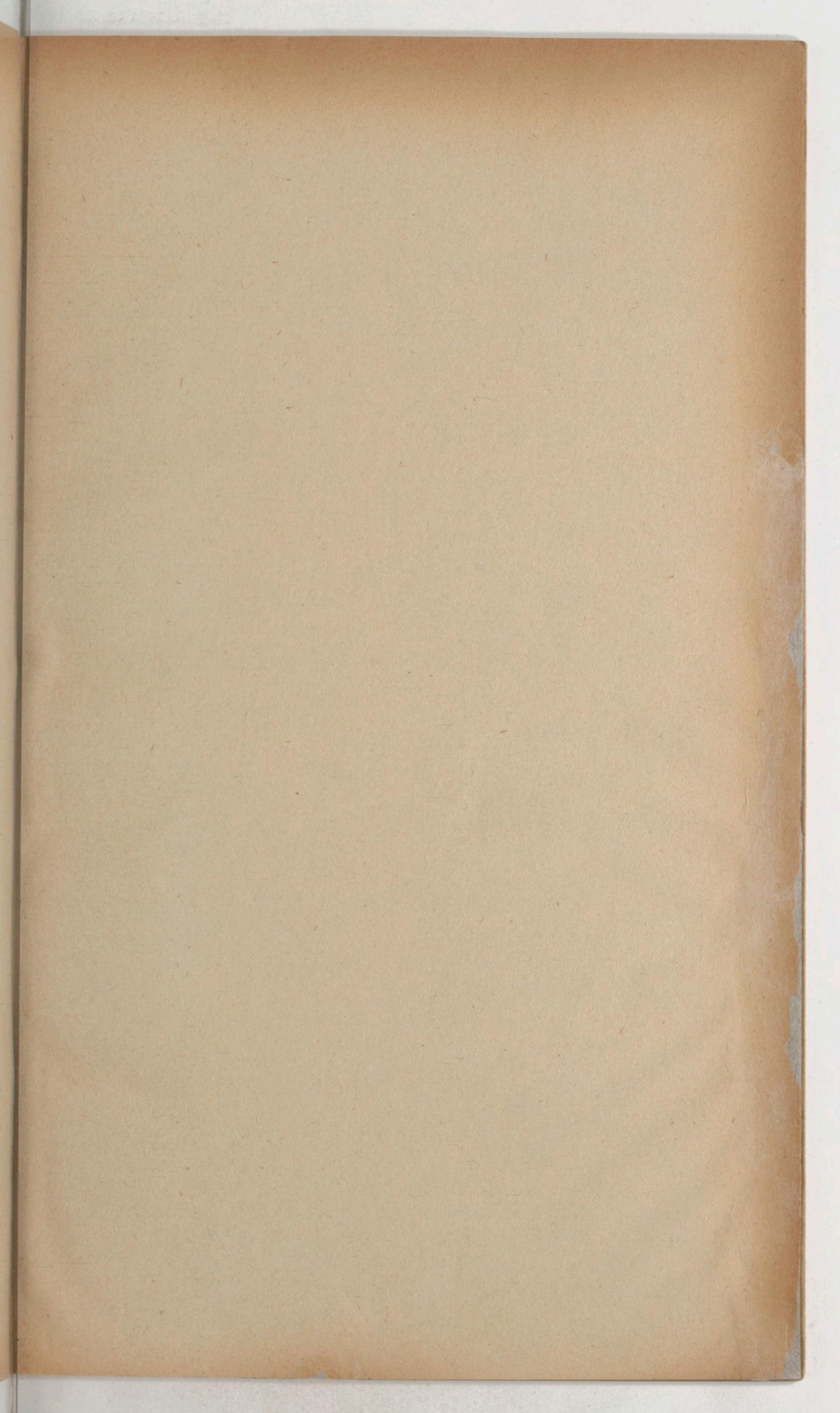
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

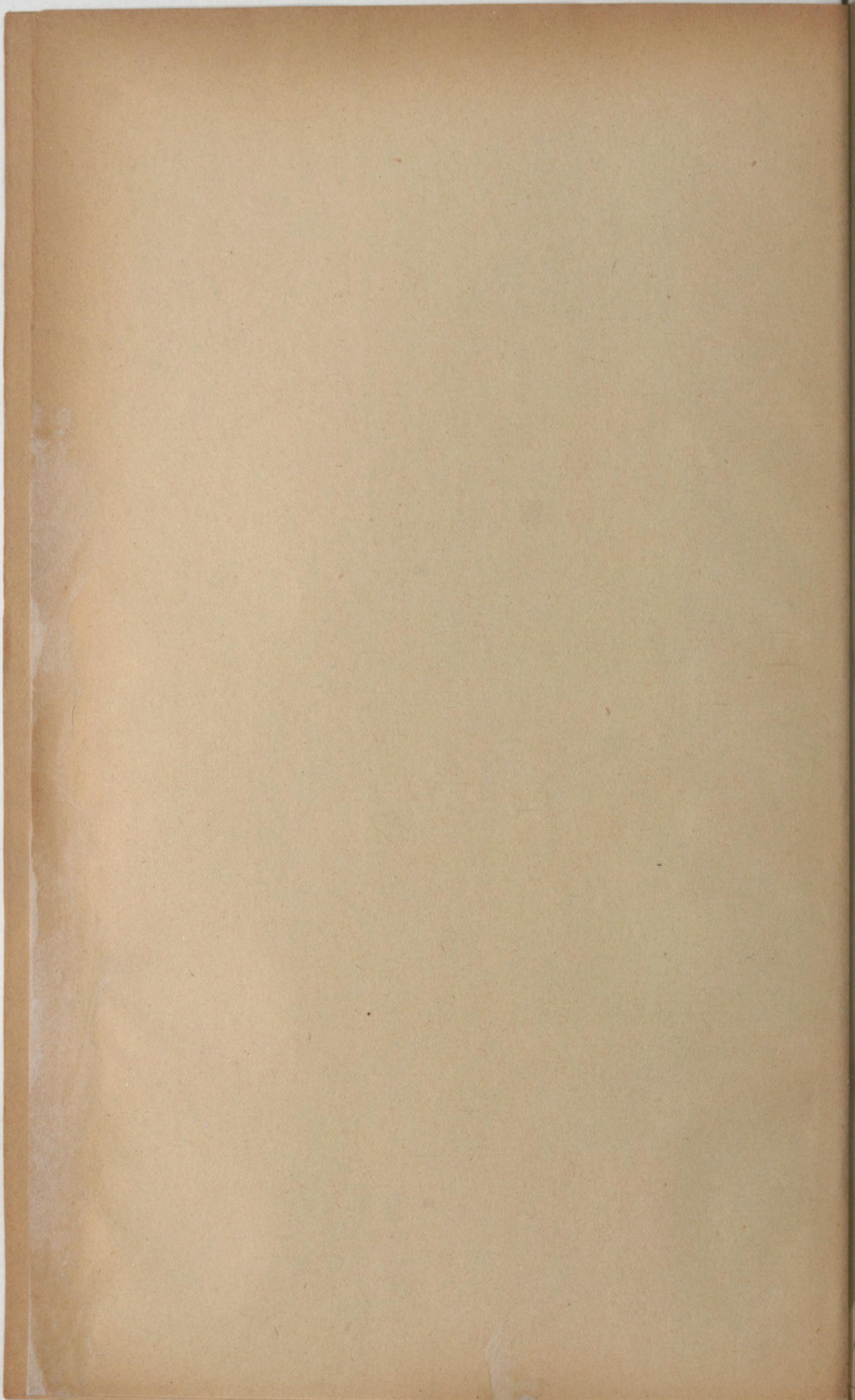












Paraissant trimestriellement.

DEPOSE LEGAL
BIBLIOTHEQUE
801
813

AVRIL 1913

XXIX

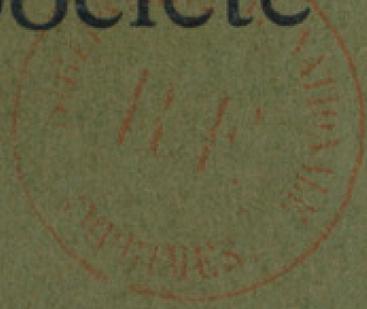
2491

BULLETIN

(ANNUAIRE)

de la

Société Franco-Japonaise
de Paris



Fondée le 16 Septembre 1900.

會協佛日



SIÈGE SOCIAL :

PALAIS DU LOUVRE — PAVILLON DE MARSAN

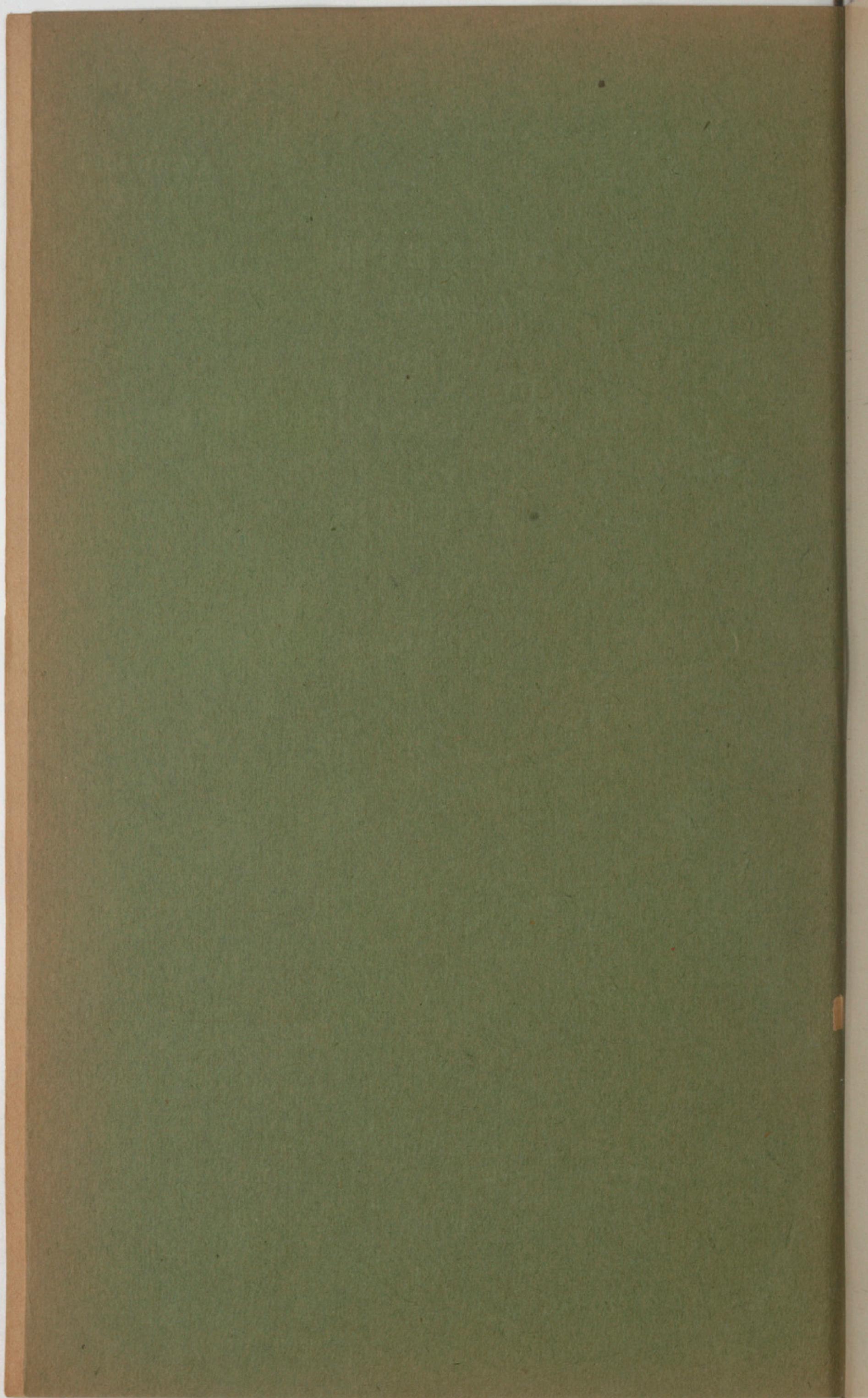
107, RUE DE RIVOLI, 107

PARIS

1913

ix : 5 francs.

4⁰ 0² 5
623



Avril 1913. N° 29.



BULLETIN

(ANNUAIRE)

DE LA

Société Franco-Japonaise
de Paris

*Honoré d'une souscription
du Ministère de l'Instruction Publique*

4° 0²⁰

623

Dépositaires du Bulletin :

A PARIS

G. FICKER, 6, rue de Savoie.
ERNEST LEROUX, 28, rue Bonaparte.
MARCEL RIVIÈRE, 31, rue Jacob.

A LONDRES

Librairies :

EUG. L. MORICE, 9, Cecil Court Charing Cross road. W. C.

Paraissant trimestriellement.

AVRIL 1913

XXIX

BULLETIN

(ANNUAIRE)

de la

Société Franco-Japonaise
de Paris



Fondée le 16 Septembre 1900.

日佛協會



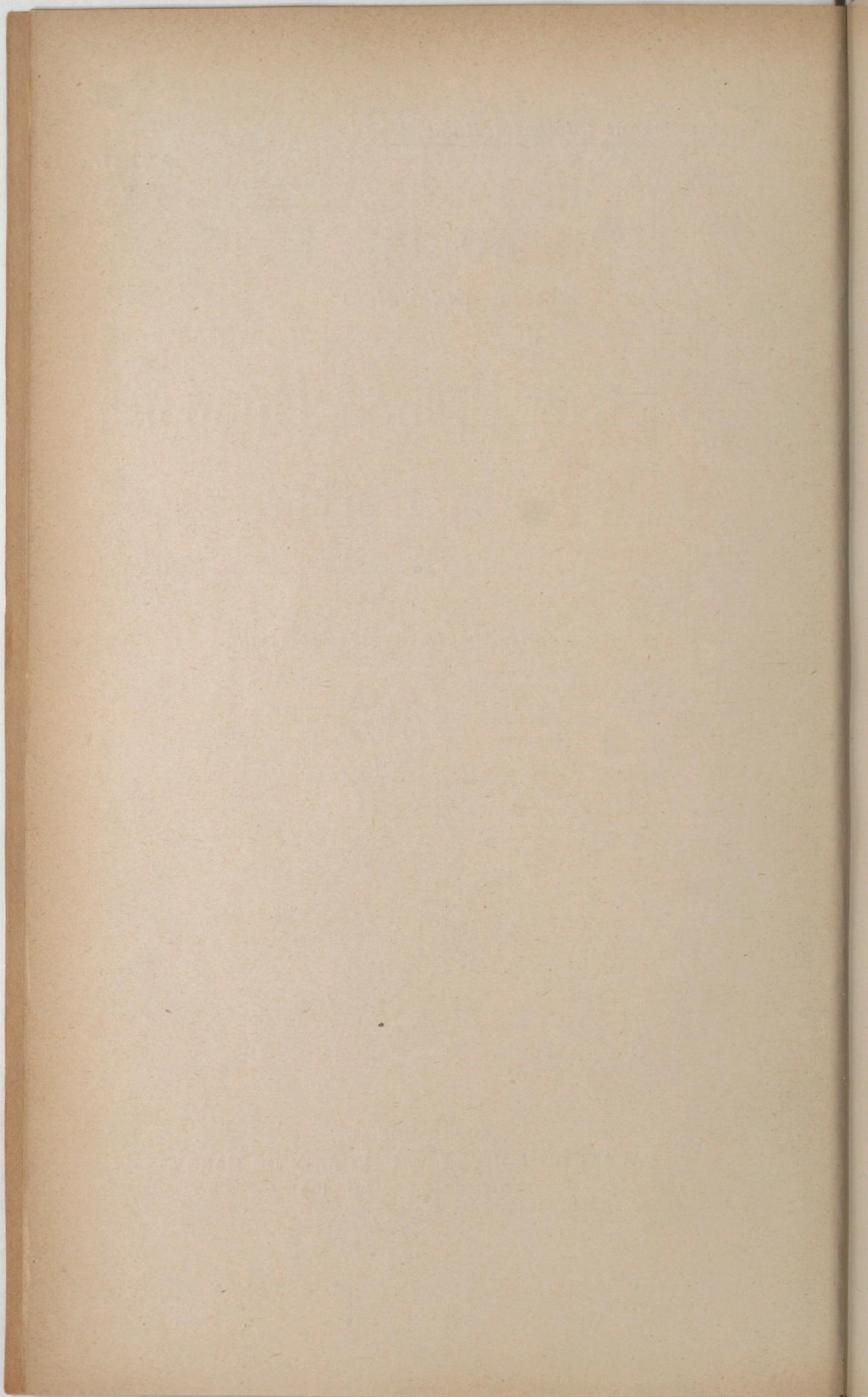
SIÈGE SOCIAL :

PALAIS DU LOUVRE — PAVILLON DE MARSAN

107, RUE DE RIVOLI, 107

PARIS

—
1913



INDEX

	Pages.
Annuaire :	
Statuts. — Membres d'honneur. — Composition du Bureau et du Conseil d'Administration. — Liste alphabétique des membres	7
Assemblée générale du 11 mars 1913 :	
Procès-verbal. — Allocution du Vice-Président. — Rapport du Secrétaire-Général. — Exposé du Trésorier	25
Général Georges Lebon :	
Souvenirs d'une Ambassade Extraordinaire au Japon	33
Fernand Pila :	
Les Funérailles de Meiji-Tennô	55
Raymond Kœchlin :	
Utamaro	61
Marquis de La Mazelière :	
La Littérature Japonaise dans l'Ère de Meiji	85
Raymond Kœchlin :	
Cinquième Exposition d'estampes japonaises	97
Un don de M. le Colonel Watanabé.	105
Nouvelles du Japon :	
Renversement du Ministère Katsura et constitution du Cabinet Yamamoto. — Ecole des Langues Etrangères de Tôkyô. — La vente du Nishi Hongwanji. — Premier grave accident d'aéroplane au Japon. — Réunion annuelle de la Société de la soie. — Emprunt de la Société Hydro-Electrique de Hidogawa	107
Bibliographie :	
I. Raoul PONTUS : <i>Le Meidji. Le Règne de S. M. Mutsu-Hito et le Japon moderne</i> (E. A.). — Lieutenant TADEYOSHI SAKURAI : <i>Niku-Dan (Mitraille humaine. Récit du siège de Port-Arthur)</i> (E. A.). — François BENOIT : <i>L'Architecture; l'Orient médiéval et moderne</i> (E. A.). — Arthur DIOSY : <i>Yoshitsune the boy hero of Japan</i> (Henri Mylès). — BONET MAURY : <i>L'Unité morale des Religions</i> (H. Barbier).	113
II. Revue des périodiques : <i>Art et Décoration</i> . — <i>Comœdia</i> . — <i>Bulletin de l'Asie Française</i> . — <i>La Vie Maritime; les quinzaines de l'étranger : Japon</i> . — <i>Bulletin de l'Association Amicale Franco-Chinoise</i> . — <i>Japon et Belgique</i> . — <i>Bulletin de l'Union Franco-Persane</i>	121



	Pages.
Chronique des expositions et des ventes :	
M. Tyge MÖLLER : Vente de la collection de feu M. le D ^r Mène. — Revue des ventes.	125
Vie de la Société :	
I. Déjeuner du 9 Avril 1913 en l'honneur de M. le Capitaine de Vaisseau Matsumura et de la Banque Franco-Japonaise. — II. Petites nouvelles.	135
Questions et Réponses :	
Marquis de TRESSAN : Réponse à la « Note sur Karamaro » de M. H. L. Joly.	139
Publications périodiques reçues par la Société	141
Avis divers	143

Désireux de voir des pièces de la Collection de notre regretté Vice-Président, M. le D^r Mène, illustrer le présent Bulletin, nous nous sommes adressés à notre collègue, M. André Portier, qui a mis, avec sa bonne grâce habituelle, à notre entière disposition les beaux clichés ayant servi pour le tout remarquable Catalogue qu'il a publié pour la première vente. Nous lui exprimons ici, nos plus vifs remerciements au nom de la Société Franco-Japonaise de Paris.

N. B. — Les articles signés engagent la seule responsabilité de leurs auteurs. La direction du *Bulletin* n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions qui y sont émises.

STATUTS
DE LA
SOCIÉTÉ FRANCO-JAPONAISE
DE PARIS



I. — But et Siège social.

ARTICLE PREMIER. — La Société Franco-Japonaise de Paris est un centre où se traitent toutes les questions dont s'occupent à un titre quelconque les japonisants : artistes, industriels, commerçants, amateurs et savants.

Elle favorise le développement des relations sociales entre les Français et les Japonais, en offrant aux résidents et voyageurs français au Japon, et japonais en France, l'assistance dont ils ont besoin pour leurs études et leurs affaires.

ART. 2. — La Société a pour moyens d'action des conférences, des publications et une bibliothèque composées d'ouvrages spéciaux.

ART. 3. — La Société a son siège à Paris, Palais du Louvre, Pavillon de Marsan, 107, rue de Rivoli; ce siège peut être transféré, à Paris, par décision du Bureau.

II. — Composition de la Société.

ART. 4. — La société se compose : 1° de membres d'honneur; 2° de membres donateurs; 3° de membres à vie; 4° de membres annuels; 5° de membres libres.

Pour devenir membre de la Société, il faut être présenté par deux membres et agréé par le Conseil.

Le titre de membre d'honneur peut être offert à de hautes personnalités, parmi lesquelles peuvent être choisis des Présidents d'honneur.

Les membres donateurs sont ceux qui auront versé une somme de 300 francs au minimum en une fois.

Les membres à vie sont ceux qui auront payé une somme de 150 francs.

Les membres annuels sont ceux qui versent une cotisation annuelle de 15 francs, plus 12 francs d'entrée, donnant droit à l'insigne.

Le titre de membre libre peut être accordé à des personnes susceptibles — notamment par la voie de la presse — de rendre des services à la Société.

ART. 5. — Les dames peuvent faire partie de la Société.

III. — Administration de la Société.

1° Conseil.

ART. 6. — La Société est administrée par un Conseil composé de 35 membres élus en Assemblée générale, et renouvelable annuellement par cinquième.

Les membres sortants sont rééligibles,



ART. 7. — En cas de vacance, pour quelque cause que ce soit, le Conseil pourvoit lui-même au remplacement de ses membres, sauf ratification par la plus prochaine Assemblée générale.

ART. 8. — Tout membre nommé en remplacement d'un membre décédé ou démissionnaire est considéré comme mis en son lieu et place, et ses fonctions ne s'étendent pas au delà du terme assigné à son prédécesseur.

ART. 9. — Le Conseil se réunit au moins six fois par an.

ART. 10. — Tout membre du Conseil ayant manqué aux séances consécutives d'une année pourra être considéré comme démissionnaire.

ART. 11. — Le Conseil a la haute administration de la Société; il nomme le Bureau chargé de la gestion.

Il statue sur les admissions et les radiations de sociétaires, sur les acceptations de dons et legs; il charge le Bureau de soumettre à l'Assemblée générale toutes les propositions qu'il juge utiles et, en particulier, les modifications aux statuts qui peuvent lui paraître nécessaires.

2^o Bureau.

ART. 12. — Le Conseil choisit annuellement son Bureau parmi ses membres dans la séance qui suit l'Assemblée générale.

ART. 13. — Le Bureau se compose : d'un Président, de plusieurs Vice-Présidents, d'un Secrétaire général, d'un Bibliothécaire archiviste, d'un Trésorier, d'un Trésorier adjoint.

Le Bureau pourra prendre, dans le sein du Conseil, des adjoints au Trésorier et au Secrétaire général.

ART. 14. — Les fonctions des membres du Conseil et du Bureau sont gratuites.

ART. 15. — Le Bureau est chargé de la gestion de la Société; il expédie les affaires courantes et pourvoit à toutes les dépenses utiles.

Il veille à la constitution d'un fonds de réserve pris sur tout ou partie des apports fournis par les membres à vie ou donateurs.

ART. 16. — Les employés, salariés ou non, reconnus nécessaires par le Bureau, seront désignés, congédiés et remplacés par le Président.

IV. — Assemblées générales.

ART. 17. — L'Assemblée générale des sociétaires est convoquée en séance ordinaire une fois par an, dans le premier trimestre.

Son bureau est celui du Conseil d'administration.

ART. 18. — Il est présenté à l'Assemblée, par le Bureau, un rapport moral et financier de l'état de la Société.

L'ordre du jour est établi par le Bureau; il n'y figure que les propositions émanant du Conseil ou qui auraient été communiquées au Bureau, huit jours au moins avant la séance, par un ou plusieurs sociétaires.

ART. 19. — L'Assemblée arrête les comptes, procède aux élections des Membres du Conseil et se prononce sur toutes propositions qui lui sont présentées par le Bureau.

ART. 20. — Il peut être tenu des Assemblées générales en séance extraordinaire; elles sont alors convoquées par délibération spéciale du Conseil.

ART. 21. — Les décisions de l'Assemblée générale sont prises à la majorité des membres présents ou ayant exprimé leurs suffrages.

Les votes pourront avoir lieu par procuration ou par correspondance.

V. — Dissolution.

ART. 22. — La dissolution de la Société ne pourra être prononcée qu'en Assemblée générale.

Il sera décidé dans cette séance de l'attribution de l'actif.

PRÉSIDENT D'HONNEUR

M. l'AMBASSADEUR DU JAPON EN FRANCE.

MEMBRES D'HONNEUR

MM.

LE MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS.

LE MINISTRE DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE.

P^{ce} AUGUSTE D'ARENBERG, Membre de l'Institut.

P^{ce} ROLAND BONAPARTE, Membre de l'Institut.

BOUSQUET Ancien Conseiller d'État.

BRINCKMANN (D^r J.) . . . Directeur du Muséum de Hambourg.

CHAVANNES (Ed.) . . . Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France.

COLLIN-DELAUVAUD. . . D^r hon^o de l'Office National du Commerce Extérieur.

CROISSET. Doyen de la Faculté des Lettres de Paris

DIÓSY. Vice-Président du Conseil de la *Japan Society*.

DUBAIL (G.) Ministre Plénipotentiaire.

FLOURENS Ancien Ministre des Affaires Étrangères.

FURUICHI (D^r Koi) . . . Membre de la Chambre des Pairs du Japon.

GONSE. Membre du Conseil Supérieur des Beaux-Arts.

HANOTAUX. Membre de l'Académie Française.

HIRAYAMA Membre de la Chambre des Pairs du Japon.

ISHII (S. E. le Baron) . . . Ambassadeur du Japon à Paris.

KURINO (Baron) Ancien Ambassadeur du Japon en France.

LÉVI (Sylvain). Professeur au Collège de France.

LIARD Vice-Recteur de l'Académie de Paris.

MASAKI (S.) Directeur de l'École des Beaux-Arts de Tôkyô.

MOTONO (Baron). Ambassadeur du Japon en Russie.

ROUJON. Membre de l'Académie Française.

SAÏONJI (Marquis). Ancien Président du Conseil des Ministres du Japon.

SAMAD KHAN Env. Extr. et Ministre Plénipotentiaire de Perse à Paris.

SCHNEIDER Maître de forges.

SÉNART Membre de l'Institut.

SIEGFRIED Sénateur, Ancien Ministre du Commerce.

SOCIÉTÉ DES ATELIERS ET CHANTIERS DE LA LOIRE.

SUYÉMATSU (Vicomte) . . . Ancien Ministre.

TATSUKÉ (S.) Conseiller à l'Ambassade du Japon en Russie.

TÉRAOUTCHI (Comte) . . . Général, Gouverneur général de la Corée.

WADA (H.). Ancien Commissaire général de la Section Japonaise à l'Exposition de Londres 1910.

BUREAU

MM.

BERTIN Membre de l'Institut, Dir^r du Génie maritime C. R. *Président.*

GUIMET Fondateur du Musée des Religions.

KÆCHLIN (R.). Prés^t des *Amis du Louvre.*

LEBON Général.

MIURA 1^{er} Secrétaire à l'Ambassade du Japon.

S^{te}-CLAIRE DEVILLE . . . Colonel. *Secrétaire général.*

ALÉVÈQUE Explorateur. *Secrétaire général adjoint.*

BUREAU (suite).

MM.	
ARCAMBEAU	Professeur <i>Bibliothécaire archiviste.</i>
LEBEL	Littérateur <i>Bibliothécaire adjoint.</i>
CHEVALIER (H.)	Ingénieur <i>Trésorier.</i>
BANNO	Négociant <i>Trésorier adjoint.</i>

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM.	
ANCELET	Docteur en médecine.
BARBIER.	Rédacteur aux Travaux Publics.
BERTHELOT (Ph.).	Ministre plénipotentiaire, Chef de Cabinet du Ministre des Affaires Étrangères.
COLLIN (Raphaël)	Membre de l'Académie des Beaux-Arts.
DESHAYES	Conservateur du Musée d'Ennery.
DESLANDRES	Membre de l'Institut.
DUFOURMANTELLE.	Secrétaire général honoraire de l'Alliance Française.
DUVENT (Ch.).	Artiste-peintre.
GUYOT (Yves).	Ancien Ministre.
HARMAND (J.).	Ambassadeur honoraire.
HOTTA	Secrétaire à l'Ambassade du Japon.
ISAAC (P.A.)	Artiste-peintre.
KRAFFT (Hugues).	Membre du Conseil d'Adm. de l'U. C. des Arts Décoratifs.
LEMAIRE (Eug.).	Agent général de la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale.
MARTEAU	Ingénieur.
MARUYAMA.	Capitaine de frégate, Attaché naval.
MAZELIÈRE (M ^{is} de la)	Littérateur.
METMAN.	Conservateur du Musée des Arts Décoratifs.
NOCQ (Henry).	Graveur en médailles.
ODIN (Ulrich).	
S ^{te} CLAIREDEVILLE (C ^{el}).	Colonel de cavalerie en retraite.
SABURI	Secrétaire à l'Ambassade du Japon.
VEVER	Joaillier-orfèvre.
WATANABÉ (C ^{el}).	Attaché militaire à l'Ambassade du Japon.

**Composition du Conseil d'Administration
par séries**

(Y compris les Membres du Bureau).

Première série.	Deuxième série.	Troisième série.	Quatrième série.	Cinquième série.
ALÉVÈQUE	BARBIER	ARCAMBEAU	D ^r ANCELET	DESLANDRES
COLLIN (R.)	DUVENT	BERTHELOT	BANNO	HOTTA
KRAFFT (H.)	GUIMET	CLAVERY	BERTIN	Cd ^t MARUYAMA.
LEMAIRE (E.)	HARMAND	DESHAYES	CHEVALIER	M ^{is} de la MAZELIÈRE
METMAN	LEBEL	DUFOURMANTELLE	GUYOT (Yves)	C ^l S ^{te} .C ^{re} DEVILLE
MIURA	NOCQ (H.)	ISAAC	KœCHLIN	SABURI
VEVER	ODIN	MARTEAU	Génal LEBON	C ^{el} WATANABÉ

La troisième série sera soumise à réélection en 1914.

Liste Alphabétique des Membres

DE LA SOCIÉTÉ FRANCO-JAPONAISE DE PARIS

Membres d'Honneur : H. — Membres donateurs : D.

Membres à vie : V. — Membres annuels : A. — Membres libres : L.

MM.

1900 V	ADATCI (M.-I.) . . .	Ministre plén ^{re} au Mexique,	Mexico.
1902 V	AKASHI	Général de brigade,	Séoul.
1900 V	AKIDZUKI (S. E. M ^r). . .	Ambas. du Japon à Vienne,	Vienne.
1900 V	ALÉVÈQUE (Charles). . .	Explorateur,	12, rue Desrenaudes.
1900 L	ALEXANDRE (Arsène). . .	Rédacteur au <i>Figaro</i> ,	18, rue Ravignan.
1911 A	AMBRUN (A.)	Tailleur,	46, rue de Richelieu.
1900 A	ANCELET (D ^r).	Docteur en médecine,	104, rue de Rennes.
1907 V	ANDO	Général,	Commandant la brigade à Nagoya.
1904 A	ARCAMBEAU (E.)	Professeur,	133, boul. Voltaire.
1910 A	ARCAMBEAU (M ^{me})		133, boul. Voltaire.
1903 H	ARENBEGB (P ^{ce} A. d') . . .	Membre de l'Institut,	20, rue de la Ville-L'E- vêque.
1904 D	ARISUGAWA (S. A. I. le P ^{ce})	Amiral,	5, Kojimachi Sannencho, Tôkyô.
1901 A	ARNAUD.	Notaire,	Luzarches (S.-&O.).
1902 V	AUBRY	Propriétaire,	14, rue de Hambourg,
1911 A	AULNEAU (Joseph) . . .	Avocat à la Cour d'Appel,	56, rue de Rennes.
1913 A	BABEY (Marcel)	Fondé de pouvoirs à la Banque Franco-Japonaise,	132, rue Réaumur.
1912 A	BAER (M ^{me} Isabelle) . . .	Rentière,	7, avenue Victor-Hugo.
1909 A	BAGGIO	Avoué,	30, r. Gambetta, Arras.
1906 V	BANNO	Négociant,	55, rue des Petites-Écu- ries.
1912 V	BANCELIN (Jacques) . . .	Orfèvre,	352, rue Saint-Honoré.
1912 A	BARBIER.	Rédacteur aux Travaux Pu- blics,	10, avenue du Réservoir, Parc St-Maur.
1910 A	BARDONNAUT (M ^{me} V ^{ve})		195, rue de l'Université.
1912 A	BARRIER (André)	Juge au Tribunal de la Seine,	49, rue de Prony.
1903 V	BAVIER (de)	Consul général de Dane- mark,	25, rue Franklin.
1913 A	BECHER (D ^r Carl).	Kaiserlicher Rat,	Karlsbad, Autriche.

MM.

1900 V	BÉNAZET	Docteur ès lettres, Attaché au Musée du Trocadéro,	9, rue des Eaux (square Alboni) XVI ^e .
1910 A	BERLY		184, rue de Rivoli.
1908 A	BERTHELOT	Chef de Cabinet du Ministre des Affaires Etrangères.	126, boulevard Montparnasse.
1900 V	BERTIN (E.)	Membre de l'Institut, Dir ^r du Génie mar., C. R.,	8, rue Garancière.
1906 V	BERTIN (CH.)	Capitaine, ancien Attaché militaire au Japon,	8, rue Garancière,
1900 V	BETHMANN (B ^{on} de).	Banquier,	31, rue Pauquet.
1906 A	BEURDELEY		79, rue de Clichy.
1909 A	BING (M.)		18, rue Boissonnade.
1913 V	BLANC (Auguste).	Industriel,	26, rue des Colonnes du Trône.
1913 A	BLES (Arthur).	Conférencier d'Art,	31, boul. Péreire.
1910 A	BLOCHE (Arthur).	Expert près la Cour d'Appel,	21, boulev. Haussmann.
1900 V	BLONDEAU	Banquier,	50, rue de la Boétie.
1900 H	BONAPARTE (P ^{co} Roland)	Membre de l'Institut,	10, avenue d'Iéna.
1910 A	BOREL (Jean)	Secrétaire de l'Ambassade de France,	Pékin.
1909 V	BOUASSE-LEBEL	Ancien éditeur,	19, quai Ma'laquais.
1909 A	BOURGOIS (G. L.).	Lieutenant de vaisseau,	Tôkyô.
1913 V	BOURLET (Maurice)	Négociant,	12, rue Jean-Bart, Lille.
1900 H	BOUSQUET (G.)	Ancien Conseiller d'État,	7, rue Alfred-de-Vigny.
1912 V	BOYER (P.).	Admin. de l'École des Langues Orientales vivantes.	2, rue de Lille.
1906 H	BRINCKMANN (D ^r Justus)	Directeur du Muséum de Hambourg,	5, Eteinthorplatz, Hambourg.
1911 A	BROEK (Ernest van den).	Conservateur du Musée d'Histoire Naturelle,	Nov.-Mars : 39, place de l'Industrie, Bruxelles. Avril-Octobre : Les Roches fleuries, Genva Brabant.
1902 V	BRUHL (H.)	Négociant,	57, rue de Châteaudun.
1913 V	BRULIN (Karl).	Négociant,	17, place Simon Vollant, Lille.
1903 V	BRUNET (J.-L.)	Député de la Seine.	45, boul. Berthier.
1908 A	BRYLINSKI (R.-A.)	Attaché naval à l'Ambassade de France.	Tôkyô.
1909 V	CABROL (Phil. de)	Adm. dél. de la Société des Chantiers de la Loire,	Vilvert, Jouy-en-Josas (S.-&-O.).
1910 A	CAIX (C ^{te} Robert de)	Dir ^r de l'« Asie Française »,	108, rue S ^t -Dominique.
1913 A	CARTIER-BRESSON.	Industriel,	16, rue de la Ravinelle, Nancy.
1912 A	CASTANET (H.)	Industriel,	203, boulevard S ^t -Denis, Courbevoie.
1901 V	CAZENAVE	Ministre plénipotentiaire, en mission,	Pékin.
1911 A	CHAIX (M ^{me} Albert).		164, boul. Montparnasse.
1908 L	CHALLAYE (F.).	Professeur,	1, rue Léopold-Robert.

MM.

1909 A	CHANOINE (Général).	Anc. Ministre de la Guerre,	Baudement, par Anglure (Marne).
1911 A	CHANOINE (L ¹ Maxime).	13 ^e Régiment de dragons,	Lure (Haute-Saône).
1913 A	CHARPENAY	Banquier,	26, rue du Lycée, Grenoble.
1909 A	CHARPENTIER (Maurice).	Vice-Consul de France,	Kobé.
1912 A	CHARRON (l'Abbé Isidore)	Missionnaire apostolique,	Himeji, Japon.
1904 H	CHAVANNES (Ed.).	Membre de l'Institut, prof ^r au Collège de France,	1, rue des Écoles, Fontenay-aux-Roses (Seine).
1913 A	CHEMIN (D ^e)	Médecin de la marine,	Rochefort (Charente-Inf.)
1906 A	CHÉRADAME (A.)	Publiciste,	16, rue Lalo.
1901 A	CHEVALIER (H.)	Ingénieur,	14, boul. Émile-Augier.
1912 A	CLAUSSE (Roger)	Conseiller d'Ambassade,	7, rue Bayard.
1906 V	CLAVERY (Ed.)	Consul de France,	Cadix.
1909 A	CLAVERY (Paul)	Ministre plénipotentiaire,	24, avenue du Chemin-de-Fer, Le Vésinet (Seine-et-Oise).
1911 A	COHN (Dr W.)		Halensee Kurfürstendamm 98/99 (All.).
1910 A	COLLIN (Raphaël)	Artiste peintre, Membre de l'Institut,	152, rue de Vaugirard.
1900 A	COLLIN (Victor)	Ministre plénipotentiaire,	160, avenue de Suffren.
1901 H	COLLIN-DELAUVAUD	Dir. hon ^r e de l'Office National du Commerce Extér.,	5, rue St-Jean, Pontoise (Seine-et-Oise).
1907 A	COLMET-DAAGE		9, r. Gustave-Flaubert.
1911 A	COLONNIER (M ^m e R.)		5, rue de Crussol, Paris.
1912 A	CORBIN (Paul).	Ingénieur,	43, avenue du Bois-de-Boulogne.
1904 V	CORVISART (Général)	Commandant la 3 ^e Brigade de Cavalerie,	Evreux (Eure).
1909 A	COSSON		5, avenue Friedland.
1910 A	COULERU	Ingénieur-chimiste,	7, r. Francisque-Sarcey.
1911 A	COURCELLE-SENEUIL (J. L.)	Capitaine de Frégate T. R. en retraite,	Ascain (Basses-Pyrénées)
1910 V	CREWDSON (Wilson).	M. A. Président du Conseil de la <i>Japan Society</i> .	Southside St-Leonard's on sea, Angleterre.
1900 H	CROISSET.	Doyen de la Fac. des Let.,	13, rue Cassette.
1912 A	CULIN (Stewart)	Ethnologist,	The Brooklyn Institute Museum, New-York (États-Unis).
1911 D	DAN (Takuma)	Direct. de la maison Mitsui.	Tango cho, Akasaka Tôkyô.
1906 V	DARD (E.)	Secrétaire d'Ambassade,	24, rue de l'Université.
1909 A	DAUTREMER (Joseph)	Consul de France, Professeur de japonais à l'École des Langues Orientales,	26, place de l'Église Bièvres (S.-et-O.).
1903 V	DEGUY (Alfred)	Ingénieur,	2, rue du Pont de Barre, Montgeron (S.-et-O.).
1909 A	DELTEIL (Loÿs)	Artiste graveur, expert,	2, rue des Beaux-Arts.
1906 A	DELPECH (Albert).		10, rue Lord-Byron.

MM.

1911 A	DENIKER (Georges Jean)	Élève diplômé de l'École des Langues Orientales,	36, rue Geoffroy, St-Hilaire, Paris, V ^e .
1900 D	DESHAYES	Conservateur du Musée d'Ennery,	59, avenue du Bois-de-Boulogne,
1901 V	DESLANDRES (H.).	Membre de l'Institut, Dir. de l'Observatoire de Meudon.	39, avenue du Château, Bellevue (S.-et-O).
1904 V	DILLAIS (L.)	Lieut.-colonel en retraite,	92, rue du Ranelagh.
1902 H	DIÓSY (A.).	V.-Président du Conseil de la <i>Japan Society</i> ,	20, Hanover Square, London.
1912 V	DOPPFELD (H.)	Ex-Directeur des Postes à Shanghai,	10, rue de la Fontaine Le Vésinet (S.-et-O.).
1913 V	DORIZON (Louis).	Directeur de la Société Générale.	51, rue Boulainvilliers.
1913 A	DORIZON (René)	Directeur de la Banque Franco-Japonaise,	132, rue Réaumur.
1907 V	DOUCET (Jacques)		19, rue Spontini.
1911 A	DOUCET (Raoul)	Courtier maritime,	33, quai de la Fosse, Nantes (Loire-Inférieure).
1908 H	DUBAIL (G.)	Ministre plénipotentiaire,	19, r. Godot-de-Mauroy.
1909 A	DUBREUIL (Lt-Émile)	au 16 ^e Rég. d'Infanterie coloniale, Attaché au Consulat de France,	Han-Kéou, Chine.
1900 V	DUFOURMANTELLE (L.)	Secrétaire général honoraire de l' <i>Alliance Française</i> ,	6, rue de Madrid.
1910 V	DUVAL	Commandant le 9 ^e bataillon de chasseurs,	Longwy.
1908 A	DUVENT (C.)	Artiste peintre,	78, avenue de la Grande-Armée.
1911 A	ECORCHEVILLE (J.)	Directeur de la <i>Société Internationale de musique</i> .	22, rue Saint-Augustin.
1913 V	VAN EETVELDE (Baron Edmond).	Ministre d'Etat,	4, avenue Parmentier, Bruxelles.
1907 A	ETIENNE-OLIVIER.	Avocat,	17, place de la Madeleine.
1912 A	FARAUT (Léon)	Publiciste,	38 bis, rue Lamarck.
1909 A	FAURE (Ed.)	Consul du Japon,	151, Jardin public, Bordeaux.
1910 D	FEDERICI (M ^{me} , née Boissonnade).		villa Bellevue, Cap d'Antibes (Alpes-Mar.).
1911 A	FERRAND (Fr.).	Chirurgien-dentiste,	6 bis, rue de Châteaudun.
1911 A	FERRIEU.	Commissaire de 1 ^{re} classe de la marine.	L'Abbaye, Moissac (Tarn-et-Garonne).
1912 A	FILIPPINI (Hyacinthe)	Avocat à la Cour d'appel.	48, rue Copernic.
1912 A	FLEURIOT (José)	Enseigne de vaisseau breveté, interprète pour le Japonais,	A bord du « Vergniaud », Toulon.
1900 H	FLOURENS	Anc. Min. des Aff. Etr.,	82, rue du Ranelagh.
1901 V	FLOURY.	Éditeur,	3, boul. des Capucines.
1910 A	FOURNIER (D ^r Edmond)		77, rue de Miromesnil.
1910 A	FOURNIER	Vice-Amiral, C. R.	65, avenue Bosquet.
1911 A	FOURNIER	Colonel d'Artillerie,	1, place de la Trinité, Rennes.

MM.

1910 H	FURUICHI (D ^r Koi) . . .	Membre de la Chambre des Pairs.	34, Nichomé Yumicho Hongo, Tôkyô.
1907 D	FUSHIMI (S. A. I. le M ^{al}).		Tôkyô.
1909 D	FUSHIMI (S. A. I. le P ^{ce} Hiroyasu)	Capitaine de frégate,	Ko-ji matchi Ki-oïtcho, Tôkyô.
1907 A	GALLAIS (A.)	Homme de lettres,	Avenue des Cygnes, Brunoy (S.-et-O.).
1910 A	GARBUTT (Matthew). . .	Architecte,	95, Howard's Lane, Putney, Londres S. W.
1909 A	GAUDINEAU (Félix) . . .	Lieut. au 46 ^e Régiment d'infanterie,	10, rue Michel-Chasles.
1909 A	GAUSSEN (Édouard) . . .	Consul général de France,	La Canée (Crète).
1910 V	GAUTHIER (Camille). . .	Consul général de France,	28, boul. de Strasbourg, Boulogne-sur-Seine.
1910 A	GAYAT DE WECKER . . .	Premier Secrétaire d'Ambassade honoraire,	240, rue de Rivoli.
1913 A	GAYET (Ernest)	Artiste peintre,	11, quai de la Pêcherie, Lyon.
1910 V	GÉRARD (A.)	Ambassadeur de France,	Tôkyô.
1911 A	GILLOT (M ^{me})		76, rue Madame.
1911 V	GILSON	Consul suppléant,	2, rue de Messine.
1903 A	GLINEL (P.)	Avocat à la Cour d'Appel,	28, quai du Louvre.
1913 A	GONIN (Amédée).	Artiste peintre.	76, avenue Malakoff.
1900 H	GONSE (L.)	Membre du Conseil supérieur des Beaux-Arts.	205, boul. St-Germain.
1912 A	GOOSSENS (Alfred) . . .	Publiciste,	67, rue Gillon, Bruxelles.
1912 A	G'SELL (Gaston)	Directeur du Journal <i>Les Beaux-Arts</i> ,	3, rue Cauchois (place Blanche).
1913 A	GUERNAUT (Henri) . . .	Président du Conseil d'Administration de la Banque Franco-Japonaise,	8, rue de Florence.
1900 V	GUIMET (Emile)	Fondateur du Musée Guimet,	Musée Guimet, place d'Iéna.
1908 A	GUNZBOURG (B ^{on} G. de)		32, avenue Kléber.
1909 A	GUNZBOURG (B ^{on} J. de).		50, avenue Bugeaud.
1909 A	GUYOT (Yves)	Ancien Ministre des Travaux Publics,	95, rue de Seine.
1908 V	GYSIN (R.)	Négociant,	6, rue d'Abbeville.
1909 A	HACHENBERGER	Artiste statuaire,	22, rue de Tourlaque.
1909 A	HAILLANT	Avoué, Docteur en droit,	21, pl. de l'Atre, Épinal.
1902 A	HALAIS (Ch.)	Gouverneur h ^{re} des colonies,	15, boul. de la Tour-Maubourg.
1912 A	HALBERSTADT (D ^r) . . .		Ostbanegade 29, Copenhague.
1909 L	HALOT	Consul impérial du Japon,	13, rue de Florence, Bruxelles.
1903 A	HALPHEN (J.)	Officier d'artillerie,	81, aven. Victor-Hugo.
1912 A	HAMELLE (Henri).	Industriel,	10, rue de Prony.
1900 H	HANOTAUX.	De l'Académie Française,	15, rue d'Aumale.

MM.		
1901 V	HARMAND (J.)	Ambassadeur, 225, faub. St-Honoré.
1912 A	HARDIOU	Architecte en chef des Monuments historiques, 4, rue Traversière, Tours.
1909 V	HATANO (Tadano) . . .	Capitaine de corvette de la Marine imp. japonaise, 71, Tokojimachi Ushigome, Tôkyô.
1910 A	HÉLARY (Louis)	Commis des Tr. Publics, 11, rue de Chartres, Neuilly-s.-Seine.
1911 A	HELBIG (Gustave). . . .	Professeur de musique, 26, rue de Longchamps, Neuilly-s.-Seine.
1902 V	HEURTEL	Capit. de frégate, C. R., 91, avenue Kléber.
1912 V	HIRAOKA (Hirotaka) . .	Propriétaire du Grand-Restaurant du Kagetsu-Rô. Shiba, Tôkyô.
1900 H	HIRAYAMA	Membre de la Chambre des Pairs, Grand Maître de la Maison de S. A. I le prince Arisugawa. Ko-ishi-kawa Haramat-chi 31, Tôkyô.
1903 D	HISHAMATSU (C ^{te})	Lieutenant-Colonel, Shiba, Sakaitcho 13, Tôkyô.
1909 A	HORIOUTCHI	452, Aokimachi Kanagawa, Yokohama, Japon.
1911 A	HOTTA (Massa-Aki) . . .	Attaché à l'Amb. du Japon, 7, avenue Hoche.
1902 V	HOUDARD (Ch.)	Artiste peintre, 9, rue Margueritte.
1908 V	HYDE (James H.)	18, rue Adolphe-Yvon.
1902 V	INOUYÉ (Kinjiro)	Négociant, Tôkyô.
1912 H	ISHII (S. E. le Baron). .	Ambassad. du Japon à Paris, 7, avenue Hoche.
1900 V	ISAAC (P.-A.)	Artiste peintre. 11, pass. de la Visitation.
1904 V	ITCHIJO (P ^{ce})	Maître des cérémonies de S. A. I. le prince héritier, Akassaka Fukuyoshitcho, 2, Tôkyô.
1913 A	JACOB (M ^{lle} Johanna). . .	Professeur, 16, rue de Siam.
1912 V	JACOBY (Gustav).	Consul honoraire du Japon. 175, Uhlandstrasse, Berlin.
1900 A	JACQUIN.	Avoué, 5, rue des Moulins.
1909 A	JACMART.	4, rue Le Chapellier, Bordeaux.
1902 V	JANET	Anc. ingén. de la Marine, 29, rue des Volontaires.
1912 A	JANNOT	Ingénieur représentant MM. Schneider au Japon, Tôkyô, Ambassade, 21, b. St-Germain, Paris.
1901 V	JAVAL	Membre du Conseil général de l'Yonne, 45, rue Boulainvilliers.
1907 A	JOLY (H. L.)	Ingénieur, 4, Glebe Place, Chelsea, London, S. W.
1911 A	KAGAWA (Sakurao)	Capitaine d'Infanterie aux soins de l'Amb. du Japon, 7, avenue Hoche.
1912 V	KANEKO.	Lieutenant de vaisseau, 16, rue Eugène-Manuel.
1906 D	KAHN (A.)	Banquier, 102, rue de Richelieu.
1913 A	KIEN.	Négociant, Shottenring 9, Wien Autriche.
1913 A	KIKUCHI	2 ^e Secrétaire à l'Ambassade du Japon, 7, avenue Hoche.
1910 V	KIJIMA	Vice-Consul du Japon, Quai de l'Est, Lyon.

MM.

1910 A	KITAEFF (Colonel Serge)	Professeur à l'École Navale,	Saint-Pétersbourg.
1909 A	KLECZKOWSKI (Alfred)	Ministre Plénipotentiaire,	193, rue de l'Université.
1909 A	KLOBUKOWSKI (A.)	Ministre de France en Belgique,	41, boul. du Régent, Bruxelles.
1910 A	KOBAYASHI (Riki'ya)	D ^r de la Ci ^e Mikimoto,	4, York Mansions, Earl's Court London, S. W.
1910 A	KOBAYASHI (M ^{me} Tatsuko)	Antiquaire,	62, rue Saint-Lazare.
1900 V	KŒCHLIN (R.)	Publiciste, Président des Amis du Louvre,	32, quai de Béthune.
1910 A	KŒNIG (L.)	Capitaine de frégate, C. R.,	15, rue Pétrarque, XVI ^e .
1912 A	KOSHIBA (Kinji)	Artiste peintre,	38, rue Falguière.
1912 A	KOMAÏ (Ojogiro)	Fab. d'articles damasquinés,	Fourou Monnzen Kyôto.
1900 V	KRAFFT (H.)	Membre du Conseil d'Adm. de l'U. C. des Arts Décoratifs,	42, rue de Lubeck.
1908 A	KRAUSS (A. E.)	Ingénieur-mécanicien,	21, rue Albouy.
1911 V	KÜMMEL (Otto)	Conservateur aux Musées de Berlin,	7, Prinz Albrecht's str. Berlin S. W. II.
1910 D	KUNI (S. A. I. le Prince).		Azabu Toriégakamatchi, Tôkyô.
1900 V	KURINO (B ^{on})	Ancien Ambassadeur du Japon à Paris.	4, Hinoki cho Akasaka, Tôkyô.
1901 A	LABBÉ (P.)	Secr. gén. de la Société de Géographie commerciale,	14 bis, rue Montaigne.
1900 A	LABOURET (M ^{lle} de)	Inspectrice de l'Enseignement du dessin de la Seine,	11, avenue de Fontenay, à Fontenay-sous-Bois (Seine).
1900 V	LABRY (C ^{te} de)	Capitaine de cavalerie,	21, avenue Kléber.
1903 L	LAGOUDAKI	Docteur en médecine,	103, avenue de Villiers.
1912 A	LANESSAN (De)	Ancien ministre,	Ecouen (Seine-et-Oise).
1913 A	LANET (André)	Fondé de pouvoirs à la Banque Franco-Japonaise,	132, rue Réaumur.
1900 V	LANGWEIL (M ^{me})		26, place Saint-Georges.
1913 A	LAPPARENT (Vicomte Jacques de)	Chef des travaux minéralogiques à l'École des mines,	90, boul. St-Germain.
1901 V	LEBEL (J.)	Littérateur,	81, avenue de Villiers.
1909 V	LEBON (G ^{al} Georges)	Ancien membre du Conseil supérieur de la guerre,	40, avenue Duquesne.
1908 A	LECLERCQ	Joaillier orfèvre,	141, boul. Sébastopol.
1913 A	LECOMTE (Gilles Aug.)	Médecin dentiste,	8, cloître Notre-Dame, Chartres.
1910 A	LEFEUVE (Gabriel)		95, rue Jouffroy.
1904 V	LE GOFF	Docteur en médecine,	178, faub. Saint-Honoré.
1908 A	LEMAIRE (E.)	Agent général de la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale,	11, rue Carpeaux.
1902 D	LEMAIRE (M ^{me} G)		11, rue Tronchet.
1900 A	LEMOINE (H.)	Éditeur de musique,	9, rue Chaptal.
1911 A	LEMOISNE (P. A.)	Attaché à la Bibl. Nationale,	91, rue de l'Université.
1913 A	LEONHARDT	Négociant,	20, rue Richer.

MM.

1913 A	LEPAGE	Ingénieur civil.	7, rue du Moulin Dregghem, Bruxelles.
1910 L	LEQUEUX (M ^{me} A.) . . .		52, rue Vaneau.
1909 A	LE ROND (H.)	Chef d'escadrons, Attaché militaire à l'Ambassade de France au Japon,	Ambassade de France, Tôkyô.
1900 A	LE ROUX (Ernest)	Éditeur,	28, rue Bonaparte.
1911 A	LE ROUX (Ch.)	D ^r de l'Harmonie des Mines de Blanzy,	Montceau-les-Mines.
1909 A	LEROY-BEAULIEU (Pierre)	Député,	94, avenue Kléber.
1912 A	LESOURD (Georges) . . .	Ingénieur,	24, rue d'Aumale.
1907 A	LE VAVASSEUR (J.) . . .	Négociant,	82, quai des Chartrons, Bordeaux.
1904 H	LÉVI (Sylvain)	Prof ^r au Collège de France,	9, rue Guy-de-la-Brosse.
1910 A	LÉVY (Émile)	Directeur de la Librairie Centrale des Beaux-Arts.	13, rue Lafayette.
1908 A	LÉVY (R. G.)	Professeur à l'École des Sciences Politiques,	3, rue de Noisiel (rue Spontini), XVI ^e .
1901 H	LIARD	V.-Rect ^r de l'Ac. de Paris,	5, rue de la Sorbonne.
1903 V	LOGÉ (A.)	Négociant,	39, r. de Constantinople.
1904 A	LUCY-FOSSARIEU (M ^{me} , M ^{lles} Inès et Renée de)		148, avenue du Roule, Neuilly-sur-Seine.
1900 L	MACON (L.)	Syndic honoraire de la Presse étrangère,	6, rue Gounod.
1912 V	MADROLLE (Claudins) . .	Explorateur,	95, avenue du Roule, Neuilly-sur-Seine.
1912 A	MADVIG (C.)	Artiste peintre,	27, boul. Montparnasse.
1911 A	MADRASSY	Joailler-expert,	11, rue de Provence.
1911 V	MAEDA (Massana)	Membre de la Chambre des Pairs,	Tôkyô.
1913 A	MALLE	Ingénieur conseil,	11, rue Magellan.
1900 V	MALLET (G.)		Le Bois-des-Moutiers, Varangeville-sur-Mer. (Seine-Inférieure).
1911 A	MALLON (Paul)		172, boul. Haussmann.
1900 D	MARCEL	Architecte,	14, rue des Saints-Pères.
1912 V	MARIN (L.)	Député de Nancy,	137, boul. Saint-Michel.
1900 A	MARONI		25, avenue d'Eylau.
1906 V	MARTEAU (G.)	Ingénieur,	3, rue de la Boétie.
1903 V	MARTINIE (R.)	Lieutenant de vaisseau,	78, rue Demours.
1904 V	MARUYAMA (S.)	Capitaine de frégate, Attaché naval à l'Ambassade du Japon,	16, rue Eugène-Manuel.
1910 H	MASAKI (S.)	Directeur de l'École des Beaux-Arts,	Tôkyô.
1910 V	MASSIP (Armand)		70, rue d'Auteuil, Paris.
1903 V	MATSUMURA (C ^{dt} J.) . . .	Capitaine de vaisseau,	Ministère de la Marine, Tôkyô.
1908 V	MATSUOKA (I.)	Ingénieur en chef de l'armée japonaise,	Takatamura, Zoshigaya, 730, Tôkyô.

MM.

1902 V	MAZELIÈRE (M ^{is} de la)	Littérateur,	40, rue Barbet-de-Jouy.
1911 A	MEAUDRE DE LAPOUYADE (André)		79, rue Lachassaigne, Bordeaux.
1900 A	METMAN.	Conservateur du Musée des Arts Décoratifs,	38, rue de Lubeck.
1912 A	MEYER (Georges).	Agrégé de l'Université,	78, rue des Martyrs.
1900 V	MIGEON (G.)	Conservateur au Musée du Louvre,	150, rue du Bois-de- Fleury, à Meudon (Seine-et-Oise).
1901 H	MINISTRE (le)	Des Affaires Étrangères,	Au Ministère.
1901 H	MINISTRE (le)	Du Commerce et de l'In- dustrie,	Au Ministère.
1901 H	MINISTRE (le)	De l'Instruction Pub. et des Beaux-Arts,	Au Ministère.
1910 D	MITSUI (B ^{on})		Iwai Cho, Az. Tôkyô.
1912 A	MIURA (Yagoro)	1 ^{er} Secrétaire d'Ambassade du Japon,	6, rue Eug.-Labiche.
1910 A	MIYAMOTO	Docteur en droit, Avocat,	4, Itchômé Minami-Ka- bécho, Kiobashi, Tô- kyô.
1910 A	MÖLLER (Tyge)	Licencié de l'Université de Copenhague,	6, avenue de Lamotte- Piquet.
1910 A	MOMMÉJA (René)	Banquier,	41, boul. Haussmann.
1912 A	MONCONDUIT (Paul)	Lieutenant de vaisseau,	10, boul. de Strasbourg, Toulon.
1911 A	MOREAU (Frédéric)	Ingénieur,	22, avenue de la Grande- Armée.
1911 A	MORIONDI (Ch.)	Ingénieur, officier du génie de l'armée italienne C. R.	19, boulevard de la Seine Nanterre (Seine).
1912 A	MORITA (Kikujiro)		1, cité Condorcet.
1907 V	MORIYAMA	Cap ^{ne} de v., Aide de camp de M. le Ministre de la Marine,	Ministère de la Marine, Tôkyô.
1904 H	MOTONO (B ^{on})	Ambassadeur du Japon en Russie,	Saint-Pétersbourg.
1912 A	NAGAMOCHI (L ^t Genji)	de l'Artillerie Impériale du Japon, Stagiaire à l'École Polytechnique,	9, rue du Sommerard (V ^e).
1913 L	NAÏTO	Secrétaire-interprète de la Société,	13, rue Git-le-Cœur.
1904 D	NASHIMOTO (S. A. I. le Prince)	Lieutenant-colonel,	Tôkyô.
1906 A	NAUDEAU (Ludovic)	Publiciste,	63, rue Caulaincourt.
1906 V	NEL	Lieutenant de vaisseau,	9, rue de Chabannes, Toulon.
1907 A	NETTANCOURT (C ^{te} J. de)		2, rue Goethe.
1911 A	NEW-YORK PUBLIC LI- BRARY		New-York.
1900 V	NISHIO		Japon.
1900 A	NOCQ (Henry)	Graveur en médailles,	29, quai Bourbon.
1912 L	OÇOUMI (Tamezo)		Japon.

MM.

1911 A	ODIN (Ulrich)		24, quai de Béthune.
1912 A	OLIVIER (René)	Artiste peintre,	8, rue Garancière.
1900 V	OPPENHEIMER	Négociant,	21, rue de Cléry.
1904 A	OTCHIAÏ	Consul général.	Moukden, Chine.
1911 A	OTSOUKA (T.)	Importateur,	11, Takegawa Cho Shim- bashi, Tôkyô.
1904 L	OYAMADA (S.)	Délégué de la Société Franco- Japonaise,	Ushigomé, Nijikimatchi, 11, Tôkyô.
1913 A	PALENGAT (M ^{me})	Rentière,	170 bis, b. Haussmann.
1912 L	PAPINOT (Abbé)		Le Bourgneuf, Val d'Or (Saône-et-Loire).
1912 A	PÉLACOT (Général de)		27, avenue Elisée Reclus (Champ de Mars).
1911 A	PETIT (R.)	Rédacteur Pp ^{al} au Ministère de la Guerre,	2, rue Saint-Simon.
1913 A	PETITHOMME (Albert)	Industriel,	66, rue des Boulets.
1911 A	PETRUCCI (Raphaël)	Professeur à l'Institut de So- ciologie,	55, rue des Champs-Ély- sées, Bruxelles. Été : Sint Anna ter Mui- den bij Sluis-Zélande (Hollande).
1911 A	PILA (F.)	Consul de France,	111, quai d'Orsay, Paris (VII ^e).
1912 A	PILATRIE	Artiste peintre,	8 bis, rue Falguière.
1912 A	PILLITZ (Imre)		3, rue du Pré-aux-Clercs.
1902 V	PIMODAN (C ^{te} de)	Colonel, ancien attaché mili- taire au Japon,	98, rue de l'Université.
1912 A	PINCHAUD (André)	Attaché à la Librairie La- rousse,	105, rue Dareau (XIV ^e).
1904 V	PINOT		50, avenue de Wagram.
1912 A	PITTARD (Émile)	Tailleur,	27, avenue de l'Opéra.
1911 A	POHL (L.)		4, rue d'Hauteville, Paris (X ^e).
1910 A	PONCETTON (D ^r)	Rédacteur au <i>Figaro</i> ,	25, quai des Grands-Au- gustins.
1904 V	PORCHER-LABREUIL		5, avenue de l'Opéra.
1909 A	PORTIER (André)	Expert,	24, rue Chauchat.
1911 A	POULET (D ^r Abel)	Docteur oculiste,	71, rue Lafayette.
1908 V	POURTALES (C ^{te} J. de)		7, rue François I ^{er} .
1911 A	PROST (Henri)	Architecte. Grand prix de Rome. Médaille d'honneur du Salon 1911.	13, quai de La Tournelle. Vincennes.
1913 A	RENONDEAU	Capitaine au 12 ^e d'Artillerie,	6, avenue Percier.
1913 A	RAGAULT		21, rue de Ponthieu.
1908 A	RÉGNIER (E.)	Professeur,	
1911 A	REMY (M. le D ^r)	Agrégé de la Faculté de Mé- decine.	112, boul. de Courcelles.
1904 V	REUBELL		23, rue de Marignan.
1910 A	RIVIÈRE (Henri)	Peintre-graveur,	29, boulevard de Clichy.

MM.

1909 V	RONDON (Louis)	Négociant,	37, rue Joubert.
1902 L	ROUART (A.)	Editeur de musique,	17, rue de Lisbonne.
1902 A	ROUART (H.)	Juge au Tribunal de 1 ^{re} instance,	7, avenue de Rebais, Coulommiers (Seine-et-Marne).
1909 A	ROUBAUD (Adolphe)	Négociant,	40, rue Albouy, X ^e .
1901 H	ROUJON	de l'Académie Française,	Palais de l'Institut.
1910 A	ROUVIER	Lieutenant de vaisseau,	5, place Pajol, Toulon.
1901 V	ROY (F.)	Industriel,	24, place Malesherbes.
1904 V	ROZIER (E.)		125, avenue des Champs Elysées.
1912 A	SABURI	2 ^e Sec ^{re} à l'Amb. du Japon,	14, r. de la Faisanderie.
1912 A	SAINTE-CLAIRE DEVILLE (Colonel).		4, boul. de la République. Versailles (S.-et-O.).
1907 A	SAINT-VICTOR (G. de)		26, avenue Marceau.
1904 H	SAÏONJI (M ^{is})	Ancien Président du Conseil des Ministres,	Tôkyô.
1910 A	SALADIN.	Architecte,	69 bis, b ^d de Courcelles.
1908 D	SAKATANI (B ^{on})	Anc. Ministre des Finances,	Ko ishikawa Haramat- chi, Tôkyô.
1909 A	SALANSON (M ^{lle} Camille)		23, rue d'Artois.
1910 A	SALTAREL		197, avenue du Maine, Paris.
1912 A	SAMEJIMA (Mouneya)	Chancelier de l'Ambassade du Japon,	7, avenue Hoche, Paris.
1912 H	S. EX. SAMAD KHAN.	Ministre de Perse,	64, avenue Malakoff, Paris.
1904 A	SANO (T. K.)	Négociant,	29, rue de Maubeuge.
1908 A	SARLIN (E.)		106, boul. de Courcelles.
1912 V	SARRAUT (Albert).	Député gouverneur général de l'Indo-Chine,	Hanoi.
1909 A	SAUTTER (Emm.).		Les Coccinelles, avenue de Grange Canal, Ge- nève (Suisse).
1910 A	SAX (B)	Directeur du <i>Mémorial Di- plomatique</i> ,	19, rue Pérignon, Paris, XV ^e .
1903 L	SAZERAC.	Photographe,	33, rue Saint-Lazare.
1912 A	SCHMOLL (C ^{dt} Henri).		124, aven. Victor-Hugo.
1908 A	SCHENINGER (J.).	Négociant,	6, rue d'Abbeville.
1910 A	SCHÖNFELD (Max)		33, rue des Bourdonnais, II ^e .
1903 H	SCHNEIDER	Maître de Forges,	34, Cours-la-Reine.
1913 A	SEMBA	Capitaine d'Infanterie,	65, rue Lauriston.
1902 H	SÉNART	Membre de l'Institut,	18, rue François I ^{er} .
1911 V	SEURE (Georges)	Professeur agrégé,	6, avenue Élisée-Reclus (Parc du Champ-de- Mars).
1901 V	SHIGUENO (S.).		Tôkyô.

MM.

1911 V	SHIRAI (Général) . . .	Ministère de la guerre,	Tôkyô.
1911 A	SHONO (Danroku) . . .	Ingénieur des Chem. de fer,	Tôkyô.
1910 A	SCHWERER	Aspirant de marine,	9, rue Racine, Toulon.
1900 H	SIEGFRIED	Sénateur,	226, Bd. Saint-Germain.
1913 A	SIMMEN (Henri)	Céramiste,	18, rue des Sorrières, Meudon (S.-et-O.).
1911 L	SIRE (A.)	Correspondant de la C ^{ie} du Ch. de fer du Nord,	81, S ^t Mark's Road Lon- don W.
1910 A	SMET (T.)	Maître des requêtes au Con- seil d'État,	5, rue de Monceau.
1903 D	SOCIÉTÉ DES CHANTIERS DE LA LOIRE.		11 bis, boul. Haussmann.
1907 A	SOUHART (F.)	Ministre plénipotentiaire,	3, villa Mozart.
1911 A	STRAUS (Victor)		5, rue de la Bourse (II ^e).
1912 A	SUGHIMURA.	Attaché à l'Ambassade du Japon,	7, avenue Hoche.
1913 A	SUZUKI (Shun)	Sous-directeur de la Banque Franco-japonaise,	24, rue des Vignes.
1900 A	SUWA	Corresp. de l'Administration des Haras du Japon,	62, rue Saint-Lazare.
1904 H	SUYÉMATSU (Viconte) .	Ancien Ministre,	4, Nissinokubo Shiroya- ma Shiba, Tôkyô.
1911 V	TAJIMA	Directeur général de la So- ciété Shimbi Shoin.	Tôkyô.
1902 V	TAKÉDA.	Mécanicien insp ^r général,	Min. de la Marine, Tôkyô.
1901 V	TAKÉNOOUTCHI (H.) . .	Contre-amiral,	Min. de la Marine, Tôkyô.
1911 A	TAMBRUN (Capitaine Ro- ger)	21 ^e régiment d'infanterie co- loniale, Paris,	9, rue Rosa Bonheur.
1900 A	TASSIN (M ^{me})		11, rue Roulland, Rouen (Seine-Inférieure).
1901 H	TATSUKÉ (S.)	Conseiller d'Ambassade,	Ambassade du Japon, St-Pétersbourg.
1904 H	TÉRAOUTCHI (Comte) .	Général, ancien Ministre de la Guerre, Gouverneur général de Corée,	Azabu, kô-gaï tcho, 172, Tôkyô.
1901 V	TÉRASHIMA (C ^{te})	Sénateur,	Kojimatchi Hirakawat- cho Rokutchomé, 7, Tôkyô.
1900 L	THIÉBAULT-SISSON . . .	Rédacteur au <i>Temps</i> ,	141, boul. Haussmann.
1911 V	THOUROUDE (Gabriel) .	Inspecteur général de la Compagnie des Chargeurs Réunis,	60, rue Corot, Ville d'Avray (S.-et-O.).
1911 A	THIECK (Maurice Ch.) .	Négociant, Trésorier de la Section de Kobé,	83, Kyomachi, Kobé.
1901 V	THURNEYSSSEN (E.) . .		10, rue de Tilsitt.
1911 A	TINSEAU (C ^{ie} Léon de) .	Littérateur,	12, rue de Vienne.
1911 A	TISSERAND	Conseiller M ^e à la Cour des Comptes,	17, rue du Cirque.
1910 D	TOKUGAWA (S. E. le Prince)	Président de la Chambre des Pairs,	Toyotama Gun, Senda- gaya, 562, Tôkyô.

MM.

1910 A	TOURNAFOND (A.) . . .	Homme de lettres,	16, rue du Luxembourg.
1911 A	TOUSSAINT (R.) . . .		33, rue de Seine,
1906 A	TRESSAN (M ^{is} G. de). . .	Capitaine,	80, rue S ^t -Hélier, Rennes (Ille-et-Vilaine).
1904 A	TSUDA	Secrétaire d'ambassade,	Ministère des Affaires Étrangères Tôkyô.
1912 A	TURENNED'AYNAC (De).	Ministre Plénipotentiaire,	72, av. Victor-Hugo.
1910 A	UCHIMURA (Sojiro) . . .	De la C ^{ie} Horikoshi,	55, rue des Petites Écu- ries.
1912 A	VALET (Paul)	D ^r de l'Agence G de la So- ciété générale,	133, rue du Cherche- Midi.
1907 A	VARENNE (H.).	Statuaire,	3 bis, rue de Bagneux.
1900 A	VERNES (P.)		30, avenue de Messine.
1912 A	VERNE (M ^{me} Marie Cé- cile)	Femme de lettres,	18, rue Laborde.
1900 V	VEVER (H.)	Joillier-orfèvre,	59, rue de la Boétie,
1911 A	VIEILLARD (Général). . .	Général de division, C. R.,	54, boul. Émile-Augier.
1910 V	VIELLARD (René).		90, rue de Miromesnil.
1904 A	VIGNIER.	Négociant,	34, rue Laffitte.
1904 V	VILMORIN (M. de)	Négociant,	66, rue Boissière.
1904 V	VILMORIN (Ph. de)	Id.	13, quai d'Orsay.
1907 A	VISSIÈRE (Arnold)	Consul Général de France,	44, rue du Ranelagh.
1910 H	WADA (H.)	Anc. Commissaire général de l'Exposition anglo-japo- naise de Londres 1910.	Tôkyô.
1908 D	WAKATSUKI (R.)	Vice-Ministre des Finances,	Tôkyô.
1911 V	WATANABÉ (C ^e)	Attaché militaire à l'Ambas- sade du Japon,	31, rue Franklin.
1910 D	WATANABÉ (Senjiro).	Directeur de la Mitsui Bussan Kwaisha,	The Old Hall, 4, Kidder- pore aven., Hampstead London, N. W.
1913 A	VAN WEEN.	Négociant,	90, Damrak, Amsterdam Hollande.
1908 A	WEBSTER (J. Clarence).	Docteur en médecine,	32, Bellevue Place, Chi- cago, Ills. (E. U.)
1911 V	WEBER (Victor)	Ingénieur,	45, avenue de Wagram.
1910 A	WEILL (Élie)	Importateur-exportateur,	117, faubourg Poisson- nière.
1911 A	WESTARPFRENSDORF (Al- fred)	Docteur ès-sciences musi- cales,	Aux soins de la Société, 59, avenue du Bois- de-Boulogne.
1902 V	WORCH	Négociant,	9, rue Bleue.
1901 V	YAMADA (S.)	Profes. à l'École de Droit,	Ushigomé Bententcho, Tôkyô.
1912 A	YAMAGATA (Takéo)	L ^t de vaisseau de la marine impériale japonaise,	16, rue Eugène Manuel.
1908 A	YAMAGISHI	Négociant,	55, rue des Petites-Écu- ries.
1904 A	YAMANAKA (C.)	Consul du Japon,	53, av. du Sud, Anvers.
1909 D	YAMAOUTCHI (M ^{is})	Commandant,	208, Yoyogui Yoychata, Tôkyô (Japon).

MM.

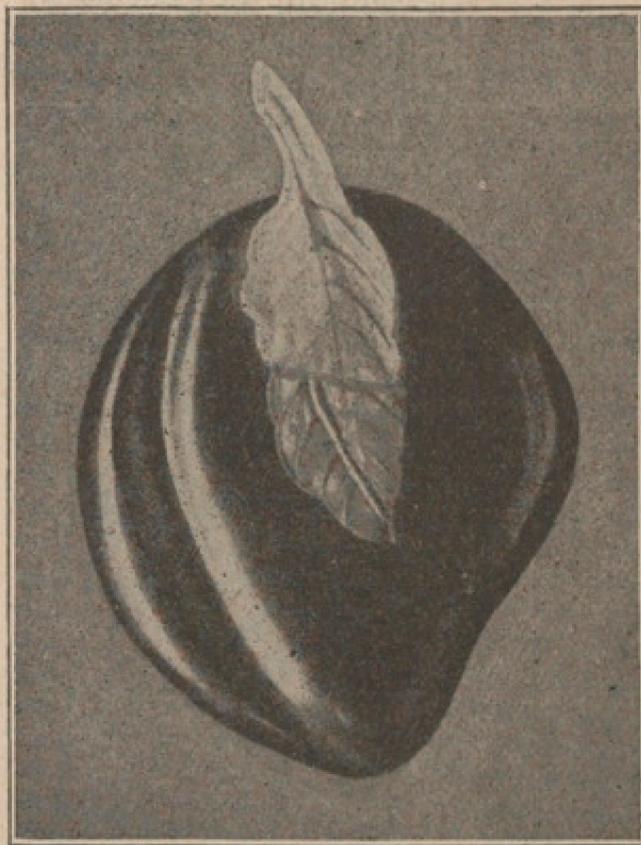
- 1909 A YAMAUCHI (S.) . . . Secrétaire à l'Ambassade
Impériale du Japon, 7, avenue Hoche.
1910 A ZIEGEL (M.) . . . Ingénieur de la Marine, 11, rue de Madrid.

Membres reçus au dernier Conseil.

- 1913 V BRIEUX . . . Membre de l'Académie Fran-
çaise, 53, avenue Trudaine.
1913 A CHRISTMAS (D^r John de) Docteur-Médecin, 37, rue des Acacias.
1913 A LEHMANN (André) . . Boursier, 16, rue d'Angoulême.
1913 A SENÈS (Paul) . . . Avocat, 52, rue Grignan, Mar-
seille.
1913 A VICTORIA AND ALBERT
MUSEUM LIBRARY . . South Kensington, Lon-
don S. W.

Membres d'honneur, donateurs et à vie décédés.

BARDONNAUT, BEHRENS, BERGER, BING, BISSONET, BOISSONADE, Comte de CAMONDO, CANET, Vice-Amiral COURREJOLLES, DARSEL, GERBEAU, GILLOT, HAYASHI, JANSSEN, KEMP, Prince KOMATSU, Professeur LANNELONGUE, DE LUCY-FOSSARIEU, MATSUDAIRA, D^r MÈNE, RÉGNIER, Félix RÉGAMEY, A. H. ROUART, C. ROULINA, SAUERBACH, Vicomte YORITCIKA.



Petite boîte à parfums, en laque rouge, en forme de pêche, dont la queue est formée d'une feuille de nacre rehaussée de laque d'or.

Treizième Assemblée Générale Annuelle

DE LA

Société Franco-Japonaise de Paris

(11 mars 1913).

La Société Franco-Japonaise de Paris a tenu sa treizième Assemblée générale annuelle le Mardi 11 mars 1913 dans la salle de l'Alliance Française, 186, boulevard Saint-Germain.

La séance a été ouverte à 8 h. 3/4 par M. Kœchlin, Vice-Président de la Société, remplaçant M. E. Bertin, Président, empêché par la maladie, assisté de MM. le Général Lebon, Vice-Président, le Colonel Sainte-Claire-Deville, Secrétaire général, E. Arcambeau, Bibliothécaire, Alévêque, Secrétaire général-adjoint, Banno, trésorier-adjoint.

M. le Vice-Président Kœchlin a prononcé l'allocution suivante :

« Mesdames, Messieurs, Mes chers collègues,

« Ce n'est pas moi que vous devriez voir assis à ce fauteuil. Notre vénéré et cher Président, M. Bertin, est actuellement souffrant. Il a subi une grave opération et il a fallu cette fâcheuse raison pour le retenir loin de nous. Laissez-moi vous dire d'ailleurs que notre Secrétaire Général l'a vu tout à l'heure, qu'il est en pleine convalescence et qu'il y a tout lieu d'espérer que nous le reverrons bientôt présider nos travaux. C'est là, n'est-ce pas? ce que nous souhaitons tous.

« Un autre collègue que nous avons l'habitude de voir à notre réunion et qui nous manque ce soir, c'est M. Clavery. M. Clavery a rempli plusieurs années durant les fonctions de Secrétaire Général de la Société Franco-Japonaise avec un zèle et un dévouement parfaits, mais il est aussi diplomate : or le Ministre vient de l'envoyer à Cadix.

« Il y sera assurément un Consul très actif et nous souhaitons qu'il y rende à notre pays les mêmes services qu'il a rendu dans ses autres fonctions ; mais ce poste nous prive de lui et il nous faut le regretter. J'ai plaisir à vous annoncer que le Gouvernement Japonais a tenu à s'associer aux remerciements que la Société Franco-Japonaise ne pouvait ne pas adresser ce soir de loin à M. Clavery et qu'il l'a élevé à la Quatrième Classe dans son Ordre du Trésor Sacré, nous en sommes heureux et nous félicitons M. Clavery, mais nous ne regrettons pas moins notre Secrétaire Général.

« Nos regrets peuvent être atténués seulement par le choix que nous avons fait de son successeur. Je m'en voudrais de blesser la modestie de M. le Colonel Sainte-Claire-Deville; qu'il me permette pourtant de dire que nous sommes certains qu'après une carrière militaire bien remplie, il saura rendre à notre Société les plus utiles services. Nous l'avons déjà vu à l'œuvre; nous savons ce qu'il fera : la Société avec lui est en de bonnes mains.

« Je parlais des absents, Mesdames et Messieurs, mais il en est un que nous ne reverrons plus, c'est M. le Docteur Mène, la Société n'a fait cette année que cette seule perte, mais elle est grave. M. le Docteur Mène était un praticien infiniment clairvoyant, averti et dévoué, mais il était japonisant dans l'âme et sitôt ses consultations terminées, il rentrait dans son sanctuaire parmi ses trésors. C'est surtout les armes qu'avait collectionnées M. le Docteur Mène, il les connaissait et les aimait mieux que quiconque en dehors du Japon et sans doute aucun Samuraï n'en a été plus passionné jamais que ce médecin parisien. C'était une joie de le voir les manier et les expliquer et il nous avait dit un soir son admiration dans une conférence que n'oublieront pas ceux qui l'ont entendue.

« Le Docteur Mène nous a quittés. C'est M. le Général Lebon qui le remplace à la Vice-Présidence. Le Général Lebon a été un des ouvriers de la première heure de l'amitié Franco-Japonaise ; il a fait partie d'une de ces missions militaires qui ont appris les méthodes françaises aux Japonais et n'ont pas peu contribué à faire le Japon ce qu'il est. Le Japon lui-même a marqué sa reconnaissance quand, il y a quelques mois, M. le Général Lebon fut choisi pour représenter la France aux obsèques de l'Empereur ; au milieu de l'illustre cortège des princes et des dignitaires, il reçut un accueil particulièrement flatteur. Nous ne pouvions mieux faire que d'appeler M. le Général Lebon à la première Vice-Présidence vacante et nous avons été heureux qu'il consente à recevoir ce témoignage de notre haute estime et de notre respectueuse sympathie.

« En terminant, qu'il me soit permis, Mesdames et Messieurs, de souhaiter la bienvenue au nouvel Ambassadeur du Japon, Son Excellence M. le Baron Ishii. Le Vicomte Kurino était des nôtres depuis la fondation de la Société, avec son collaborateur, M. Adatci, il n'avait cessé de s'intéresser à nous et de nous favoriser de tout son pouvoir. Soyons assurés que son successeur ne manquera pas de continuer cette excellente tradition ; il nous l'a déjà montré ; de même que son désir est de rendre plus étroites les bonnes relations de son pays avec le nôtre, il aura plaisir, nous n'en doutons point, à resserrer plus encore celles de l'Ambassade et de la Société Franco-Japonaise ».

Le Secrétaire Général donne ensuite lecture de son rapport sur le fonctionnement de la Société pendant l'exercice 1912-1913, et en l'absence de M. Chevalier, M. Banno, Trésorier-adjoint communique l'exposé de la situation financière arrêtée au 31 décembre 1912.

Voici le texte de ces deux documents :

RAPPORT DU COLONEL SAINTE-CLAIRE DEVILLE

Secrétaire-Général.

« Monsieur le Président,

« Mesdames, Messieurs,

« En prenant la parole de la place qu'il a occupée, je dois, avant tout, payer votre tribut de gratitude à celui qui, pendant les quatre grandes années au cours desquelles il a rempli les fonctions de Secrétaire général de la Société, a su

s'attirer la sympathie, l'estime et la reconnaissance de tous ses membres. Grâce à une somme de travail considérable, à sa vive intelligence, à une grande puissance d'assimilation et à la méthode avec laquelle il classait les connaissances qu'il ne cessait d'acquérir, M. CLAVERY a pu mener à bien une tâche qui paraît bien lourde à son successeur. Aussi suis-je amené à m'effrayer de l'avoir entreprise, y étant si peu préparé par mes travaux antérieurs, et je sens le besoin de faire appel à toute votre indulgence.

« Et, d'abord, il ne m'est possible de vous offrir, comme exposé de la vie de la Société, de ses travaux et des résultats acquis pendant la majeure partie de l'année qui vient de s'écouler, que d'incolores extraits des procès-verbaux des séances du Conseil, sans être à même de les vivifier par mes souvenirs personnels.

« C'est ainsi que je ne puis que vous rappeler brièvement les tristes événements qui, en 1912, ont porté le deuil dans tous les cœurs franco-japonais.

« Ce fut d'abord, au mois de juillet, la fin prématurée de S. M. Mutsu-Hito, maintenant Meiji-Tennô, qui a plongé dans l'affliction tous nos amis japonais, puis la mort de notre distingué Vice-Président, M. le D^r Mène, décédé le 15 octobre dernier.

« Des plumes plus autorisées que la mienne ont déjà rendu, dans notre dernier *Bulletin*, les suprêmes hommages au grand Empereur défunt. M. le Général Lebon, un de nos Vice-Présidents, a représenté la France à ses obsèques, comme Ambassadeur Extraordinaire et a été, en qualité de membre de la Société Franco-Japonaise, l'objet d'attentions spéciales.

« Les paroles émues prononcées il y a quelques instants par notre Président de ce soir au sujet du D^r Mène; les notices que lui consacrent dans le *Bulletin* qui va paraître d'ici quelques jours notre vénéré Président, M. Bertin, et notre collègue M. le Marquis de Tressan, réalisent mieux que je ne saurais le faire le juste tribut dû à sa mémoire.

« Si cette perte est cruelle, elle est au moins la seule qu'ait eu à supporter la Société depuis la dernière Assemblée générale. Ceci ne fait qu'augmenter les chances de longévité de ses membres que supputait M. Bertin, en constatant dans l'allocution qu'il nous adressait l'an dernier à pareille époque, que la mort n'avait fauché que cinq d'entre eux, sur trois cent cinquante. La proportion est, cette année, encore infiniment plus rassurante.

« Il y a à signaler, en outre, deux démissions.

« En revanche, la Société a vu son effectif s'augmenter sensiblement par de nouvelles adhésions. Dix à vie et quarante annuelles l'ont porté à quatre cent sept membres.

Membres à vie :

- MM. BANCELIN, négociant, à Paris,
- BLANC, négociant à Paris.
- BOURLET, négociant, à Lille,
- BRULIN, négociant, à Lille,
- CORBIN, Ingénieur, à Paris,
- DOPFELD, ancien Directeur des Postes françaises coloniales, à Paris,
- HIRAOKA HIROTAKA, de Tôkyô,

- MM. le D^r JACOBY, Consul honoraire du Japon, à Berlin,
Claudius MADROLLE, l'explorateur bien connu,
le Marquis de TURENNE D'AYNAC, ministre plénipotentiaire,
MM. KLECZKOWSKI, ministre plénipotentiaire et WEBER, Ingénieur, ont
transformé en adhésion à vie leur adhésion annuelle.

Membres annuels :

- MM. AMBRUN, négociant, à Paris,
Marcel BABEY, fondé de pouvoirs à la Banque Franco-Japonaise,
M^{me} BAER, à Paris,
MM. BARRIER, juge au Tribunal de la Seine, à Paris,
CARTIER-BRESSON, industriel, à Nancy,
CHARPENAY, banquier, à Grenoble,
DORIZON, Directeur de la Banque Franco-Japonaise, à Paris,
L. FARAUT, rédacteur au *Petit Parisien*, à Paris,
FILIPPINI, avocat à la Cour d'appel, à Paris,
FINOT, correspondant du Muséum, à Paris,
l'Enseigne de Vaisseau FLEURIOT, à Toulon,
GAYET, artiste peintre, à Lyon,
GONIN, artiste peintre, à Paris,
GOOSSENS, publiciste, à Bruxelles,
HALBERSTADT, de Copenhague,
HOTTA, attaché à l'Ambassade du Japon, à Paris,
Jean BERNARD, publiciste, à Paris,
JANNOT, Ingénieur, représentant le Creusot au Japon,
le Lieutenant de Vaisseau KANEKO, de la marine japonaise, à Paris,
KIEN, de Vienne, Autriche,
KINJI KOSHIBA, à Paris,
DE LANESSAN, ancien Ministre, à Paris,
J. DE LAPPARENT, chef des travaux minéralogiques à l'Ecole des Mines
à Paris,
LANET, fondé de pouvoirs de la Banque Franco-Japonaise, à Paris,
LEONHARDT, négociant, à Paris,
LESOURD, ingénieur, à Paris,
MALLE, ingénieur-conseil, à Paris,
MEYER, agrégé de l'Université, professeur, à Paris,
MIURA, premier secrétaire de l'Ambassade du Japon, à Paris,
l'Enseigne de Vaisseau MONCONDUIT, à Toulon,
PETITHOMME, industriel, à Paris,
RAGAUT, à Paris,
SABURI, Secrétaire de l'Ambassade du Japon, à Paris,
le Capitaine SEMBA, à Paris,
DE SCHRYVER, ingénieur, à Bruxelles,
SIMMEN, céramiste, à Meudon,
SUZUKI, Sous-Directeur de la Banque Franco-Japonaise, à Paris,
VAN VEEN, négociant, à Amsterdam,
M^{me} Marie-Cécile VERNE, à Paris.

« Cette longue liste montre qu'il y a eu lieu de se féliciter de l'accroissement de la Société tant au point de vue de la valeur de ses nouveaux membres qu'à celui de leur nombre.

« Il s'est produit d'importants changements dans le personnel de l'Ambassade du Japon.

« M. Adatci qui, comme Chargé d'Affaires intérimaire, dirigeait l'Ambassade depuis le départ de S. Exc. M. le Vicomte Kurino, et MM. les Secrétaires Tsuda et Yamauchi, ont été appelés à d'autres fonctions et ont quitté Paris. Ces Messieurs avec qui le Bureau n'avait cessé d'entretenir les meilleures relations nous ont laissé d'excellents souvenirs.

« L'arrivée à Paris de S. Exc. M. le Baron Ishii et du personnel qui l'accompagnait nous a convaincus que nous ne perdrons rien au change. Tous ceux d'entre nous qui ont approché le nouvel Ambassadeur et ses Secrétaires n'ont eu qu'à se louer de leur extrême amabilité et de l'intérêt qu'ils manifestent pour notre Société. Aussi n'y a-t-il aucun doute que nos rapports avec l'Ambassade continueront à être aussi agréables que par le passé.

« Ces sentiments ont trouvé à s'exprimer au dîner qui a été donné le 8 juin en l'honneur de M. Adatci, auquel prenait part une nombreuse assistance, ainsi qu'à la réunion qui s'est formée le 10 septembre à la gare de Lyon pour prendre congé de lui, puis au dîner donné le 21 novembre en l'honneur de S. Exc. le Baron Ishii, à la fin duquel l'Ambassadeur répondant à la bienvenue que lui souhaitait M. Bertin et se montrant décidé à suivre la tradition établie par ses prédécesseurs, a affirmé dans un toast vibrant le bienveillant intérêt qu'il portait à la Société.

« Peu après la dernière Assemblée générale, le 25 mars 1912, la Société avait été invitée à assister à l'inauguration des nouvelles salles de l'Extrême-Orient, au Musée du Louvre. Cette cérémonie a été suivie, à quelques jours d'intervalle, par un déjeuner offert par la Société aux organisateurs de cette exposition.

« Puis, le 10 mai, la Société fut conviée à une garden-party donnée en son honneur par M. Kushibiki, Directeur du « Japon à Paris », exhibition installée à Magic City, avec beaucoup d'art et de goût, où se voyaient à l'œuvre des artistes japonais en tous genres. Cette fête charmante, à laquelle ont assisté un grand nombre de Sociétaires accompagnés de leurs familles a obtenu beaucoup de succès.

« La série des fêtes de l'année a été close par un thé de bienvenue offert par le Conseil d'Administration de la Société à M. Taki, l'éminent directeur de la Kokka, de passage à Paris. La réception eut lieu à la Bibliothèque de la Société, au Musée d'Ennery. Notre collègue, M. Deshayes, conservateur du Musée, avait mis ses salons à la disposition du Conseil, et M^{me} Deshayes en fit gracieusement les honneurs. S. Exc. l'Ambassadeur, accompagné de M^{me} la Baronne Ishii avait bien voulu honorer la réunion de sa présence.

« Cinq conférences ont été données en 1912-1913. Dans la première qui eut lieu le 30 mai au Musée Guimet, nous avons entendu M. Westarp-Frensdorf, docteur ès-sciences musicales, développer ses théories très personnelles sur les Origines orientales de la Musique, et sur l'évolution qui la ramènera, croit-il, à ses origines. Un air de Koto joué par une gracieuse artiste de M. Kushibiki, M^{lle} Utagawa, a été très applaudi par la nombreuse assistance.

« Le 26 novembre, à l'Alliance Française, M. le Vice-Amiral Besson nous a conté, avec beaucoup de verve, les très intéressants souvenirs qu'il avait rapportés de son séjour au Japon à l'époque, où second de la canonnière l'*Aspic*, il prenait part à l'établissement de la carte de la Mer Intérieure qui venait d'être ouverte à la navigation étrangère.

« Le 17 décembre, M. Lecarpentier nous exposait le rapide développement qu'a pris en quelques années la Marine marchande japonaise.

« Vous trouverez dans le Bulletin qui va vous être incessamment adressé le texte complet de la Conférence de M. le Vice-Amiral Besson et l'analyse de celle de M. Lecarpentier. Ce ne sera que dans le Bulletin suivant qu'il pourra être fait mention des deux dernières séances qui ont eu lieu le 9 et le 18 février.

« Le 9, notre Vice-Président, M. Koechlin, nous a fait faire une instructive et charmante promenade à travers l'œuvre d'Hokusai dont il avait organisé une remarquable exposition au Musée des Arts Décoratifs.

« Le 18, le même jour, malheureusement, où s'est déroulée la manifestation nationale si spontanée à laquelle a donné lieu la prise de pouvoir de M. le Président Poincaré, notre distingué confrère, M. Halot, avait bien voulu venir de Bruxelles nous faire une très intéressante causerie sur le livre japonais. En toute autre occurrence l'intérêt du sujet et le talent du sympathique conférencier eussent attiré une nombreuse assistance. Mais ce soir-là les esprits étaient ailleurs et nous avons vivement regretté qu'un plus grand nombre d'auditeurs ne soit pas venu l'applaudir. Mais nous espérons qu'en raison des circonstances, il ne nous en tiendra pas rigueur.

« Enfin, ce soir même, M. Arcambeau, notre dévoué bibliothécaire, veut bien nous faire profiter de sa profonde connaissance de la culture japonaise dans les diverses branches de laquelle il porte depuis longtemps ses investigations. Il nous promènera sans fatigue à travers le Japon littéraire.

« Il ne me reste plus à vous parler que du *Bulletin* de 1912-1913 dont ont déjà paru les numéros XXV, XXVI, XXVII, réunis en deux volumes. Ces volumes n'ont été en rien inférieurs, dans leur forme, dans leur composition et dans l'intérêt des sujets traités à ceux des années précédentes.

« Le n° XXVIII va paraître dans quelques jours et je ne veux pas vous en déflorer la lecture. Nous espérons qu'il continuera la tradition.

« Quant aux *Bulletins* à venir, n°s XXIX, XXX et suivants, ils seront, Messieurs, ce que vous les ferez. Nous ne doutons pas que vous aurez de plus en plus à cœur d'utiliser le Bulletin de la Société Franco-Japonaise dont le succès va toujours croissant, pour faire profiter le public instruit et curieux de sensations neuves, artistiques ou intellectuelles, des applications de la science ou de l'industrie nouvelles qui viendront à se produire au Japon et du résultat de vos travaux et de vos études sur un peuple et un pays qui s'ouvrent à tous les progrès avec tant d'ardeur et d'aptitude. Nous recevrons avec joie ce que vous voudrez bien nous confier à publier. »

RAPPORT DU TRÉSORIER

« Mesdames, Messieurs,

« Nous sommes heureux de constater le développement régulier de la prospérité financière de notre Société. Grâce à des dons généreux et à la subvention du Ministère, nous avons acheté cette année 100 francs de Rente Japonaise, tout en dépensant plus pour nos Bulletins et nos réunions. Il est vrai que nous sommes rentrés dans des avances que nous avons faites l'année dernière pour la Salle des Cigognes, aujourd'hui au musée Guimet de Lyon. Si nous avons pu conserver à la France ce joyau d'art japonais, nous le devons à notre vice-président M. Guimet. Tous les artistes doivent lui en être reconnaissants.

« Le nombre des membres à vie s'est sensiblement augmenté. Il y a là une recette de 2.100 francs qui peut ne pas se renouveler tous les ans. Il sera sage de l'employer à un achat de valeurs.

« L'avoir de la Société au 31 décembre 1912 était de 27.170 francs, se décomposant ainsi qu'il suit :

En caisse et en Banque	1 743.65
50 obligations ouest anciennes 3 o/o (prix d'achat).	22 228.50
40 fr. rente japonaise 4 o/o 1905 (prix d'achat).	974 50
60 fr. rente japonaise 4 o/o 1905 (prix d'achat).	1 417.85
40 fr. rente japonaise 4 o/o 1905 (prix d'achat).	<u>905.50</u>
Total	<u><u>27 170.00</u></u>

Les recettes pour 1912 ont été :

Reliquat de 1911 : en caisse	164.70
Reliquat de 1911 : en banque	146.65
Cotisations annuelles pour 1912	2 597.00
Cotisations annuelles pour 1913	190.00
Cotisations à vie	2 100.00
Dons et subventions	4 000.00
Insignes	71.85
Vente de Bulletins.	412.45
Salle des Cigognes.	1 921.00
Boni sur 3 obligations Ouest et intérêts	943.15
Divers	<u>120 60</u>
Total des recettes.	<u><u>12 667.40</u></u>

Dépenses

Secrétariat	536.15
Bulletin	4 876.60
Réunions.	1 075.50
Bibliothèque.	653.15
Trésorerie	72.15
Envois au Japon	197.05
Salle des Cigognes.	1 027.60
Achats de rente japonaise	2 323.35
Divers.	<u>162.20</u>
Total des dépenses.	10 923.75
En caisse et en banque	<u>1 743.65</u>
	12 667.40

« Il en ressort que la Situation financière de la Société devient de plus en plus satisfaisante. »

*
**

Elections au Conseil d'Administration.

En vertu des dispositions de l'article 6 des statuts, l'Assemblée avait à pourvoir au remplacement des Administrateurs de la 2^e Série, soumis à réélection, MM. Benazet, Duvent, Guimet, Harmand, Lebel et Nocq. Au mois d'avril 1912, M. le Comte de Labry, et plus récemment M. Benazet, constamment empêchés par leurs occupations de prendre part aux travaux du Conseil, avaient fait connaître qu'ils demandaient à n'en plus faire partie. D'autre part la Société avait eu le regret de perdre dans le courant de l'année M. le D^r Mène. Enfin MM. Adatci, Tatsuké, Tsuda et Yamauchi, de l'Ambassade du Japon, avaient quitté la France depuis la dernière Assemblée générale.

En vue de sa reconstitution au complet par l'Assemblée générale, le Conseil proposait :

1^o La réélection des membres sortants de la 2^e Série reposant leur candidature, MM. Duvent, Guimet, Harmand, Lebel et Nocq ;

2^o L'élection de MM. Barbier et Odin en remplacement de MM. Bénazet, démissionnaire et Mène, décédé ;

3^o La ratification des nominations de MM. Raphaël Collin, Hotta, Miura, Saburi, Colonel Sainte-Claire-Deville faites par lui en conformité de l'art. 7 des statuts dans le courant de l'exercice 1912-1913.

A l'unanimité des 78 votes exprimés, l'Assemblée générale a ratifié les propositions du Conseil.

En conséquence, ont été déclarés élus membres du Conseil d'administration MM. Barbier, Raphaël Collin, Duvent, Guimet, Harmand, Hotta, Lebel, Miura, Nocq, Odin, Saburi, Colonel Sainte-Claire-Deville.

*
**

Les opérations proprement dites de l'Assemblée générale étant terminées, la parole a été donnée à M. E. Arcambeau pour sa conférence dont le sujet était : « Promenade à travers le Japon littéraire. »

Notre collègue, le titre même de sa Causerie l'indiquait d'ailleurs suffisamment, n'entendait nullement nous présenter un tableau de la littérature japonaise. Son désir, nous a-t-il dit en prenant la parole, était réellement et uniquement de nous promener une minute à travers l'opulent jardin littéraire aussi intéressant que peu connu encore de ce magique pays du Soleil Levant, de cueillir par ci par là fleurs et fleurettes pour nous permettre d'en savourer un peu l'exquise senteur. Malgré toute l'envie qu'avait M. Arcambeau de nous mener partout, nous avons dû reconnaître avec lui, non sans regret, que ce grand tyran qu'est le Temps ne nous accordait qu'un tout petit tour dans un seul coin. Notre guide a choisi celui de la poésie et ses compagnons lui ont montré le plaisir que l'excursion leur avait procuré en le priant de vouloir bien l'an prochain les ramener au jardin littéraire du Japon et les conduire cette fois par la prose non moins curieuse que la poésie et jusqu'ici, malheureusement aussi, tout autant ignorée de nous autres Occidentaux.

La séance a été levée à 10 heures 30.

Souvenirs d'une Ambassade Extraordinaire au Japon⁽¹⁾

PAR

M. le Général Georges LEBON

ANCIEN MEMBRE DU CONSEIL SUPÉRIEUR DE LA GUERRE
VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ FRANCO-JAPONAISE DE PARIS

CONFÉRENCE

*faite pour la première fois au Comité de l'Asie Française
le lundi 17 Février 1913 dans la salle de la Société d'Encouragement
pour l'Industrie Nationale (2).*

Mesdames, Messieurs,

C'est la première fois que j'ai l'honneur de prendre la parole dans cette salle. Et cependant il y a quelque quarante ans, au retour de mon premier séjour au Japon, et de mon premier tour du monde, je fus invité par la Société de Géographie qui, à cette époque, tenait ses séances ici même, dans cette salle, à faire une conférence sur le Japon. Ma timidité recula épouvantée. Parler en public m'eût été plus douloureux que de me précipiter dans le cratère d'un de ces beaux volcans que je venais d'admirer au Japon. Il en fut de même au retour de mon second séjour au Japon et de mon second tour du monde. Chose singulière, la jeunesse, malgré certains avantages qu'elle possède pour plaire, est généralement timide ; la vieillesse, qui devrait avoir honte de sa vilaine figure, a plus d'aplomb.

Ne croyez pas cependant que je sois très à mon aise en ce moment ; c'est qu'en effet, notre cher Président me charge d'une tâche bien ingrate : c'est chose très désagréable que de se mettre en scène soi-même ; c'est une vérité proverbiale que le *moi* est haïssable : mais je suis resté un soldat discipliné, comme le centurion de l'Évangile : Quand on lui dit : *Allez ! il va ; venez ! il vient ;* notre Président me commande de parler : je parle.

D'ailleurs j'espère que vous voudrez bien voir à côté du *MOI HAÏSSABLE*, quand il m'échappera, la mission française tout entière et, planant au-dessus de cette mission, la France qu'elle représentait.

(1) L'Ambassade Extraordinaire chargée de représenter la République Française aux funérailles de S. M. l'Empereur du Meiji comprenait, en outre de notre Vice-Président, M. le général Lebon, M. le capitaine de vaisseau Grandclément, attaché à la personne de M. le Président de la République, M. de Montille, secrétaire d'Ambassade, attaché au Cabinet de M. le Ministre des Affaires Etrangères et M. le lieutenant d'artillerie Jacques Lebon, des batteries à cheval de la 1^{re} division de cavalerie.

N. D. L. R.

(2) Cette conférence suivie avec le plus vif intérêt par un auditoire aussi nombreux que choisi n'a pu paraître que résumée dans le *Bulletin de l'Asie Française*. Nous sommes heureux de pouvoir la reproduire ici *in extenso*.

N. D. L. R.

Au milieu d'août, rentré récemment d'un voyage aux États-Unis et au Canada, avec la Mission Champlain, je me préparais à partir pour la Russie comme président de la Délégation du Comité du Centenaire de 1812, lorsque je reçus un télégramme des Affaires Étrangères me demandant si, malgré mes préparatifs de départ pour la Russie, je pourrais accepter d'aller au Japon, en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire, à l'occasion des funérailles impériales.

J'avoue que ma première impression fut un sentiment de stupeur et d'extrême lassitude, devant des missions se succédant si vite et correspondant à des idées et à des sentiments si divers ; mais le souvenir de la bienveillance que m'avait témoignée autrefois le *Grand Empereur* défunt, les vieilles amitiés que j'avais conservées au Japon, enfin le grand honneur qui m'était fait, me firent réagir contre cette première impression : J'acceptai donc..... J'espère qu'en pensant à la fatigue inséparable de tant de milliers de kilomètres parcourus en si peu de temps dans les deux hémisphères, de tant de gens et de choses entrevus si rapidement, vous m'excuserez si je vous dépeins avec des couleurs trop ternes un voyage qui fut magnifique et une réception qui fut incomparable.

Notre voyage au Japon a duré au total deux mois et demi sur lesquels quarante-cinq nuits en chemin de fer.

Du voyage à travers la Sibérie, je ne dirai que quelques mots : nous fûmes étonnés, au lieu de steppes plus ou moins désertiques, de traverser des régions cultivées où l'on aperçoit, à perte de vue, de beaux pâturages, de nombreux troupeaux et, de loin en loin, de belles grandes fermes. La création du Transsibérien a développé extraordinairement la vie économique de ces régions. Le Gouverneur de la province de Tobolsk, qui vint nous saluer et passa deux jours dans notre train, me disait que les paysans de ces régions se font tous les ans de très beaux bénéfices rien qu'avec le beurre qu'ils expédient en Allemagne, en Angleterre, en France même.

Au sujet de ce voyage, je veux signaler aussi le changement d'itinéraire que nous avons été amenés à faire en cours de route. Je n'avais pu avoir à Paris, avant de partir, aucun renseignement précis sur les conditions dans lesquelles on pouvait aller au Japon par la Mandchourie et la Corée. Nous avons donc pris nos billets pour la route ordinaire, par Vladivostok, d'où une traversée de 48 heures conduit ensuite au Japon. Mais après avoir dépassé le lac Baïkal et en approchant de Karbine, j'obtins des renseignements précis d'où il résultait qu'un service régulier existe maintenant entre Karbine et le Japon par la Mandchourie et la Corée ; une simple traversée de 8 à 10 heures permet d'aller du port de Fusan, qui est au sud de la Corée, au port japonais de Simonoséki. Par cette route nous pouvions arriver de Paris à Tôkyô en 15 jours et 15 nuits, gagnant ainsi un certain nombre d'heures sur le voyage par Vladivostok ; et surtout en remplaçant une traversée de 48 heures entre Vladivostok et le Japon, sur une mer souvent mauvaise, par une traversée de 8 à 10 heures dans des eaux généralement plus calmes ; enfin cette route présente l'avantage de traverser des pays beaucoup plus variés et plus intéressants que la région entre Karbine et Vladivostok.

Cette nouvelle route, à partir de cette année 1913, deviendra, je crois, la route normale, par suite d'arrangements intervenus entre la Société Internationale des Wagons-Lits et les chemins de fer japonais de Mandchourie et de Corée.

Je prévins par un télégramme en clair les Affaires Etrangères à Paris et notre Ambassadeur à Tôkyô de ce changement d'itinéraire, très peu de temps seulement avant d'arriver à la première gare japonaise.

Aussi quel ne fut pas notre étonnement, en arrivant à cette gare et à toutes les gares suivantes de Mandchourie et de Corée, de trouver les autorités civiles et militaires en grande tenue et des détachements de troupe venant rendre les honneurs à la mission. Nous trouvâmes aussi, dès la première gare de Mandchourie, et de même en Corée, des officiers envoyés par le Gouverneur Général du Kwantung qui réside à Port-Arthur, et par le Gouverneur Général de Corée qui réside à Séoul, pour nous accompagner ; sans compter des officiers de gendarmerie et des gendarmes qui montèrent dans notre train pour nous escorter ; de plus, la Direction Japonaise des Chemins de Fer du Sud-Mandchourien, ainsi que celle des Chemins de Fer Coréens nous firent savoir que nous devions nous considérer comme leurs hôtes ; il nous fut impossible de nous acquitter d'aucun frais autrement que par des gratifications au personnel subalterne.

Toutes ces mesures prises par les autorités japonaises depuis notre changement d'itinéraire l'avaient été avec une rapidité et une décision vraiment remarquables.

En arrivant à la première gare japonaise, j'avais adressé un télégramme de salutation au Général Comte Téraoutchi, Gouverneur Général de Corée.

A tous les arrêts je dus descendre pour passer l'inspection des détachements d'honneur et recevoir les officiers de chaque garnison.

A Moukden, pendant l'arrêt d'une demi-heure entre minuit et minuit et demi, une réception avait été préparée par les officiers japonais, dans le bel hôtel installé dans l'intérieur de la gare, réception que nous nous fîmes un devoir d'accepter pour répondre à cette délicate attention, malgré l'heure avancée et les fatigues du voyage. Nous eûmes le plaisir d'y faire la connaissance du Consul de France, M. Berteaux, que nous vîmes plus longtemps à notre retour.

Dé Mandchourie, on passe en Corée par le magnifique pont d'Antung sur le Yalou ; ce pont a 3 kilomètres de long avec, au centre, une partie tournante pour permettre la navigation ; c'est une œuvre superbe qui a coûté aux Japonais un nombre considérable de millions ; il est ouvert depuis fort peu de temps à la circulation des trains ; c'est grâce à lui que l'itinéraire que j'ai adopté au dernier moment est actuellement le plus rapide pour aller de Paris à Tôkyô.

De ce pont, on voit tout le théâtre de la bataille du Yalou qui fut, comme vous le savez, la première victoire japonaise dans la guerre contre la Russie ; c'est là que l'armée japonaise réussit à franchir de vive force le large estuaire du Yalou.

Le Lieutenant-Colonel Kono, officier d'Etat-Major des plus distingués, que le Gouverneur Général de Corée avait envoyé pour m'accompagner, me fit un écrit des plus intéressants des différentes phases de cette bataille.

Après le passage du Yalou, on pénètre en Corée.

Aux stations coréennes, les écoles s'étaient jointes aux autorités et aux détachements de troupe qui rendaient les honneurs à la Mission, de sorte que les jeunes Coréens et les jeunes Coréennes, accompagnés de leurs professeurs, tous en costume national coréen, étaient alignés à la gauche de la troupe, et remplaçaient les honneurs militaires par les profondes révérences nationales. Nous pûmes par là nous rendre compte, de suite, quel soin le Gouvernement japonais met à développer les écoles et à répandre l'instruction parmi les populations de la Corée. C'est une question dont je reparlerai à l'occasion de mon séjour en Corée au retour.

A Séoul, capitale de la Corée, la réception à la gare fut particulièrement animée : il y avait là les fonctionnaires du Gouvernement Général, les autorités militaires et civiles et une foule de personnalités parmi lesquelles le Consul de France, M. Alphonse Guérin, et des missionnaires catholiques.

En remontant dans le train, nous trouvâmes notre salon rempli de corbeilles de fleurs, de fruits, de gâteaux variés, avec les cartes du Gouverneur Général et d'autres personnages, et même de nombreuses boîtes de cigares de la Havane avec la carte d'un Général Japonais, ancien ami à [moi, qui connaissait mes faiblesses.

Arrivés à la côte sud de la Corée, nous embarquâmes au port de Fusan ; une traversée de 8 à 10 heures nous conduisit au grand port japonais de Simonoseki ; pendant cette traversée, on longe l'île de Tsushima et l'on passe sur le point où l'Amiral Togo livra la grande bataille navale de Tsushima contre la flotte de l'Amiral Rodjewsenski, qui aboutit à la destruction de cette flotte : celle-ci, vous vous le rappelez, partie de la Baltique, avait fait le tour de l'Afrique par le Cap de Bonne Espérance pour remonter ensuite par l'Océan des Indes et les mers de Chine et du Japon.

A l'arrivée dans la magnifique rade de Simonoseki, qui est une des plus belles du monde, et qui était baignée d'une atmosphère merveilleusement limpide, aux transparences brumeuses, le Comité de Réception chargé de recevoir et d'accompagner l'Ambassade française Extraordinaire et auquel s'était joint le Capitaine Bertin, notre Attaché Militaire au Japon, vint en rade au-devant du paquebot.

Un peu plus loin, la mission fut saluée par l'artillerie du croiseur Japonais « Akashi », qui avait été envoyé d'urgence à Simonoseki, et dont l'équipage rendit les honneurs.

En débarquant sur le quai de Simonoseki, la mission fut saluée par une foule nombreuse et un incident touchant se produisit : Au milieu de la foule, j'aperçus un vieux Japonais dans son kimono (vêtement national) qui agitait un papier vers moi ; la police voulait l'empêcher d'approcher, mais il m'appela avec quelques mots de français et de Japonais : « Mon Général, vous ne vous rappelez pas du vieux Yamamoto qui était sous vos ordres, quand vous avez organisé l'Arsenal Militaire à Tôkyô ? »

Je fis signe qu'on le laissât approcher ; il me donna le papier sur lequel il avait écrit son nom ; « Certainement, mon brave Yamamoto, je me rappelle de toi, je suis content de te revoir », lui dis-je en lui serrant la main. Il se confondit en salutations et toute la foule avec lui. Il paraît qu'il fut inter-

viewé par les nombreux reporters japonais, que la Civilisation Européenne a fait pousser au Japon comme des champignons, et l'on me montra une de ces interviews où le brave Yamamoto racontait des anecdotes sur ma vie à l'époque où je travaillais à la création de l'Arsenal Militaire de Tôkyô.

Un train spécial nous attendait pour nous conduire à Tôkyô avec le Comité de Réception ayant à sa tête l'Inspecteur Général de Cavalerie. S. E. le Général Akiyama, ancien élève de notre Ecole de Saumur (1). Ce train comprenait : salon, cabinet de travail, salle à manger, des cabines pour chacun, etc., avec un majordome et un personnel appartenant au Palais de l'Empereur et un service de table aux Armes Impériales.

Pendant cette route je rencontraï de nouveaux témoignages de la fidélité du souvenir, cette vertu si enracinée au cœur des Japonais : Ainsi, à une heure avancée de la nuit, le Général Akiyama vient m'appeler dans ma cabine : « Venez vite, Excellence, voici un général de vos vieux amis qui a fait plusieurs heures de route dans la nuit pour venir vous saluer ! » Ce fut avec une véritable émotion que je serrai la main de cet officier général qui, étant en retraite, avait repris son uniforme, et que je n'avais pas vu depuis tant d'années.

Le lendemain matin, à la première heure, à la gare d'Osaka, au milieu d'une foule d'officiers et de fonctionnaires qui attendaient la Mission Française, je vis venir à moi un vieil officier supérieur, retraité, lui aussi, qui avait repris son uniforme et tira de sa poche une vieille photographie de moi en capitaine, qu'il gardait précieusement, me dit-il, depuis quarante ans.

J'éprouvai bien des fois pendant mon voyage la même douce émotion ; je me rappelle notamment un de mes anciens interprètes qui vint me voir à Tôkyô dans son vieux costume japonais et qui tira de la doublure de son kimono une autre photographie de moi, toute jaunie, celle-là, qui ne le quittait pas, me dit-il.

En arrivant à Tôkyô, la mission fut reçue à la gare par le Grand Maître des Cérémonies de la Maison Impériale, les Ministres des Affaires Étrangères, de la Marine..., et par le Préfet de Police, le Maire de Tôkyô, etc., par de nombreux amis personnels et par tout le personnel de l'Ambassade de France.

A la sortie de la gare, une foule nombreuse était venue saluer la Mission.

Des voitures de la Cour nous conduisirent à l'Hôtel du Marquis Nabeshima, Conseiller Intime de S. M. l'Empereur qui était mis à la disposition de la Mission.

Pendant notre séjour à l'Hôtel du Marquis Nabeshima, de très beaux dîners, qui conservaient un caractère intime en raison des circonstances du grand deuil, furent donnés en mon nom par les soins de la Maison Impériale ; je

(1) Ce Comité de Réception comprenait en dehors de S. Exc. le Général Akiyama, Inspecteur Général de la Cavalerie, S. Exc. M. Ichiki, Ministre Plénipotentiaire, Maître des Cérémonies de la Cour Impériale ; M. le Lieutenant-Colonel Fukuhara, M. le Capitaine de Frégate Matsumura Kikao, M. le Capitaine de Corvette Hatano, M. le Vicomte Tsuchiwa, de la Maison Impériale.

n'avais à intervenir dans l'organisation de ces réceptions que pour établir la liste des invités comprenant notamment les Membres de l'Ambassade de France à Tôkyô, l'Amiral français de Kérilis, les commandants et les officiers des trois bâtiments de guerre français qui étaient venus pour la durée des cérémonies en rade de Yokohama. Je dois signaler le précieux concours que j'ai rencontré dès le premier jour, et pendant tout mon séjour, de la part de M. Gérard, Ambassadeur de France, et de tout le personnel de l'Ambassade, notamment de M. le Capitaine Bertin.

Le 12 septembre, je fus admis à présenter mes lettres de créance à S. M. l'Empereur (1). L'Empereur me reçut seul, et reçut ensuite les autres membres de l'Ambassade. Avant de vous citer les paroles que j'ai prononcées à cette occasion, ainsi que la réponse de l'Empereur, je dois vous faire remarquer que l'Empereur défunt n'est plus désigné dans ces discours sous le nom de Mutsu-hito qu'il avait porté pendant sa vie, mais par celui de Meiji-Tennô ; c'est le nom qui lui a été donné après sa mort. Vous savez que la période pendant laquelle l'Empereur a régné s'appelait l'ère de Meiji, qui veut dire ère de la lumière ou du progrès ; c'est sous ce nom de Meiji-Tennô (Empereur de l'ère de la lumière) qu'il passera dans l'histoire.

L'ère nouvelle qui a commencé depuis quelques mois avec le règne du nouvel Empereur, s'appelle l'ère de Tai-Sho, ce qui veut dire l'ère de la droiture, de la rectitude.

Voici les paroles que j'ai prononcées :

« Sire,

« J'ai l'honneur de remettre entre les mains de Votre Majesté les lettres par lesquelles le Président de la République m'accrédite auprès d'Elle en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire, pour le représenter aux obsèques de Votre Vénéré Père, Sa Majesté Meiji-Tennô.

« J'exprime, au nom du Président et du Gouvernement de la République, comme de toute la nation française, la part profonde que la France a prise au deuil de Votre Majesté, de Sa Majesté l'Impératrice, de la Famille Impériale et de la nation Japonaise.

« Le Président et le Gouvernement de la République m'ont, en même temps, chargé de renouveler à Votre Majesté, en cette circonstance solennelle, les assurances de leur sincère désir de maintenir les relations d'étroite amitié entre la France et le Japon, ainsi que les vœux qu'ils forment pour le règne de Votre Majesté et la prospérité de l'Empire.

« Ce n'est pas sans une vive émotion qu'en m'acquittant de la haute mission qui m'est confiée, j'évoque le souvenir de la bienveillance que le Grand Empereur avait daigné me témoigner à l'époque déjà lointaine où il m'a été donné, au début de ma carrière, de participer aux travaux de mes brillants camarades de l'Armée Japonaise. »

Voici maintenant les paroles par lesquelles Sa Majesté m'a répondu :

« C'est avec un vif plaisir que j'ai reçu la lettre de M. le Président de

(1) L'Escadron d'escorte était commandé par M. le Capitaine Toratoshi Aiga et comprenait MM. les Lieutenants Baron Toshizo Terashima et Kiyochika Aise.

la République par laquelle il a bien voulu m'annoncer l'envoi de Votre Excellence en mission comme Ambassadeur Extraordinaire pour le faire représenter aux funérailles de mon Bien-Aimé Père Meiji-Tennô.

« Je suis extrêmement touché de ce nouveau témoignage d'amitié et de sympathie de la part de M. le Président et du Gouvernement de la République, ainsi que de celle de la nation française.

« J'ai la satisfaction de voir, à cette occasion, le meilleur choix, fait par M. le Président de la République, en la personne si distinguée de Votre Excellence qui a été autrefois un des collaborateurs les plus assidus et les plus dévoués de l'organisation de l'Armée Japonaise. »

Après que l'Empereur et l'Impératrice m'eurent reçu, ainsi que M^{me} la générale Lebon et tous les membres de l'Ambassade Extraordinaire, nous allâmes, conduits par le Maître des Cérémonies, saluer la dépouille mortelle de l'Empereur défunt.

Devant l'entrée de la chapelle funéraire, où on avait disposé le catafalque, avait été placée une couronne apportée de France par nous. Cette très belle couronne de deux mètres de diamètre était composée de roses de France, de glycines du Japon et d'orchidées ; elle portait un grand nœud de soie tricolore au nom du « Président de la République Française ».

Devant ce cercueil je n'entreprendrai pas de vous donner le plus court résumé de la vie de ce grand souverain, qui remplira de nombreux volumes ; mais, pour vous donner une idée, quoique bien imparfaite, de la noblesse et de la bonté de ce beau caractère, je voudrais vous citer quelques-unes des pensées que, chaque jour de sa vie, l'Empereur aimait à exprimer sous la forme de courtes poésies en cinq vers, que les Japonais affectionnent, mais dont la traduction ne peut, bien entendu, reproduire le charme :

« Ma pensée est qu'il ne saurait y avoir de plus grande joie pour moi que de partager un plaisir avec tous mes sujets. »

« Alors que le pauvre ouvrier pousse tout seul sa charrette, quelle neige tombe sans pitié sur sa charge déjà pourtant si lourde. »

« Par cette journée de chaleur insupportable, même à l'ombre de la fenêtre, là-bas je vois des gens couper l'herbe sous le soleil aveuglant. »

« Tandis que nous considérons comme frères tous ceux de l'Océan de ce Monde, pourquoi les vents et les vagues nous troublent-ils ? »

« Oh ! ce temps où les joies de la paix rempliront à nouveau un monde paisible ! alors je lèverai bien haut ma coupe. Oh ! ce temps-là, combien j'y aspire ! »

« Tandis que je pleure silencieusement ceux qui sont tombés pour leur Patrie, je m'arrête pour me demander : Qu'éprouvent leurs pères et leurs mères ? »

« Même s'il faut combattre l'ennemi du Pays, n'oublions pas la pitié. »

Et maintenant en voici où se révèle le conducteur d'hommes :

« Cherchons jusqu'au cœur des montagnes comme jusqu'au bout des îles, si des hommes capables restent encore inconnus. »

« Selon qui le gouverne, le cœur devient d'argile, de diamant, ou d'or. »

« Alors que j'écoute les affaires de l'Etat, je ne pense pas, tout plein d'elles, à l'ardente chaleur du jour. »

Enfin des pensées où se révèle le grand éducateur de son peuple :

« Toute restreinte qu'est l'éducation de la famille, c'est la base qui élève, en ce monde si vaste. »

« En choyant trop vos enfants, par amour paternel, n'allez pas négliger l'éducation dans vos familles. »

« Que c'est beau, la pureté du cœur des enfants qui ignorent même encore de masquer leurs désirs (1). »

La remise de mes lettres de créance, et la réception de l'Ambassade Extraordinaire furent suivies d'un déjeuner présidé par l'Empereur et l'Impératrice à la suite duquel Leurs Majestés s'intretinrent encore avec chacun d'entre nous.

Dans l'après-midi, le Grand Maître de la Maison Impériale apporta à Madame la Générale Lebon un très beau présent de S. M. l'Impératrice, en souvenir de l'audience du matin ; et S. M. l'Empereur m'ayant fait demander ma photographie avec ma signature, daigna m'envoyer la sienne signée de Lui, dans un cadre aux Armes Impériales. — Nous fûmes invités à un second déjeuner avec Leurs Majestés Impériales quelques jours après.

Dans la nuit du 13 au 14 septembre eut lieu la cérémonie des obsèques ; je vous en dirai très peu de chose, car cette magnifique cérémonie a été décrite dans tous les journaux et en voulant la dépeindre dans tous ses détails, j'arriverais à dépasser les limites de la patience que je puis espérer de votre amabilité.

Cette cérémonie, en pleine nuit, fut profondément impressionnante par son caractère de grandeur et de simplicité ; par le recueillement et le silence des masses humaines qui y assistèrent, venues de tous les points du Japon ; par le calme avec lequel s'accomplirent tous les actes de la cérémonie.

L'attitude de la population tout le long des grandes artères conduisant au champ funéraire, était particulièrement émouvante ; on ne pouvait percevoir ni le moindre bruit, ni le moindre mouvement. Les enfants dans les bras de leur mère regardaient fixement, silencieux et immobiles. Les chiens eux-mêmes, se tenaient tapis contre leurs maîtres, sans bouger.

Le terrain où a eu lieu la cérémonie peut être comparé, comme étendue, au moins à notre ancien Champ de Mars, avant les nouvelles constructions ; l'ornementation de cet immense espace par de longues lignes de banderoles blanches et noires, le tout éclairé par des torchères, par de grandes corbeilles surélevées remplies de feux de bois, et par des lanternes voilées de blanc, cette ornementation, très simple en elle-même, produisait un effet grandiose.

A l'arrivée du char funèbre et du long cortège qui le suivait, le silence

(1) J'emprunte ces pensées de l'Empereur au *Bulletin de la Société Franco-Japonaise de Paris* de septembre 1912 : Mutsu-Hito, l'Empereur du Meiji par M. E. Arcambeau, Bibliothécaire de la Société, pages 17-22.

n'était interrompu que par les notes plaintives et déchirantes de petites flûtes en bambou qui exprimaient la douleur avec une réalité étonnante.

Le cortège comprenait à la fois des officiers en uniforme, des prêtres et les dignitaires de la Cour dans les anciens costumes nationaux pleins de noblesse. Je ne puis passer sous silence, dans le courant de la cérémonie, les chants des chœurs aux notes basses et graves rappelant beaucoup le plain chant de nos cérémonies chrétiennes.

L'Empereur, l'Impératrice, les Princes et Princesses, les Ambassadeurs Extraordinaires, allèrent saluer individuellement le char funèbre placé sous un temple élevé au fond de cet immense espace où se déroulait la cérémonie.

Au retour de cette cérémonie, nous retrouvâmes les troupes qui formaient la haie et qui avaient été placées le long des grandes artères depuis de longues heures, dans une attitude irréprochable, rendant les honneurs d'une manière impeccable. Il y avait là environ quarante mille hommes qui comprenaient des soldats prélevés sur toutes les compagnies de tous les corps de l'Armée Japonaise.

Ainsi sur toute la surface de l'Empire, les Régiments verraient revenir des témoins des obsèques pour conter à leurs camarades leur inoubliable impression.

Ai-je besoin de vous rappeler qu'au premier coup de canon qui avait annoncé la sortie du Palais du cortège funèbre, le Maréchal Noghi se donna la mort par le *hara-kiri*.

La veille, je l'avais rencontré au déjeuner de l'Empereur ; je l'avais connu il y a quarante ans, jeune chef de bataillon ; et je l'avais revu à Paris il y a dix-huit mois. Il me prit la main entre les deux siennes et nous causâmes ainsi quelque temps sans que je pusse dégager ma main qu'il tenait toujours. Comme je lui disais dans le cours de notre conversation : « Je suis bien en « retard avec vous. Monsieur le Maréchal, vous m'avez envoyé votre photo- « graphie il y a un an, avec votre plaque de Grand Officier de la Légion « d'Honneur ; je voulais toujours vous envoyer la mienne avec le Grand « Cordon du Soleil Levant ; je n'ai pas trouvé depuis un an l'occasion de me « faire photographier, mais Sa Majesté vient de me remettre un nouveau « Grand Cordon, celui de l'Ordre du Paulownia : dans trois ou quatre jours « vous recevrez ma photographie ». A ces mots, il me serra fortement la main entre les deux siennes, en la secouant vivement, sans dire un mot. J'avais été étonné de ce silence ; quarante-huit heures après, je compris qu'il n'avait pas voulu me répondre qu'il ne la recevrait pas, et que ce serrement de mains prolongé avait été son éternel adieu.

Les circonstances de sa mort ont été généralement mal expliquées en Europe et en France. Dans la guerre contre la dernière insurrection féodale, en 1877, le drapeau du régiment qu'il commandait avait été pris par l'ennemi et avait été hissé par celui-ci comme un trophée au sommet des remparts de la place-forte de Kumamoto qui était aux mains des rebelles.

Noghi se considéra comme déshonoré et voulut se donner la mort ainsi qu'il l'explique lui-même dans l'admirable testament qu'il a laissé.

D'après ce qui m'a été dit, ce serait l'Empereur défunt qui, à cette époque-

là, ayant eu connaissance de la résolution de Noghi, lui défendit de la mettre à exécution, en lui rappelant que sa vie appartenait à son Pays et à son Empereur, et que tant que lui régnerait il ne pouvait admettre que Noghi se donnât la mort.

Cette résolution de Noghi me paraît expliquer pourquoi il refusa longtemps de se marier avec une charmante jeune fille qui aimait Noghi et que lui-même aimait; le père de cette jeune fille avait fait plusieurs démarches auprès de Noghi pour le décider; Noghi avait toujours refusé; on m'a raconté que l'Empereur, mis au courant de cette situation, lui avait donné l'ordre de se marier; si ces faits sont bien exacts, il me paraît certain que Noghi résistait à ce mariage parce qu'il ne voulait pas associer la destinée de cette jeune fille à celle d'un homme qui se considérait comme un condamné à mort.

Cet événement tragique produisit une émotion et une admiration profondes dans tout le Japon. Ses obsèques, auxquelles j'assistai, donnèrent lieu à des manifestations touchantes; et l'on peut dire en toute vérité que ce fut un deuil national.

Le Maréchal Noghi était célèbre par sa bonté et sa simplicité; on cite à cet égard une foule de traits de sa bonté, en voici un: — Se trouvant assis dans un tramway qui était plein, il voit sur la plateforme un soldat malade qui avait peine à se tenir debout; si Noghi lui offre d'échanger sa place, avec la sienne, le soldat qui l'aura reconnu refusera; alors, au premier arrêt, Noghi fait semblant de descendre, le soldat prend sa place et Noghi remonte, confondu avec les autres voyageurs qui restent sur la plateforme.

Les jeunes élèves, garçons et filles, de l'Ecole des Nobles dont l'Empereur défunt l'avait nommé Inspecteur, le pleurèrent comme un père.

Sa fermeté d'âme n'a pas besoin d'être démontrée après sa fin tragique. Le *hara-kiri*, dans les conditions où il fut accompli par le Maréchal Noghi, exigeait une énergie bien plus grande encore que le *hara-kiri* tel qu'il se pratiquait d'ordinaire. En général, le condamné qui se donnait la mort avait à côté de lui son ami le plus dévoué, le plus fidèle; au moment où le condamné se faisait une incision dans le ventre, son ami dévoué qui suivait tous ses mouvements, tirait brusquement son sabre et, d'un seul temps lui abattait la tête. Noghi, avec sa sublime énergie, après s'être ouvert le ventre, dut lui-même se couper la gorge. Et c'est alors que son héroïque femme se poignarda au cœur. Il ressort du testament de Noghi qu'elle lui avait caché son intention de se donner la mort après lui, car il avait pris soin de régler au mieux tous les détails de sa vie quand elle serait veuve.

Noghi était en même temps un esprit de haute culture intellectuelle; il portait toujours avec lui un traité de haute philosophie très célèbre au Japon; et il savait aussi exprimer les pensées délicates, en les enfermant dans ces poèmes de trente et une syllabes dont je vous ai donné l'exemple en parlant de l'Empereur.

C'est ainsi que pendant le siège de Port-Arthur, où ses deux fils avaient été tués, parcourant un jour de printemps le terrain si accidenté des opérations, et voyant s'ouvrir les œillets, il exprimait en cinq vers cette tendre pensée:

« Dans la plaine et sur la montagne, voici que s'épanouissent des fleurs
« d'œillet, vestiges aimés des héros tombés frappés à mort. »

Pendant les journées des 14 et 15 septembre qui avaient suivi les obsèques, la Mission Française comme les autres Missions Étrangères, avaient été invitées à aller aux environs de Tôkyô dans des villégiatures préparées par le Ministère de la Maison Impériale. Une partie de la Mission Française alla visiter les fameux temples de Nikko, au nord de Tôkyô; les autres allèrent à Mianoshita, ville d'eaux où va la Cour en été, dans la région si pittoresque qui s'étend sur les pentes de la montagne célèbre, le Fuji-Yama.

Je voulus aller revoir, à proximité de Mianoshita, une ancienne auberge japonaise, sur une pointe de rocher, entre deux cascades, où j'étais venu, il y a quarante ans, me reposer pendant les très grosses chaleurs de l'été. Le Maître des Cérémonies de la Maison Impériale qui m'accompagnait raconta ma visite au Préfet de la province et celui-ci, par une attention délicate, décida qu'une inscription commémorative de mes deux visites à quarante ans de distance, serait placée dans cette petite maison japonaise.

Rentré à Tôkyô, je reçus du maire de la Ville de Tôkyô le baron Sakatami, docteur en droit, ancien Ministre, une adresse de la Municipalité de Tôkyô où il m'exprime toute la reconnaissance de la Ville de Tôkyô à l'égard du Président de la République Française qui « *a bien voulu*, dit-il, charger un « envoyé spécial d'apporter de si loin un message de chaude sympathie et de « condoléances à l'occasion de la si grande affliction dont son pays a été la « victime ».

Nous regrettons, continue-t-il, que le moment présent nous prive du plaisir de manifester, par une réception publique, notre reconnaissance de votre visite, et nous espérons que Votre Excellence voudra bien nous donner une autre occasion en renouvelant sa visite dans cette cité, de lui témoigner le prix que la population de cette ville apporte à sa présence au milieu d'elle.

Cette adresse m'annonce ensuite l'envoi d'objets d'art qu'il me prie d'accepter en souvenir de la plus cordiale bienvenue de ses concitoyens. Il termine en me demandant de transmettre au Président de la République, au Gouvernement et au peuple de France, la reconnaissance de la Ville de Tôkyô du témoignage de sympathie qu'ils lui ont fait porter.

Dans ma réponse à cette adresse, j'ai insisté sur l'impression très vive que me laissait la façon si grandiose et touchante dont le peuple de Tôkyô avait manifesté sa douleur dans le grand malheur qui venait de frapper le Japon. J'ai tenu à dire aussi combien j'admirais le très grand développement qu'a pris la Ville de Tôkyô tout en conservant précieusement ses traditions d'aimable hospitalité et de civilité raffinée, et qui a su aussi conserver dans les produits de son industrie cette délicatesse dont témoignaient les objets qui m'étaient offerts en son nom.

Quand je quittai Tôkyô, à la fin de septembre, j'adressai à M. le maire de Tôkyô, comme l'avaient fait les autres Ambassadeurs Extraordinaires, une somme d'argent pour les œuvres de bienfaisance de la Ville de Tôkyô (1.000 yens — soit environ 2.600 francs.)

Je fus amené à prolonger mon séjour à Tôkyô jusqu'à la fin de septembre pour répondre aux invitations du Ministre de la Guerre et de hautes personnalités japonaises, ainsi que pour visiter différents Établissements et Écoles

Militaires et assister à des manœuvres qu'on me fit la gracieuseté d'organiser pour moi aux environs de Tôkyô (1). Les réceptions eurent toujours, bien entendu, un caractère intime et privé, en raison des circonstances de deuil où on se trouvait.

Le Ministre de la Guerre, Général Baron Uéhara nous invita à déjeuner dans le parc de l'Arsenal Militaire; la visite de l'Arsenal est interdite à tout le monde, mais le Ministre m'avait dit « que cette interdiction, bien entendu, ne s'appliquait pas à moi, puisque cet Arsenal était mon enfant; le général qui le commandait avait reçu l'ordre de se mettre à ma disposition et toutes les portes me seraient ouvertes »; je le visitai, en effet, pendant toute la matinée avant le déjeuner; et chaque pas fait dans ce vaste établissement évoqua chez moi d'innombrables souvenirs de mes travaux de jeunesse; les officiers japonais tinrent à me montrer la première cheminée en briques que j'avais fait construire et qui est encore debout malgré d'innombrables tremblements de terre, mais elle a dû être cerclée de fer sur toute sa hauteur.

Au déjeuner, où se trouvait une cinquantaine de généraux et officiers japonais, le Ministre me remercia, en termes trop flatteurs, de ce que j'avais fait autrefois pour la création de cet Arsenal; puis il me demanda si je trouvais beaucoup de changements au Japon; je lui répondis que « je n'avais fait « que collaborer à l'accouchement d'un jeune enfant que j'avais laissé encore « bien petit, mais que je retrouvais aujourd'hui, devenu un grand gaillard, « solide et remarquablement bâti ».

Quant à la question qu'il m'avait posée sur les changements que j'observais au Japon, je lui répondis à peu près dans les termes suivants :

« Je vois avec quelle rapidité vous avez su développer l'emploi de la vapeur, « de l'électricité et toutes leurs applications; vous avez construit de belles « routes et des chemins de fer là où il n'y avait que des sentiers pour che- « vaux de bât ou pour les piétons; en un mot, au point de vue matériel, je « constate des changements extraordinaires et l'on ne peut que vous en féli- « citer, car c'était une nécessité absolue, pour ne pas être étouffé entre la « double étreinte de l'Europe et de l'Amérique; mais, au point de vue moral, « je crois voir, je crois comprendre que vous avez conservé et que vous tenez « à conserver votre mentalité, vos antiques vertus japonaises, votre organisa- « tion solide de la famille, votre loyalisme, votre fidélité aux vieilles tradi- « tions; en un mot, que vous voulez conserver votre âme japonaise; et, de « cela, je ne puis encore que vous féliciter ».

Le Ministre se leva de nouveau vivement, et je ne crois pas me tromper en résumant ainsi ses paroles :

« Vous venez d'entendre, Messieurs, les paroles du Général Lebon; elles « sont l'exacte vérité : nous voulons rester nous-mêmes; et nous ferons tous « nos efforts pour conserver, comme il l'a si bien dit, notre âme japonaise ».

J'aurais pu compléter ma pensée, en disant que, si le Japon se laissait envahir par les idées individualistes qui sont à la mode en Europe et en

(1) S. Exc. M. le Ministre de la Guerre avait bien voulu mettre à ma disposition pour ces visites d'établissements militaires un des distingués professeurs de l'Ecole d'Application de l'Artillerie et du Génie, M. le Capitaine Sakurai.

Amérique, certainement il ne vivrait pas, dans l'avenir, les 2572 années qu'il a vécues dans le passé.

Le Maréchal Prince Yamagata voulut aussi nous recevoir. Il était ministre de la guerre pendant tout le temps que je faisais partie de la Mission Française au Japon, de 1872 à 1876; je l'avais revu en France, lorsqu'il se rendait à Moscou en 1896 pour le couronnement de l'Empereur de Russie; j'avais été chargé de l'accompagner à Saint-Cyr et j'avais eu l'honneur de le recevoir chez moi à la direction de l'Artillerie de Versailles; je l'ai retrouvé comme je l'avais connu, d'une extrême simplicité. Cette simplicité est une qualité qu'on rencontre, en général, chez les hommes importants du Japon; cela ne veut pas dire qu'ils n'aient pas le sentiment de leur valeur; mais leurs manières restent simples et modestes; et plus un homme est important, plus il parle bas. Combien d'entre eux, parmi les plus illustres et les plus glorieux, m'ont fait ressouvenir de cette noble et grande figure du Maréchal de Turenne, dont Fléchier a dit qu'il « fuyait les acclamations populaires et rougissait de ses victoires »; et dont Mascaron a dit qu'il « revenait de ses campagnes triomphantes *plus vide de sa propre gloire* que le public n'en était occupé ».

En prenant le café, après le déjeuner, le Général Miura, Sénateur, que j'avais connu autrefois, me dit : « Je deviens vieux, mon Général, et vous « aussi, nous ne nous reverrons probablement jamais plus; je tiens à fixer « un point d'histoire qui intéresse vous et vos compatriotes : Lorsqu'après « votre malheureuse guerre de 1870, il fut question de demander en Europe « une mission militaire, certaines gens, comme il s'en trouve toujours, vous « le savez, dans tous les pays, se laissant fasciner par le succès, voulaient « qu'on fit venir une mission allemande, quoique la mission française qui « avait été demandée à l'Empereur Napoléon III par le dernier Shogun « (Taïcoun) eût laissé chez nous les meilleurs souvenirs. Eh bien! je tiens à « vous dire, devant le Maréchal Yamagata, que ce fut lui qui résista à ce cou- « rant, il voulut, avec une fermeté inébranlable, qu'on restât fidèle à l'Armée « Française, et il fit décider qu'on demanderait une nouvelle mission à la « France ».

Le Maréchal Prince Oyama, qui a commandé en chef dans la campagne de Mandchourie, et le Général Comte Téraoutchi nous reçurent aussi de la façon la plus hospitalière. En 1884, le Maréchal Oyama, alors général, était venu en France à la tête d'une grande mission que le Ministre de la Guerre de France m'avait chargé d'accompagner; et au retour d'un voyage de cette mission à Brest, j'avais eu l'honneur de recevoir chez moi à la campagne, en Bretagne, pendant quelques jours, le Maréchal Oyama.

Quant au Général Téraoutchi, il était à cette époque Attaché Militaire du Japon en France et, à ce titre, accompagnait la Mission Oyama; c'est avec lui que nous dûmes, pendant plusieurs semaines, organiser les déplacements de la mission qui visita les Écoles Polytechnique, Saint-Cyr, etc..., des établissements tels que le Creusot, les Ateliers du Havre où le Gouvernement japonais avait commandé du matériel, un croiseur, etc... et nous étions restés depuis cette époque dans des termes très amicaux.

L'école de tir d'artillerie dont j'ai commencé l'organisation, il y a quarante ans, à une dizaine de lieues de Tôkyô, m'invita à venir assister à des tirs

d'artillerie; les officiers, par une attention bien délicate, m'offrirent un déjeuner dans la maison que j'avais construite sur le champ de tir il y a quarante ans, et où j'allais passer chaque année un mois au printemps et un mois à l'automne pour diriger les tirs; on nous servit le café dans mon ancienne chambre à coucher.

A la fin des tirs que je suivis du haut d'un monticule aménagé autrefois par moi, le Général commandant l'Artillerie, me demanda de la part des officiers, l'autorisation de donner à ce monticule le nom de *Colline Lebon*. Je ne pouvais qu'acquiescer à une si aimable proposition; et un mât fut dressé immédiatement avec une petite tablette constatant le nom donné à la colline.

Il y a quelques semaines j'ai reçu encore des remerciements du Commandant de cette École de Tir d'Artillerie pour ma visite ainsi que des photographies représentant la *Colline Lebon* et la Mission Française au sommet.

Que si vous me demandez de résumer mes impressions d'ordre militaire, je répondrai :

Aux obsèques où 40.000 hommes de troupe avaient été concentrés à Tôkyô, comme aux manœuvres de détail auxquelles j'ai assisté, — dans mes visites d'établissements militaires, comme au champ de tir, — j'ai retrouvé cette magnifique armée dont l'instruction militaire et surtout les qualités morales, m'avaient fait dire en 1897, c'est-à-dire sept ans avant la guerre de Mandchourie :

« Il est clair que le jour où le Japon aura développé ses forces militaires et
« ses forces navales en proportion de ses 40 millions d'habitants, ce jour-là
« — il ne sera plus seulement, comme il l'est actuellement, inattaquable chez
« lui, — il deviendra une puissance offensive avec laquelle il faudra compter
« très sérieusement. Suivant les circonstances, il pourra être pour ses voisins,
« un adversaire redoutable ou un allié précieux.

« Ses voisins c'est d'abord la Chine et la Russie, l'Angleterre ensuite en
« raison des nombreux comptoirs qu'elle possède en Extrême-Orient; c'est la
« France, enfin, car il ne faut pas perdre de vue que Formose est maintenant
« terre Japonaise et qu'elle est séparée seulement par trois jours de navigation
« de l'Annam et du Tonkin (1). »

Ces paroles prononcées en 1897 ne rencontrèrent qu'un scepticisme railleur ou dédaigneux : railleur de la part des *gens d'esprit*, dédaigneux de la part des *gens graves*.

Ai-je besoin de vous rappeler, Mesdames et Messieurs, que quelques années après, l'Angleterre comprenant toute l'utilité d'une pareille alliance n'hésita pas à renoncer, en 1902, à son *splendide isolement* pour conclure un traité d'alliance avec le Japon.

Vers la fin de notre séjour à Tôkyô, un grand dîner eut lieu à l'Ambassade de France où furent invitées toutes les hautes personnalités dont je viens de vous parler, chez qui j'avais été reçu avec ma suite.

(1) *Les Origines de l'Armée Japonaise*, par le Colonel Lebon, chez Berger-Levrault, 1898.

Avant de quitter Tôkyô je dois vous entretenir quelques instants d'une œuvre française des plus intéressantes : je veux parler de « *l'École de l'Étoile du Matin* » dirigée par des Marianistes et qui compte aujourd'hui plus de 800 élèves dont un grand nombre appartiennent aux premières familles japonaises. Cette école est honorée d'une subvention annuelle du Gouvernement de la République Française et le Supérieur de cet établissement, l'abbé Heinrich a été décoré de la Légion d'Honneur il y a quinze mois.

Au moment où il fallut agrandir cette école pour la porter de 400 à 800 élèves, un Comité Japonais s'organisa pour réunir les fonds nécessaires à l'agrandissement de *l'Étoile du Matin* ; parmi les Membres de ce Comité figuraient les grands Maîtres de la Cour de S. M. l'Empereur et de S. M. l'Impératrice, le Président du Conseil, plusieurs Ministres dont le Ministre de la Guerre et le Ministre de la Marine, des Généraux, des Amiraux, des Sénateurs, des Députés et des représentants de la haute finance.

L'appel que lança le Comité pour réunir les fonds nécessaires estimés à plus de 750.000 francs est très intéressant pour nous Français, à connaître ; je ne vous en citerai cependant que quelques passages :

« ... De tout temps, notre amitié pour la France nous a portés à favoriser
« tout ce qui, dans notre Patrie pouvait contribuer à rapprocher nos deux
« Pays. Depuis l'Accord Franco-Japonais cette amitié s'est encore affirmée
« davantage, nous avons compris... qu'il était indispensable pour un certain
« nombre au moins de nos compatriotes, d'apprendre votre belle langue
« française...

« Parmi les établissements tant publics que privés... l'école de l'Étoile du
« Matin occupe un rang à part... par la perfection de ses méthodes et par la
« supériorité de l'éducation qu'on y donne...

« Le Directeur et ses collaborateurs, il est vrai, sont des étrangers par
« rapport à nous et la religion qu'ils professent diffère de la nôtre ; malgré
« cela, nous n'avons pas hésité un instant... à nous constituer en comité pour
« recueillir les 300.000 yens (plus de 750.000 francs). »

Cet appel du Comité avait été chaleureusement appuyé par notre ambassadeur au Japon, M. Gérard.

Il y a quatre ans, le Comité avait déjà réuni, parmi les Japonais, la somme très appréciable d'environ 400.000 francs.

La souscription était en même temps ouverte au Crédit Lyonnais à Paris ; je n'ai pas su ce qu'elle avait produit en France.

Je me rendis avec beaucoup de plaisir à une invitation que me firent le Supérieur et le Directeur de cette école, de présider, en grande tenue, une réunion de leurs élèves ; les plus âgés chantèrent en français le *Défilé du Régiment*, le *Drapeau de la France* ; les plus petits entonnèrent *Chante, chante, petit oiseau* et quand ils eurent fini, la *Marseillaise* vivement enlevée fut chantée par tous les élèves. Un des grands élèves me lut un discours dont les sentiments étaient vraiment touchants :

« C'est avec de profonds sentiments de joie et de reconnaissance que nous
« vous voyons arriver aujourd'hui au milieu de nous.

« Il y a quarante ans déjà, lorsque le Gouvernement français daigna fournir
« au Japon le concours d'une commission militaire spéciale, vous étiez du

« nombre des officiers qui vinrent alors consacrer leur dévouement et leur science à la première organisation de notre défense nationale... Et c'est pour quoi nous sommes heureux, avec tous nos compatriotes, que vous ayez été choisi pour représenter noblement la France aux funérailles de Sa Majesté.

« Mais en outre..., c'est un sentiment de douce joie à la vue du brillant costume de Général français qui nous rappelle votre belle Patrie.

« Excellence, nos cœurs à tous, ces cœurs qui aiment tant notre Pays, aiment aussi la France.

« Les plus petits d'entre nous pourraient vous saluer en français avec la bonne grâce des enfants de Paris ; vous venez d'ailleurs de les entendre chanter avec entrain le *Drapeau de la France*. A mesure qu'ils grandiront, ils se familiariseront chaque jour davantage, comme nous l'avons fait nous-mêmes avec la langue française ; ils entreront chaque jour en relations plus intimes avec les maîtres français qui vivent constamment au milieu de nous. Comment dans ce contact incessant de nos âmes avec la pensée et le sentiment français, ne serions-nous pas tout pénétrés d'admiration et d'amour pour le grand et beau pays qui est le vôtre?... »

J'adressai à ceux-ci une courte allocution en paraphrasant quelques passages du rescrit de l'Empereur défunt *Aux armées de Terre et de Mer* ainsi que de son rescrit *Sur l'Education* et en insistant sur ces paroles de l'Empereur qui sont gravées dans le cœur de tous les Japonais :

« Le devoir est plus lourd que les montagnes, la mort est plus légère qu'une plume. »

Nous quittâmes Tôkyô le 29 septembre, après les adieux les plus sympathiques et les plus touchants de la part de nombreuses autorités civiles et militaires, ainsi que des professeurs et élèves de *l'Etoile du Matin*, alignés sur le quai de la gare.

Pour nous rendre à Kyôto où nous allions saluer le Mausolée Impérial, j'avais décidé de suivre une ligne de chemin de fer toute nouvelle qui traverse, au milieu des sites les plus pittoresques et les plus grandioses, la région montagneuse du centre du Japon, dont je n'avais pu voir autrefois qu'une très faible partie à cheval ou en piéton. Un wagon aménagé avec salon et cabines avait été mis gracieusement à ma disposition et devait être remisé dans toutes les villes où nous nous arrêterions pour nous conduire jusqu'au port d'embarquement.

Après trois journées de repos à Nara, le premier repos véritable que nous prenions depuis notre départ de Paris, nous nous rendîmes à Kyôto, où de là des voitures de la Cour me conduisirent avec ma suite à Momo-Yama, où repose la dépouille mortelle de l'Empereur Meiji-Tenno. Momo-Yama veut dire la montagne plantée de pêchers ; cette colline d'où l'on a une très belle vue sur la région de Kyôto était l'endroit préféré de l'Empereur dans sa jeunesse quand Kyôto était la résidence du Mikado ; il y venait souvent se reposer et s'y livrer à la méditation. Nous nous y rendîmes en grande tenue et en grand deuil : une compagnie d'infanterie me rendit les honneurs à l'entrée du champ funèbre.

La ville de Kyôto m'invita à une réception intime que je déclinai pour accentuer le caractère de deuil de ma visite dans cette ville.

Pendant notre séjour à Kyôto, S. M. l'Impératrice envoya de Tôkyô un messager spécial apporter sa photographie signée par Elle à Mme la Générale Lebon. Des présents me furent offerts par la Ville de Kyôto avant mon départ en souvenir de mon passage dans cette ville.

J'écrivis au maire pour le remercier de cette gracieuse attention et il m'écrivit à son tour une lettre dont quelques passages montrent la politesse raffinée qu'on rencontre partout au Japon, et qui est le fruit d'une civilisation deux fois millénaire.

« Notre mémoire est toujours fraîche des grands services que votre Excellence a rendus au Japon alors qu'Elle était en mission militaire il y a déjà environ quarante années ; nous avons été heureux de voir votre nouvelle mission très importante que votre Excellence a si dignement remplie. Profitant de votre passage dans notre ville nous avons désiré tenir ici compagnie à votre Excellence par une petite réunion intime ; nous avons vivement regretté de ce qu'Elle n'a pu y répondre.

« Nous nous sommes permis de lui offrir un modeste souvenir des objets de Kyôto qu'Elle a bien voulu accepter et Elle nous a fait l'honneur de nous exprimer ses remerciements pour ce petit présent, ce dont nous sommes tout confus :

« C'est à nous de la remercier de sa bienveillance d'avoir accueilli notre témoignage de profond respect ».

La ville de Kyôto renferme un très beau Palais des Mikados et un autre des Shoguns, ainsi que de magnifiques temples où se trouvent des merveilles d'art qui ont été décrites, avec autant de charme que de compétence par l'éminent Conservateur au Musée du Louvre, M. Gaston Migeon, dans son livre consacré au Japon : *Promenades aux sanctuaires de l'art*.

De Kyôto nous nous rendîmes à Simonoseki en faisant seulement un court arrêt dans l'île de Miasima, la perle des îles de la Mer Intérieure, l'île sacrée, au sommet de laquelle on monte par un millier de marches à travers des forêts magnifiques, et où l'on trouve un sanctuaire dans lequel des prêtres entretiennent un feu éternel.

Avant de quitter Simonoseki, où je fus reçu par toutes les autorités civiles et militaires, comme en débarquant à mon arrivée, j'adressai des télégrammes de remerciements :

Au Ministre de la Maison Impériale ;

Aux Ministres des Affaires Etrangères et de la Guerre ;

Au Ministre de l'Intérieur, qui est en même temps Président de l'Administration des Chemins de Fer de l'Etat.

Et, enfin, à l'Ambassadeur de France à Tôkyô.

Au moment de quitter la terre japonaise, et pour encourager nos compatriotes à aller visiter ce beau pays, je crois devoir signaler les passages suivants

d'une lettre que j'ai reçue du Président de l'Administration, des Chemins de Fer de l'Etat :

« Pendant votre voyage, nous n'avons simplement fait que ce qui nous a
« été dicté par le devoir que nous avons à cœur de remplir envers la mission
« qui représente la nation à qui nous devons les premières instructions mili-
« taires.

« Permettez-nous de vous dire aussi que chaque fois que l'occasion se pré-
« sentera, l'Administration des Chemins de Fer est prête à faire tout ce qu'elle
« peut pour rendre agréable le voyage à l'intérieur du Japon, envers vos com-
« patriotes qui nous honoreront de leur visite. »

Après avoir fait nos adieux au Maître des Cérémonies, S. E. M^r Itchiki, dont nous ne pourrons jamais garder un souvenir assez sympathique, nous nous embarquâmes le 9 octobre au soir à Simonoseki, avec l'ingénieur des chemins de fer, M. Nahamura : lui non plus ne nous avait pas quittés jusque là ; et, avec M. Itchiki avait organisé notre voyage de la manière la plus intelligente, avec toutes les prévenances et les attentions les plus délicates ; un télégramme du Ministre des Chemins de Fer donna l'ordre à M. Nahamura de nous accompagner en Corée et en Mandchourie.

Nous débarquions le lendemain matin à Fusan ; et nous arrivions le soir du 10 octobre à Séoul, où nous retrouvions à la gare le même concours des autorités qu'à notre passage un mois avant.

Le Gouverneur, Général Comte Téraoutchi, m'avait fait promettre de m'arrêter au retour dans cette Capitale de la Corée, et il nous y reçut avec la même bonne grâce et la même parfaite hospitalité que nous avions rencontrées chez lui à Tôkyô.

Notre aimable consul, M. Alphonse Guérin, se mit aussi à notre disposition et nous reçut dans sa charmante habitation située d'une manière pittoresque sur une colline boisée d'où l'on domine la Ville de Séoul.

Des divers entretiens que j'ai eus et des observations faites au cours de mon voyage en Corée, j'ai retenu les caractéristiques suivantes de l'œuvre de colonisation des Japonais :

1° Au point de vue de la politique intérieure.

Le désir très net de s'attacher les Coréens et de les associer à leur œuvre. Un des faits caractéristiques à cet égard est le développement rapide dans les différents villages, d'écoles où sont juxtaposées des classes de petits Coréens avec des maîtres coréens en costume national ; et des classes de petits Japonais avec des maîtres japonais.

2° Au point de vue économique.

Nécessité, d'une part, avant toute autre tentative, de reboiser toutes les montagnes qu'une longue imprévoyance a complètement dénudées : des lois sévères ont été émises à ce sujet dont les effets sont déjà visibles dans certaines

régions. Création, d'autre part, de fermes et plantations modèles où sont étudiées les variétés de fruits et de céréales s'adaptant le mieux au sol et au climat. Le Général Téraoutchi tint à me faire visiter, en personne, une de ces plantations modèles.

3° Au point de vue militaire.

Nécessité de modifier l'organisation actuelle dictée par l'économie : les troupes de Corée ne sont que des détachements prélevés sur divers régiments du Japon ; ces régiments sont ainsi réduits à des squelettes et les détachements ont des complications d'administration.

Le Gouverneur Général vint, en personne, avec tous les membres du Gouvernement Civil et Militaire de Corée nous accompagner à la gare à notre départ de Séoul : Un de ses officiers d'Etat-Major, le Lieutenant-Colonel Kono, qui avait déjà accompagné la Mission lors de sa traversée de la Corée, à l'aller, était venu me recevoir à Fusan et m'accompagna jusqu'à Antung, première ville de Mandchourie.

A Antung je fus reçu par le Commandant Shioden, envoyé à ma rencontre par le Général Baron Fukushima, Gouverneur Général du Kwantung à Port-Arthur, Commandant des troupes japonaises qui gardent les chemins de fer de Mandchourie.

Nous retrouvâmes à Moukden notre sympathique Consul de France, M. Berteaux qui fut pour nous le guide le plus averti dans notre excursion aux Tombeaux des Empereurs Mandchous, et dans la visite des merveilles artistiques qui constituent le Trésor Impérial conservé dans l'ancien Palais.

Le Commandant Shioden, de son côté, nous fit sur les lieux mêmes, le récit très intéressant des actions de guerre qui se déroulèrent, pendant la bataille de Moukden, au Nord-Ouest et au Nord de la Ville, comme conséquence de l'arrivée du Maréchal Noghi sur le flanc droit de l'Armée Russe.

Pendant ce séjour à Moukden, nous eûmes l'occasion de déjeuner avec l'ancien Vice-Roi de Mandchourie qui n'est plus maintenant que le Gouverneur de la province de Moukden. C'est un Chinois d'un certain âge, très intelligent et très énergique. A ce même déjeuner assistait le Commandant des troupes, un très jeune général chinois, aux traits délicats, aux mains fines, avec de petits doigts de femme, au regard très intelligent, quelque peu félin. Il parut à ma femme qui était à côté de lui, comme à moi-même, plein d'intelligence et de charme, quoiqu'on nous eût assuré qu'il était un *ancien chef de bande*, ce que nous appellerions un chef de brigands ; sa très grande énergie et son intelligence l'avaient fait choisir par le Gouverneur pour le mettre à la tête des troupes chinoises de la région avec le grade de général de division.

On raconte qu'il avait été chargé dernièrement de faire exécuter un bon nombre de condamnés à mort ; les exécuteurs des hautes œuvres manifestaient une certaine hésitation à entamer leur lugubre besogne ; ce que voyant, notre charmant petit général aux doigts de femme tira son sabre et en décapita

5 ou 6 avec une véritable maëstria ; ce qui mit du cœur au ventre à ses agents ; et ceux-ci continuèrent leur besogne jusqu'à l'extinction de tous les condamnés.

Je fus reçu à mon passage à Dalny par les administrateurs de la Compagnie du Sud Mandchourien. Je leur exprimai tous mes remerciements pour avoir considéré comme leurs hôtes tous les membres de la Mission Française pendant leur passage en Mandchourie, à l'aller et au retour. D'ailleurs, M. le Colonel en retraite Sato, directeur des Affaires Chinoises du Sud Mandchourien et M. le vicomte Iwashita, de la même Société, étaient venus à ma rencontre au nom de leur Président, jusqu'à Séoul, et m'accompagnèrent, comme à l'aller, pendant tout mon voyage en Mandchourie.

Le grand rôle que joue officiellement cette Compagnie dont le principal actionnaire est l'Etat Japonais, et dont l'importance m'avait frappé dès mon arrivée, s'explique par le rôle qu'elle joue en Mandchourie, où elle se substitue vis-à-vis de la Chine, au Gouvernement Japonais, pour de nombreuses questions économiques.

L'installation de son Administration Centrale à Dalny fait, d'autre part, ressortir la préoccupation très nette des Japonais de concentrer tous leurs efforts sur Dalny et de réduire Port-Arthur au rôle unique de station militaire. Les faibles dimensions de ce dernier port lui interdisent d'ailleurs, de prendre quelque importance même à ce point de vue, et de fait il ne doit pas y être créé d'arsenal. Dalny, au contraire, disposant d'un port étendu, ouvert face au large et déjà suffisamment profond m'a paru être en plein développement, et justifier les espoirs que m'exprimèrent différentes personnalités japonaises.

La Ville possède un bel hôtel très confortable pour les voyageurs et elle espère devenir une station balnéaire importante.

Dalny est le port d'exportation des produits agricoles de la Mandchourie dont la fertilité est célèbre. On exporte notamment des quantités énormes d'huiles fabriquées avec des fèves connues sous le nom de haricots de Mandchourie. Il paraît qu'on inonde de ces huiles une partie de l'Europe et de l'Amérique ; mais ces huiles ne peuvent, m'a-t-on dit, entrer en France, par suite des tarifs prohibitifs qui protègent nos huiles nationales.

Le Gouverneur Général du Kwantung me reçut à Port-Arthur comme je l'avais été à Séoul. A la gare, il m'attendait avec les autorités civiles, militaires et navales ; il offrit en mon honneur un grand dîner, et je dus me considérer comme son hôte pendant mon séjour à Port-Arthur.

Je fis une visite très complète et extrêmement intéressante des ouvrages de fortifications qui ont joué un rôle pendant le siège.

Les forts sont restés exactement dans l'état où les Russes les ont laissés ; les Japonais entretiennent seulement les défenses du côté de la mer, mais ils ne paraissent pas vouloir réparer les défenses du côté de la terre. On a donc sous les yeux tous les effets matériels qu'ont produits le feu de l'artillerie et l'explosion des mines : les remparts bouleversés, les massifs de béton disloqués, apparaissent comme si la lutte datait d'hier ; j'ai pu suivre la trace de ces mines souterraines creusées, avec une audace inouïe, par les Japonais sous certains forts.

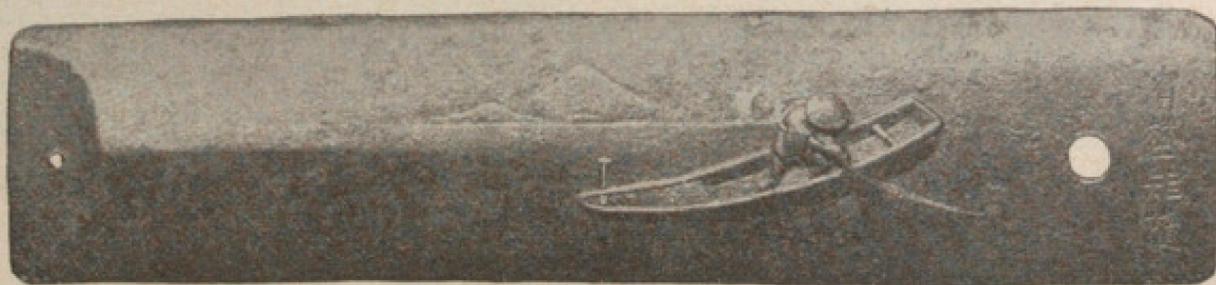
Il faudrait un volume pour raconter tous les actes d'énergie, de courage, d'héroïsme qui furent déployés par les deux Armées. Les Japonais rendent entièrement justice à la bravoure des Russes ; ils citent le cas de nombreux prisonniers russes qui avaient été blessés plusieurs fois grièvement, et qui sortaient des ambulances russes pour se battre à nouveau sans être guéris.

Mais j'ai pu reconnaître sur le terrain même qu'à la fin du siège, le Général Stoessel eut une défaillance et capitula trop tôt d'un nombre de jours qu'on peut estimer à 15 au moins ; c'est ce qui explique la condamnation à mort dont il fut l'objet de la part du Conseil de Guerre Russe. S'il avait tenu 15 jours de plus, Noghi ne pouvait arriver à temps avec ses 80.000 hommes pour intervenir dans la bataille de Moukden et transformer en une victoire décisive cette bataille qui, sans cela, aurait été sans doute indécise, et peut-être même défavorable aux Japonais, comme je l'ai entendu reconnaître par plus d'un d'entre eux.

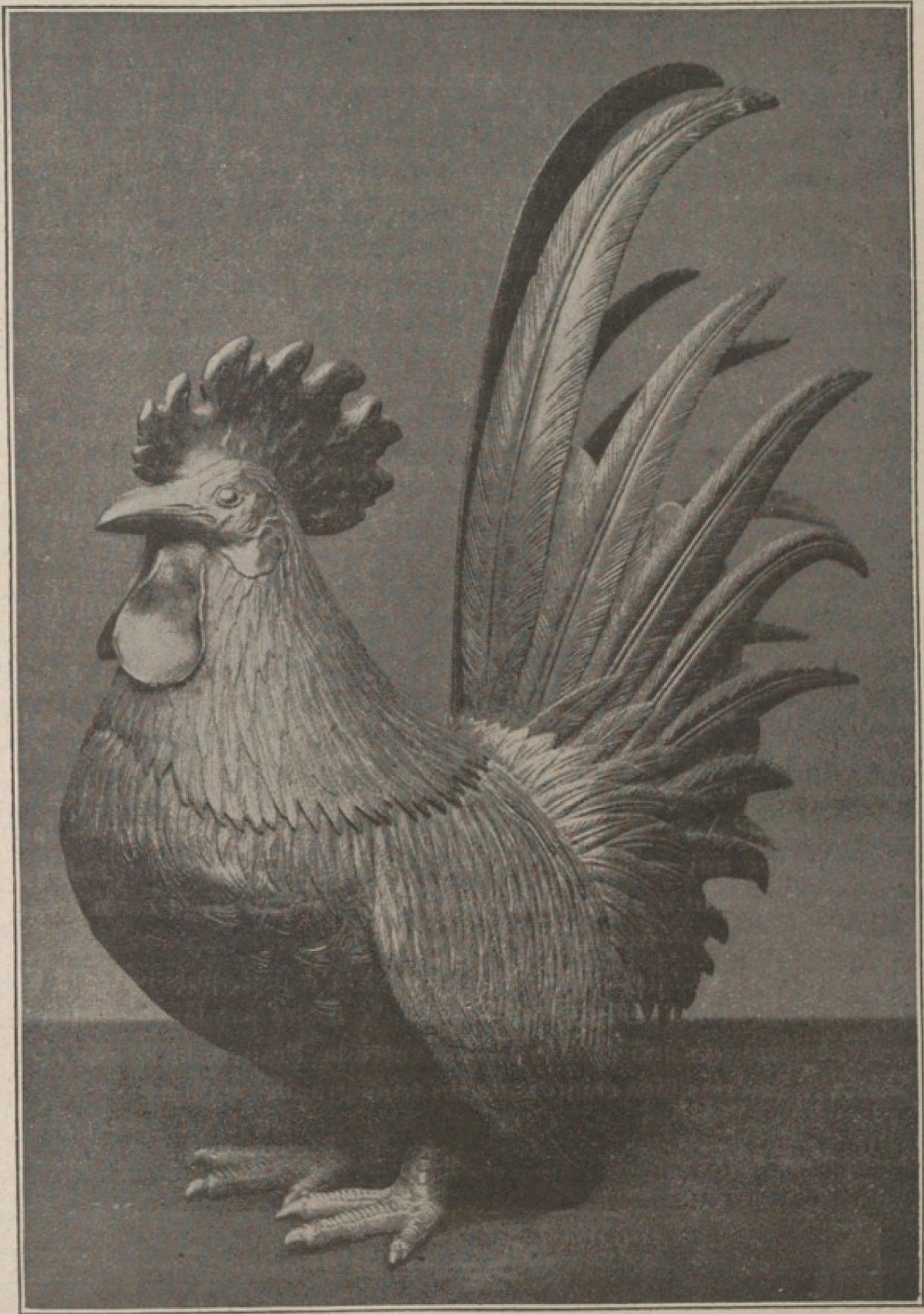
Je terminai cette visite de deux jours en allant saluer le Monument Funèbre où reposent les restes des 24.000 Japonais tués pendant le siège. Les autorités et la presse japonaises m'exprimèrent hautement leur reconnaissance de cette démarche.

Vous savez que les relations entre la Russie et le Japon sont maintenant très bonnes. Le jour où les Etats-Unis proposèrent l'internationalisation des chemins de fer de Mandchourie, la Russie et le Japon firent bloc pour se mettre en travers de cette proposition ; un accord a été signé entre eux ; depuis, un accord, vous le savez, a été signé également entre la France et le Japon. J'ai constaté que les Japonais ne nous ont pas gardé la moindre rancune d'avoir soutenu moralement notre amie et alliée dans sa lutte contre le Japon. Les Japonais, chez qui la fidélité en matière d'amitié est une antique vertu nationale, trouvent tout naturel qu'il en ait été ainsi, je crois même qu'ils eussent été fort étonnés qu'il en fût autrement.

Ces accords successifs, entre la Russie et le Japon, puis entre la France et le Japon, sont venus réaliser l'idée qui m'a hanté pendant de bien longues années, à savoir qu'une étroite amitié entre la France, la Russie et le Japon répond aux intérêts bien compris de ces trois grandes nations.



Tsuka en fer ciselé et incrusté d'or : pêcheur retirant ses filets.



Coq en fer repoussé ciselé et gravé.

Les Funérailles de Meiji-Tennô

(Lettre de M. Fernand Pila)

Notre collègue, M. Fernand Pila, Consul de France, Attaché commercial en Extrême-Orient, dont le dernier rapport sur les besoins économiques du Japon, analysé dans notre *Bulletin* n° XXI, a été si favorablement accueilli dans tous nos milieux économiques, nous adressait en son temps sur les Funérailles de Meiji-Tennô (l'Empereur du Meiji) une page vécue que nous ne pouvons pas ne point donner. Plus d'une fois encore nous aurons à revenir sur des personnalités comme celle du défunt souverain et celle du général Nogi. Le retard malencontreux, mais indépendant de notre volonté, apporté dans la publication de cette lettre de M. Fernand Pila à qui nous présentons nos plus sincères excuses, ne saurait donc lui retirer absolument rien de l'intérêt qu'elle offre.

Tôkyô, 15 sept. 1912.

Les Japonais viennent de faire à leur grand Empereur des funérailles étranges et magnifiques. Mutsu Hito, — devenu après sa mort Meiji-Tennô, — dernier descendant de la longue lignée divine, artisan de la grandeur actuelle du Japon, méritait une telle apothéose.

Elle fut une vision de féerie, mais une féerie nocturne, sans bruit, presque sans lumière, une cérémonie telle qu'il doit s'en faire dans le royaume des ombres. Car c'est dans la nuit, et dans une nuit privée de lune, que se déroula le cortège et s'accomplirent les rites.

La veille, au milieu du jour, les envoyés des cinq Puissances spécialement représentées s'étaient rendus en grand gala au Palais Impérial pour se présenter aux nouveaux souverains et saluer la dépouille du monarque défunt. Et ce fut déjà un spectacle extraordinaire que celui de ces carrosses splendides, tout de rouge et d'or, s'approchant de l'antique citadelle des shoguns et pénétrant sous ces hautes murailles grises, dont les arêtes courbes et coupantes plongent comme des proues de navires de guerre dans l'eau profonde des fossés. C'était un peu du faste des cours occidentales dans ce coin subsistant du vieux Japon, qui évoque encore le temps des litières et des armures laquées.

Pour la première fois, le peuple allait pouvoir assister aux funérailles d'un de ses empereurs. Et, afin de rendre le spectacle plus frappant et la leçon plus édifiante, la Maison Impériale avait décidé, sans rien négliger des ressources d'un protocole modernisé, d'observer dans toute leur pureté les rites du culte shinto; de ce culte primitif, froid et nu, jadis menacé de désuétude, mais dont les gouvernants ont su faire aujourd'hui le culte ardent du souverain et de la patrie. Le cortège devait suivre dans la ville un parcours de plusieurs kilomètres. Dès le matin, sur ce parcours, les habitants avaient afflué par centaines de milliers, et s'étaient rangés docilement sous la direction de la police. Durant la journée entière, ils resteront ainsi, accroupis et tassés, groupés au petit bonheur ou par délégations. Aucun désordre, aucun cri,

presque aucune parole. Et pour qui connaît la rumeur et le tumulte de nos foules d'occident, ce n'est pas la chose la moins surprenante que l'immobilité silencieuse et recueillie de cette multitude, attendant pendant douze heures le spectacle pieux qui lui a été promis.

Sur la chaussée, une couche épaisse de sable très fin a été étendue, qui doit étouffer le piétinement du cortège. Tout semble avoir été voulu, combiné pour créer et accroître l'impression un peu angoissante, qui devait naître de ce silence presque absolu. Et au cours de la solennité, c'est vraiment ce silence, scandé lentement par les coups sourds du canon, qui dominera toutes choses.

Au bout de l'itinéraire funèbre, dans un des faubourgs de la grande cité, un temple tout exprès a été construit. Un temple immense, tout en bois blanc, comme l'exige la simplicité shintoïste.

C'est là que sera la halte dernière de Meiji Tennô, avant de rejoindre là-bas, à Kyôto, la sépulture de ses aïeux ; là que la Cour impériale et ses invités nombreux vont l'attendre pour la cérémonie suprême voulue par le culte.

A cet effet, deux pavillons, deux halls plutôt, parallèles et très vastes, ont été élevés. Ils sont ouverts sur leurs quatre faces, si bien qu'on y doit voir comme d'une tribune.

Quand nous arrivons, une clarté très vive y règne.

Un grand nombre d'officiers et de dignitaires japonais, venus de toutes les régions du pays, y sont déjà rassemblés, dans l'ordre prévu, et l'or des uniformes y brille de toutes parts. Entre ces deux pavillons très éclairés, une allée centrale, large et profondément sablée, semble plongée dans une obscurité mystérieuse. Elle conduit là-bas, tout au fond, au sanctuaire qui recevra bientôt le cercueil impérial et dont les lumières ne s'aperçoivent maintenant qu'aux travers des rideaux de deuil. Aux bouts de cette allée, deux portiques énormes de style shinto, en bois naturel, se perdent dans le ciel sombre. C'est aux pieds de l'un d'eux que tout à l'heure la famille impériale et les représentants étrangers s'inclineront au passage du char funèbre.

L'attente fut longue ; plus de deux heures. Mais, dans ces grandes salles presque remplies comme aujourd'hui dans la rue, rien ne vint rompre un silence impressionnant.

Des milliers d'hommes sont là réunis, sans doute dans l'énervement de cette attente, et on n'entend qu'un son très grêle, paraissant descendre du ciel : le chant d'un grillon.

Soudain, un frémissement, à peine. Tous les yeux se tournent vers l'allée centrale. On ne voit rien encore, cependant. Les oreilles seules semblent d'abord percevoir quelque chose....., Oui ; c'est comme une musique légère et lointaine. On dirait tantôt les longues plaintes de pleureuses d'enfants, tantôt le son aigu de violons effleurés par l'archet. Cela fait une harmonie douce, ténue, aérienne ; une caresse musicale, telle qu'en donnent les premières mesures de la partition de Lohengrin. Pas d'autre bruit n'annonce l'approche du cortège ; et déjà il est là, qui avance très vite, dans le silence et l'ombre.

Sur le tapis de sable, commence un défilé d'êtres et de choses étranges. On

croit ne plus être dans ce monde. Ce n'est pas une marche de vivants, mais un glissement de fantômes.

Les officiants, avec leurs antiques robes raidies comme des élytres et leurs coiffures bizarres aux antennes mouvantes, ressemblent à de gros coléoptères se hâtant vers des cachettes obscures.

On devine, plutôt qu'on ne voit, entre leurs mains tous les objets requis par les rites ; attributs et accessoires sacrés, que l'imagination occidentale ne peut sans initiation se représenter.

Ce sont, outre les haliebardes et les bannières, les tambours et les gongs muets, les arcs, les carquois et les boucliers, les arbustes sacrés au feuillage toujours vert, toute la figuration des funérailles primitives.

Voici les musiciens. Chacun d'eux souffle doucement dans l'archaïque instrument chinois, fait d'un faisceau de pipeaux de bambou ; et c'est de leur art qu'émanaient tout-à-l'heure ces sons inouïs.

Enfin, le char funèbre, lourd, massif, monumental, de la forme consacrée par le temps : il est tout revêtu d'une laque sombre, sur laquelle brillent sourdement des appliques de cuivre. Cinq bœufs en font l'attelage, marchant en file ; bêtes superbes et rares, soigneusement appareillées, les plus belles qu'aient pu fournir les étables du Japon. Ils sont couverts de bandellettes claires.

Étroitement pressés par les rangées d'officiants, ils semblent des victimes entraînées à l'autel, comme dans les sacrifices de notre antiquité. Les grandes roues laquées, bardées de cuivre, grincent légèrement, trahissant le poids qu'elles supportent ; et on a voulu, paraît-il, cette sorte de gémissement très doux.

La procession, en atteignant le temple, s'était dépouillée de tout ce qui compose un cortège moderne.

Plus de police, plus de garde militaire, plus d'uniformes de notre époque. C'est bien le vieux Japon qui passe sous nos yeux. Et tout cela, je le répète, a passé très vite, sans fracas, à peine aperçu, comme tiré par une machine de théâtre.

Quand le char franchit le dernier portique et que le nouvel empereur, qui se tenait là, se découvrit, le spectacle devint réellement majestueux. Il y eut un moment de grandeur émouvante, et tous les visages montrèrent cette émotion.

Mais il fut de courte durée. La cohue des habits chamarrés, qui suivaient le char, rompit brusquement le charme.

Pendant que ces centaines d'habits, rutilants de dorures et surmontés de plumes blanches, comblaient les vides des deux grands pavillons, le char se glissait derrière les voiles noirs qui masquaient le sanctuaire. Et la transparence le fit paraître un instant comme tuyant dans un épais brouillard.

Puis, ces voiles lentement s'écartèrent

Le sanctuaire apparut, très loin, ouvert comme une scène, une scène qui serait très éclairée et toute tendue de soie blanche. Et, au milieu de cette blancheur lumineuse, un seul objet qui s'aperçût : le char dételé, vu de profil, ses brancards appuyés sur un tabouret de laque noire. On eût dit un bibelot très précieux posé seul dans une vitrine éblouissante.

Le véhicule funèbre, avec son fardeau sacré, était devenu l'autel au pied duquel on allait officier.

Je ne puis décrire les rites qui se déroulèrent alors. Les prêtres, rapetissés par la distance, avaient des attitudes et des gestes dont la plupart nous échappaient. La cérémonie fut en tout cas d'une simplicité extrême. Elle me parut consister dans une longue succession d'offrandes : mets, vêtements et objets familiers, placés sur de petits guéridons de bois blanc, que les prêtres se passaient délicatement de main en main. Ces offrandes furent d'abord déposées devant le catafalque ; puis enlevées, avec la même componction pieuse. Au début et à la fin, un chœur invisible fit entendre un chant grave et lent. Et la monotonie de ce cérémonial était si grande que l'on prit soudain un intérêt singulier à voir l'Empereur et l'Impératrice, les hauts dignitaires de la Cour et du Gouvernement, les Ambassadeurs et les Envoyés étrangers, se diriger à un moment donné, en files sombres, vers le sanctuaire pour révérencer une dernière fois le mort divinisé. Le souverain et deux des principaux ministres prononcèrent alors de courtes oraisons funèbres, qui devaient célébrer les vertus du grand monarque et les hauts faits de son règne glorieux. Mais leur voix ne pouvait parvenir jusqu'à nous.

Deux longues heures passèrent ainsi, dans l'immobilité et le silence des vingt mille assistants. Autour de moi je cherchai à scruter les visages. Je ne vis aucune affectation de douleur, aucun air tragique, mais des faces profondément sérieuses et des attitudes de grand recueillement.

Cependant ces hommes ne paraissaient pas communier entre eux. Chacun, les yeux fixés sur le catafalque, semblait s'isoler dans ses sentiments et ses réflexions. Mais sûrement la même pensée exaltée de vénération et de patriotisme remplissait alors toutes ces âmes.

Ce recueillement sembla croître encore quand vint minuit. C'était l'heure fixée pour l'invocation de tout un peuple. Pendant trois minutes, d'un bout à l'autre de l'empire, toute vie profane devait s'arrêter. Dans les chaumières et dans les palais, comme dans les écoles et dans les bureaux de tous les services publics, l'ordre avait été donné de suspendre toute occupation, tout travail, pour s'abîmer dans la méditation et la prière.

Et tels sont la discipline et le loyalisme religieux de ce peuple que l'on peut être assuré que l'ordre fût scrupuleusement exécuté.

Enfin, la cérémonie est achevée, très tard dans la nuit. Les tentures noires se rejoignent devant la clarté du sanctuaire. Le char funèbre de nouveau disparaît. Et on ne le reverra plus ; car le cercueil va lui être pris pour être enfermé dans le wagon qui l'emportera sur l'heure vers Kyôto où doit se faire l'ensevelissement.

Nous sortons de l'enceinte sacrée. Aussitôt nous sommes repris par les réalités terrestres et modernes. Des carrosses de gala passent devant nous, et s'éloignent au galop sous les lueurs brutales du magnésium, entre les alignements rigides des uniformes kaki.

Et voilà que, au moment où tous regagnent leurs demeures, une stupéfiante nouvelle se répand dans la ville. Nogi, le grand Nogi, le héros populaire de la guerre de Mandchourie, vient de mourir. Aux côtés de sa femme, qui voulut le suivre dans son trépas, il s'est ouvert le ventre, suivant le mode

antique, dès le premier coup du canon annonçant les funérailles de son impérial maître.

Au milieu de cette pompe qui trahit malgré tout l'avènement définitif des temps nouveaux, c'est l'âme austère et farouche du vieux Japon qui tout d'un coup surgit et qui défie. Dans ce geste excessif d'un loyalisme traditionnel, il faut voir l'acte du parfait samuraï, qui a lié sa vie à celle de son seigneur et qui longuement a attendu l'heure d'expier une infraction ancienne au code d'honneur.

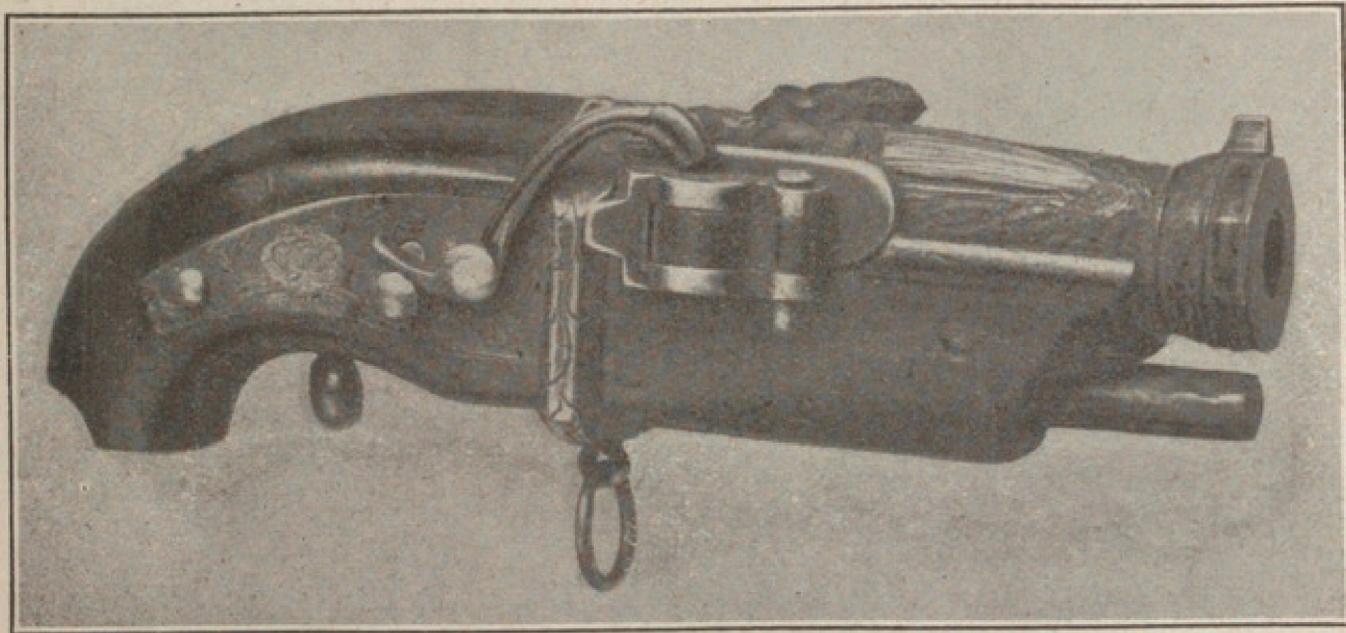
Cependant, demain, la presse s'emparera de cet acte. Les uns l'exalteront comme une survivance glorieuse de l'esprit de sacrifice qui a fait le Japon très grand ; comme un exemple héroïque destiné à stimuler l'énergie nationale qui faiblit. D'autres, au nom des principes de la morale civique moderne, le condamneront comme un acte d'égoïsme et de dépossession vis-à-vis de la patrie. Quelques-uns même, aux vues plus positives, en feront peut-être, une protestation sévère contre certaines tendances politiques ou sociales nouvelles.

Et ce sera une chose bien significative que cette polémique autour d'une pareille action, digne des traits, jadis indiscutés, de la pure chevalerie nationale.

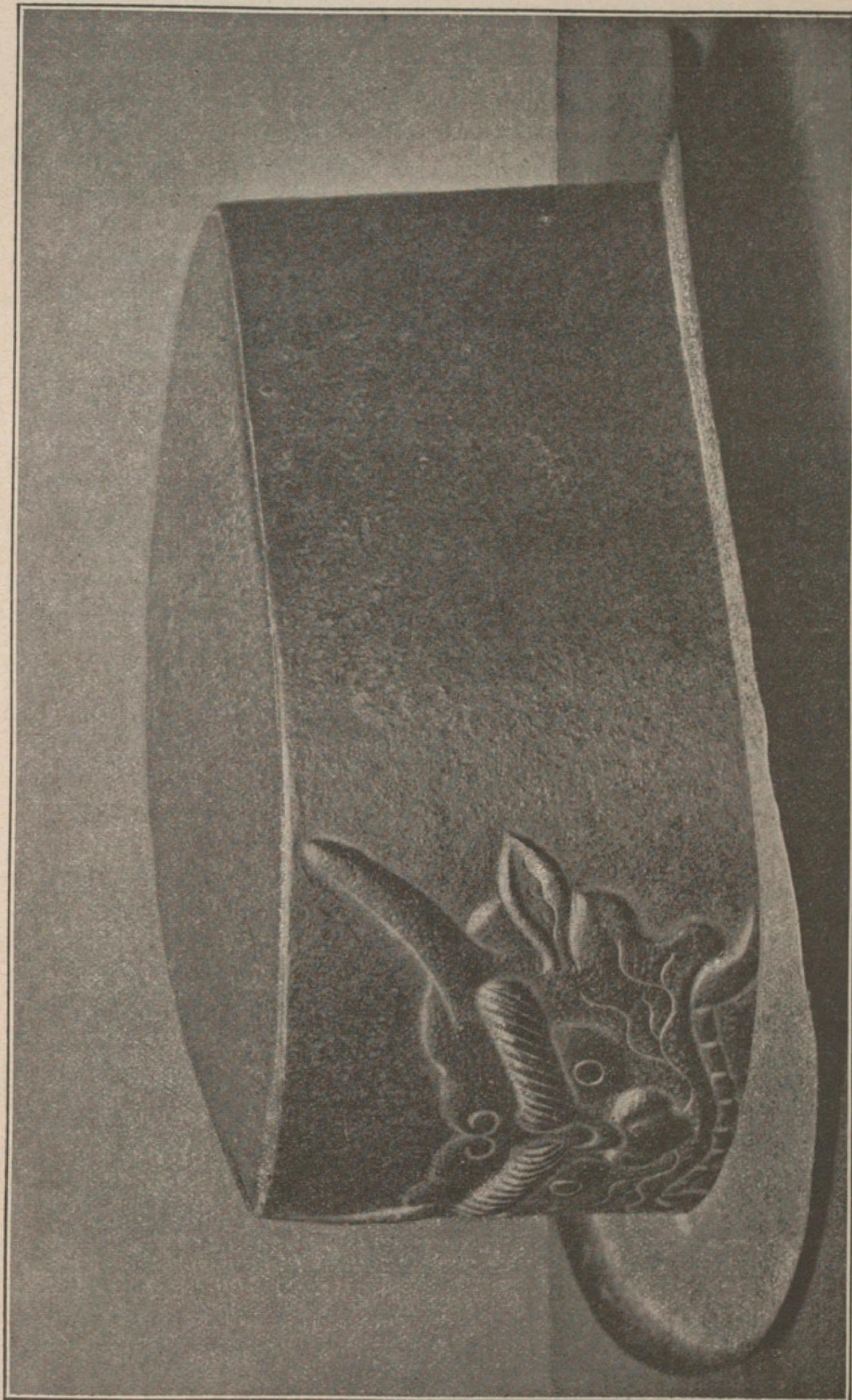
Ainsi se révéleront une fois de plus les divergences et les contrastes qui tiraillent le Japon d'aujourd'hui.

A travers ce fait sanglant, on peut entrevoir les problèmes graves et troublants qui dominent maintenant la vie de ce pays, et qui naissent du conflit d'un présent impérial et d'un passé obsédant et encore tyranique.

Fernand PILA.



Pistolet à mèche, de petit modèle, en bois de shitan (santal rouge) : canon en fer ciselé et incrusté d'argent, décoré d'une chimère dans les rochers, auprès d'une cascade; garniture en argent ciselé aux armoiries en or de la famille Tokugawa (xviii^e siècle).



Chapeau en fer, en forme de matelot hollandais, repoussé sur la partie antérieure d'une tête de chimère.
Inscription intérieure : « *Myochin, en copie d'un chapeau hollandais* ».

UTAMARO

PAR

M. Raymond KOECHLIN

VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ FRANCO-JAPONAISE DE PARIS

Chacune des Expositions d'estampes japonaises au Musée des Arts Décoratifs, dont la cinquième a eu lieu au début de cette année, est suivie de la publication, par MM. Vignier et Inada, sous le modeste titre de *Catalogue des estampes japonaises exposées au Musée des Arts Décoratifs* (1), d'un ouvrage de très haute valeur, tiré à un petit nombre d'exemplaires. Le succès en a été chaque fois très grand parmi les amateurs, puisque déjà, plusieurs parties sont épuisées depuis longtemps. Notre éminent vice-président, M. Raymond Koechlin, qui a donné toute son attention à chacune de ces véritables œuvres d'art et d'érudition, a bien voulu consentir à ce que le Bulletin de la Société Franco-Japonaise de Paris reproduisît la magistrale étude sur Utamaro, qu'il a placée en tête du quatrième volume de ce catalogue. Nous l'en remercions bien sincèrement au nom de tous nos lecteurs.

N. D. L. R.

Utamaro nous a paru un assez grand personnage pour comporter une exposition à lui seul (2). Dans les expositions précédentes, plusieurs artistes avaient été groupés, soit suivant l'ordre chronologique, soit de façon à se faire valoir les uns les autres, et leur diversité n'était pas sans charme ; on eût lassé le public à lui montrer trop de Harunobu côte à côte ; Kiyonaga non plus n'eût sans doute pas résisté à une aussi hasardeuse épreuve : l'œuvre d'Utamaro est assez variée au contraire pour gagner à être vue d'ensemble. Nous aurions regretté d'ailleurs de la devoir tronquer et de laisser de côté trop de ces pièces admirables que les collections parisiennes nous offraient en si grand nombre. Aussi bien le succès justifia l'entreprise : cette réunion d'environ trois cents estampes d'Utamaro plut extrêmement. Le catalogue n'en intéressera pas moins, croyons-nous ; on y verra réunies pour la première fois les reproductions de plus de deux cents pièces de l'artiste que nous avons choisies parmi les plus belles et les plus caractéristiques, et, en même temps que les amateurs, avant tout soucieux de leur plaisir, retrouveront quelque chose des émotions éprouvées devant les originaux, un tel ensemble, en grande partie inédit, fournira à ceux qui souhaiteraient de pénétrer plus avant dans la connaissance de l'œuvre d'Utamaro l'occasion de rapprochements, de comparaisons et d'analyses bien difficiles jusqu'ici, quoique plusieurs fois tentés.

(1) L. Catalogue illustré des Estampes japonaises exposées au Musée des Arts décoratifs était fixé au moment de la souscription au prix de 100 francs le volume.

(2) Nous sommes heureux de remercier ici M. Jean Lebel du concours dévoué qu'il nous a prêté dans l'organisation de cette exposition, et ce n'est pas la première fois que l'Union centrale des arts décoratifs faisait appel à son obligeance.

Parmi les artistes japonais ayant travaillé pour la gravure, Utamaro est l'un de ceux que les amateurs français ont d'abord appris à aimer. En vérité, Hokusai fut plus tôt connu d'eux et M. Gonse, qui consacrait en 1883 au grand illustrateur un chapitre presque entier de son *Art japonais* (1), n'y rend à Utamaro qu'une justice assez sommaire; mais on se rattrapa vite. Bing publia de lui diverses estampes dans le *Japon artistique* (1886-1892); on en vit d'autres à l'Exposition de la Gravure japonaise à l'École des Beaux-Arts (1890), et la renommée du maître avait si bien crû, développée au jour le jour par les lots des gravures répandues sur le marché, que dès 1891, à la vente de la collection Burty, une pièce de lui était adjugée au prix pour lors véritablement fabuleux de 1 050 francs; c'était le triptyque désormais fameux des *Pêcheuses d'Awabi*. Toutefois, si l'on goûtait l'art d'Utamaro, son œuvre demeurait mal connue; elle ne se détachait guère de celles de tant d'artistes contemporains, quand Goncourt, inspiré par Hayashi, la mit en pleine lumière (1891) (2); les notions les plus précises que l'expérience d'Hayashi avait fournies à l'écrivain se dissimulaient dans son livre sous un style d'un merveilleux éclat; tout ces détails nouveaux donnés d'enthousiasme piquèrent les amateurs et leur admiration mieux éclairée ne se refroidit pas. L'exposition organisée par Bing deux ans après (1893) chez Durand-Ruel, où Utamaro voisina avec le seul Hiroshighé (3), y fournit une nouvelle matière et, après que M. Barbouteau eût encore mis au jour dans son Catalogue de 1904 quelques documents inédits, on peut dire que le public était prêt à comprendre pleinement l'artiste: l'accueil qu'il fit à notre exposition montra qu'il n'y manquait pas, et de même les commentaires qu'elle provoqua (4). Il est vrai que les étrangers venaient plus lentement au maître: M. de Seidlitz, dans son excellent ouvrage sur les *Estampes japonaises*, prononçait à son propos le mot de décadence (5); Fenollosa, mieux inspiré d'ordinaire, lui reprochait sa lubricité et voulait voir surtout dans sa prétendue immoralité la cause de son succès (6); il était bien digne de plaire à la légèreté française! Aujourd'hui pourtant l'accord semble fait, aucune note discordante ne s'élève plus et, en Allemagne, M. Kurth, le plus récent des historiens d'Utamaro, qualifiait son talent de « ganz enorm » (7). L'épithète surprendra peut-être, mais le sentiment n'est pas douteux; Utamaro passe partout pour le représentant le plus génial de l'art de l'estampe japonaise.

Grâce à Goncourt, à M. Barbouteau et à M. Kurth (8), nous sommes un peu mieux renseignés sur la vie d'Utamaro que sur celle de tant d'autres

(1) Louis Gonse, *l'Art Japonais*, Paris, 1883, 2 vol. in fol.

(2) E. de Goncourt, *Utamaro, le Peintre des maisons vertes*, Paris, 1891, in-18.

(3) Une préface au catalogue avait été écrite par Bing.

(4) Le *Figaro* et le *Matin* publièrent d'excellents articles de MM Arsène Alexandre et Georges Lecomte; dans la *Gazette des Beaux-Arts* parut la belle étude de M. P.-A. Lemoisne (1912, t. I, p. 199) et celle de M. Louis Aubert dans la *Revue de Paris* (15 avril 1912).

(5) W. de Seidlitz, *Les Estampes japonaises*, trad. Lemoisne, Paris 1911, in-8°; p. 171. La première édition, *Geschichte des Japanischen Farbenholzschnitt*, avait paru à Dresde en 1897.

(6) Fenollosa, *An outline of the History of Ukiyoye*, Tôkyô, 1901.

(7) Dr J. Kurth, *Utamaro*, Leipzig, 1900, in-8°, p. 79.

(8) Voir aussi Tajima, *Masterpieces selected from the Ukiyoye-School*, Tôkyô, 1909, in-fol., t. V, chap. I, et Strange, *Japanese Colour Prints*, Londres, 1908, p. 29.

peintres ayant travaillé pour la gravure. On sait que quelques opuscules circulent au Japon sur l'histoire des graveurs : ce sont pour la plupart des recueils d'anecdotes médiocres et de racontars plus ou moins puérils et contradictoires ; certaines notions utiles en peuvent pourtant être tirées, et, à propos de notre artiste notamment, divers détails donnés par ces livrets sont vraiment intéressants. Goncourt avait connu par Hayashi plusieurs de ces sources, M. Barbouteau en consulta d'autres et M. Kurth en utilisa quelques-unes de plus. M. Kurth même fit mieux et il traduisit tous les passages concernant Utamaro (1), comme il l'avait fait déjà pour Sharaku. La lumière certes n'est pas faite sur bien des points importants et tout l'appareil critique des commentaires de l'auteur allemand n'a pu tirer des textes ce qui ne s'y trouvait point. Complétés cependant par certaines indications qu'on rencontre deci delà aux cartouches des estampes ou aux préfaces des livres illustrés, ces documents permettent d'esquisser une biographie du maître. En voici au moins les grandes lignes.

La vie d'Utamaro.

Utamaro naquit en 1753 ou 1754 à Kawagoyé, dans la province de Musachi, non loin de Yédo ; sa famille, les Kitagawa, appartenait au clan des Minamoto (2), mais on ne sait rien d'elle, si ce n'est qu'il en reçut le nom de Yūsuké, nom intime qu'il changea à l'atelier contre divers autres, celui de Toyoakira notamment, qui paraît sur une de nos estampes (n° 1) et sur plusieurs volumes, jusqu'à ce qu'il s'arrêtât au nom d'Utamaro qu'il devait rendre célèbre. Il serait venu jeune à Yédo et aurait trouvé d'abord une place dans les bureaux du shogun, puis il reçut les leçons du peintre Toriyama Sékiyen, qui a été donné à tort comme son père, non sans passer aussi par un atelier de l'école de Kano ; il entretenait longtemps de cordiales relations avec Sékiyen, qui écrivit en 1787 une préface pour un album de son ancien élève. C'est vers 1776-1777 qu'on le rencontre pour la première fois, publiant un modeste petit volume imprimé en noir ; mais dès lors ses livres se succèdent à intervalles rapprochés et, grâce à eux, on peut le suivre durant la plus grande partie de sa carrière. Son principal éditeur fut Tsutaya Jusabro avec lequel il était en relations dès 1786, un recueil de poésies en fait foi ; c'était l'un des meilleurs de la capitale, celui qui publia l'œuvre de Sharaku, et il semble s'être attaché le peintre si étroitement, sans d'ailleurs avoir le monopole ni de ses estampes ni sûrement de ses livres, qu'il le logea chez lui, jusqu'au jour où il mourut en 1797. On a dit que ce Tsutaya avait sa boutique aux portes du Yoshiwara et que le peintre profitait volontiers de ce voisinage, mais il paraît que c'est une légende (3) ; toutefois Utamaro qui n'était point un élégant cavalier, semble-t-il, en dépit des portraits qu'il a pu

(1) *Op. cit.*, p. 347.

(2) Cf. l'estampe n° 1, de notre catalogue. (Nous conservons dans cette reproduction de la préface de M. Koechlin les renvois aux œuvres reproduites dans le catalogue, pour faciliter les recherches de nos lecteurs qui voudraient consulter l'ouvrage dans les bibliothèques le possédant).

(3) Cf. Kurth, dans *Ostasiatische Zeitschrift*, juillet 1912, p. 141.

tracer de lui-même (n° 160, pl. 70) et où il se flatte sans doute, — on le décrit comme un homme gras, aux yeux fatigués (1), — Utamaro aimait la femme passionnément et il passait avec les courtisanes une bonne part du temps qu'il ne travaillait pas. C'était mille services qu'il leur rendait; il décorait leurs chambres (voir l'*Annuaire des Maisons Vertes*), il peignait des réclames pour leurs fournisseurs (n° 248, pl. 112), et surtout il faisait leurs portraits qui, accompagnés de légendes où il louait leurs qualités physiques et morales et leurs talents très divers, en répandaient le nom par la ville. Il devait leur plaire d'ailleurs par une humeur enjouée qui se sent même à travers les difficiles traductions des notes, véritables rébus parfois, dont il accompagnait ses estampes.

Utamaro n'en était pas moins marié et il semble même que sa jeune femme ait été fort amoureuse de lui; elle était peintre aussi et collaborait volontiers avec son mari (2); c'est ainsi qu'on la voit enluminer les dessins d'un ouvrage qu'il préparait pour l'impression, et cet ouvrage n'était rien moins qu'un érotique, car on sait que si l'artiste illustra des romans et des poésies, fit des recueils de paysages et d'animaux et donna des tableaux de la vie populaire, les albums érotiques forment une partie importante de son œuvre; de celle-là, naturellement, notre Catalogue ne saurait donner aucune idée. Il n'avait pas d'ailleurs que sa femme pour aide: dès 1785, on nous le montre entouré d'élèves qui travaillaient avec lui (3); plusieurs signèrent des livres à côté de leur maître et sans doute leur collaboration fut plus souvent encore anonyme. C'est que la réputation d'Utamaro était grande. Un marchand qui faisait profession de parcourir le pays déclarait un jour que l'artiste était connu partout, qu'on vendait ses estampes jusque dans les ports de mer d'où les bateaux les transportaient à l'étranger — en Chine et jusqu'en Hollande, ont pensé certains auteurs (4) — et que les amateurs le tenaient pour supérieur à Toyokuni, dont les feuilles d'acteurs étaient pourtant populaires. Tous les éditeurs réclamaient ses dessins, à en juger par le nombre de marques diverses appliquées sur ses œuvres, et lui-même soignait sa réputation, s'il est vrai qu'il n'hésitait pas à se déplacer et à entreprendre des voyages pour répondre aux vœux de clients de marque. Toutefois le soin de ses affaires n'allait pas jusqu'à lui faire accepter des commandes qui ne lui plaisaient pas. Contrairement à tant d'artistes contemporains, il n'avait aucun goût pour le théâtre. On a dit parfois que, comme Harunobu, il n'avait jamais voulu peindre d'acteurs; c'est aller trop loin; Harunobu, nous l'avons vu, en dessina plusieurs, Utamaro en fit aussi et même il ne faut pas se fier trop à certaines déclarations ironiques qu'il imprima, où, représentant une scène de drame tout idéalisée (5), il vante la beauté et la bonne grâce des acteurs, comme s'il prétendait n'en jamais donner qu'une vision poétique; nous avons de lui certaines feuilles à figures

(1) Cf. *Strange*, p. 30.

(2) Kurth, *Op. cit.*, p. 105.

(3) Goncourt, *Op. cit.*, p. 8.

(4) La légende de notre n° 93 confirme le goût des étrangers pour les estampes du maître. On voit des Hollandais figurés sur certaines estampes attribuées à Utamaro et il a dessiné plusieurs fois des Chinois (n° 56, pl. 26).

(5) Kurth, *Op. cit.*, p. 22.

grimaçantes de gens de théâtre que, sans la signature, on prendrait pour des ouvrages d'un maître Katsukawa. Les acteurs n'en demeurent pas moins fort rares dans son œuvre et il retourna toujours à la peinture des femmes et de la vie féminine.

La conscience qu'il avait de son talent et le souci de sa réputation l'entraînaient parfois à certaines violences ; c'est ainsi qu'en 1804, au lendemain de la publication du fameux *Annuaire des Maisons Vertes*, un certain Ikko, dont les écrits étaient fort populaires, s'avisa de soutenir que tout le succès du livre était dû au texte, dont il était l'auteur. Utamaro, devant cette outrecuidante allégation, ne se contenta pas, il apostropha durement son collaborateur et une brouille s'ensuivit. L'incident paraît d'importance secondaire, mais peut-être dénote-t-il quelque irritabilité en ces dernières années de l'artiste et un imprudent contentement de soi qui eut un jour au moins des suites fâcheuses. D'accord avec plusieurs autres peintres, il lui prit fantaisie de représenter en une série d'estampes des épisodes de la vie de Taïko-Sama ; cet illustre guerrier, l'un des héros des annales japonaises, était mort depuis plusieurs siècles et les artistes crurent pouvoir en agir un peu librement avec lui. Utamaro composa donc un triptyque (n° 235, pl. 98) où l'on voyait ce personnage entouré de femmes, buvant du saké et menant une vie de désordre. Mais c'était compter sans la vigilance de la police du shogun ; éditeur et artistes furent mis en prison et Utamaro y alla comme les autres. Ce n'était pas une aventure très rare pour les peintres et nous avons vu jadis Shunyei logé pour quelques peccadilles dans les geôles de Yédo ; on en a tiré cependant des conséquences graves en ce qui touche Utamaro ; les longs mois qu'il aurait passés en captivité et la honte d'y avoir été mis auraient altéré sa santé et même abrégé sa vie. Des sources nouvelles font croire pourtant à quelque exagération ; il ne serait resté que quelques jours sous les verrous (1), ce qui n'était pas assez pour le ronger, mais il est certain qu'il ne survécut guère à l'affaire : elle se place en 1804 et 2 ans après il mourait, en 1806.

On nous représente ces deux dernières années de sa vie comme singulièrement remplies ; les éditeurs voyant sa santé décliner se pressaient dans sa maison et l'accablaient de commandes ; ils voulaient être pourvus, car le public plus qu'à jamais s'arrachait les ouvrages de l'artiste ; malade et affaibli par les excès, dit-on, aussi bien de travail que d'autre sorte, il continuait à produire sans relâche, entouré de tout un atelier qui l'aidait. L'*Annuaire des Maisons Vertes* avait été signé par trois collaborateurs, par Kikumaro, Hidemaro et Takemaro ; mais beaucoup d'autres, connus et inconnus, l'entouraient, qui s'étaient assimilés sa manière. Ainsi constituée, l'officine produisit formidablement jusqu'à la mort de l'artiste. Continua-t-elle de fonctionner après lui ? Les textes nous le laissent entrevoir, car la veuve d'Utamaro épousa un de ses ouvriers, Koikawa Harumachi (ou Shuncho) et jusqu'en 1820 il aurait poursuivi son louable métier, terminant les esquisses et les signant du nom du maître. En vérité, on prétend qu'il aurait eu soin d'ajouter à sa contre-façon un caractère qui signifiait Utamaro II ; mais ce caractère n'a été décou-

(1) Succo, compte rendu d'*Utamaro* de Kurth dans l'*Orientalisches Archiv*, 1912, p. 98.

vert sur aucune estampe connue — à moins que l'estampe signée *feu Utamaro* que M. Vignier a découverte récemment (cf. n° 275) ne doive lui être attribuée — et il est permis de douter que le personnage ait marqué tant de délicatesse. Aussi bien, du vivant même de l'artiste, de telles supercheries se rencontraient déjà ; il protestait contre elles en termes véhéments, traitant les faussaires de « véritables barbouilleurs » et déclarant leurs ouvrages « stupidement dessinés et hideusement bariolés » (n° 93 et 94, pl. 44) ; il avait beau mettre à côté de sa signature, le signe *shomei* qui se lit *vrai* (n° 149 et 150), rien n'y faisait, et le public gobait le faux Utamaro comme il avait gobé jadis les faux Harunobu ; ce que le peintre n'avait pu empêcher de son vivant devenait plus aisé encore après sa mort et les truqueurs ne durent pas se faire scrupule de vivre à ses dépens, alors qu'il n'était plus là pour les confondre.

La Diversité de l'œuvre d'Utamaro

De ces renseignements que fournissent les sources écrites, plusieurs présentent un vif intérêt ; il est dangereux sans doute de laisser l'imagination vagabonder sur ces données, comme elle le fait si souvent en matière d'estampe japonaise, car elle en vient aisément à prendre ses hypothèses pour des vérités scientifiques ; la critique la plus pointilleuse n'en trouve pas moins à tirer de ces anecdotes certaines indications précises et, en rapprochant les notions que nous donnent les documents de celles qui découlent de l'étude de l'œuvre elle-même de l'artiste, on peut arriver à en tracer un crayon vraisemblablement exact sur bien des points. Les documents biographiques analysés, examinons donc cette œuvre et cherchons ce qu'elle nous apprend.

Ce qui saute aux yeux d'abord, c'est sa variété. Le sous-titre du livre de Goncourt a fait tort à Utamaro ; l'on s'est habitué à ne voir en lui que le peintre des « Maisons vertes » et son assiduité au Yoshiwara a fait croire que les pensionnaires de ce quartier l'occupaient uniquement. Et certes nous aurions mauvaise grâce à ne pas reconnaître que la courtisane tient la première place dans son œuvre, qu'il l'a peinte constamment, sous tous ses aspects, à tous les moments de sa vie et que c'est à sa dévotion pour elle qu'il doit une bonne part de son talent ; mais si elle domine son art, elle ne l'emplit pas à elle seule. A côté d'elle, l'honnête femme, la mère de famille, tient sa place, représentée, elle aussi, et non moins aimablement, dans ses occupations journalières ; la vie mondaine l'a amusé de même, avec ses comédies et ses petits drames ; si les gens de théâtre l'ont laissé assez froid, il n'est pourtant pas passé auprès d'eux sans en prendre quelques silhouettes, puis il s'est intéressé aux vieilles légendes du pays et en a rempli les pages de ses volumes ; les aspects changeants de la nature japonaise l'ont retenu aussi et, des paysages, il est descendu aux bêtes, aux plus petits insectes comme aux oiseaux, dont il s'est fait le dessinateur étonnamment scrupuleux. La richesse de sa fantaisie n'a d'égale d'ailleurs que la variété de son style et de ses procédés. On voit donc combien il est faux et injuste de ne considérer en lui que l'illustrateur des mauvaises mœurs de son temps ; aucun artiste de l'école

populaire n'a été aussi divers et cette géniale diversité de son art éclatait vraiment aux murs du Pavillon de Marsan.

C'est comme peintre de la courtisane qu'il convient de l'envisager en commençant. Et d'abord, il a fait son portrait. Certes, on trouvait chez Harunobu, chez Kiyonaga, chez Buncho quelques figures de femmes à côté desquelles l'artiste avait eu soin d'écrire un nom ; ce sont des portraits sans doute qu'il avait prétendu dessiner et même, comme il s'agissait de courtisanes, ne négligeait-il point parfois d'indiquer le nom de la maison à qui elles appartenaient ; toutefois on ne voit pas que ces soi-disant portraits se différencient extrêmement les unes des autres, et de ces belles dames, d'ordinaire assez peu caractérisées de visage, l'attitude ou la toilette, plutôt que l'expression, nous intéressent. Pour Utamaro, c'est bien le visage qu'il prétend nous rendre. Les plus belles de ses planches peut-être sont ces *oban* où, sur un fond micacé ou jaune, il a peint des courtisanes à mi-corps ; cette coupe lui est familière et sans doute l'a-t-il adoptée pour donner à sa tête toute sa valeur. A ce qu'il montre du corps, il donne assurément une attitude infiniment gracieuse, souple et jeune, et les robes dont il l'enveloppe chantent à merveille sur les fonds colorés ; mais tout cela, et pas même le geste des mains toujours en action, n'est pour distraire du visage, et c'est lui qui attire l'attention. A examiner superficiellement les estampes japonaises, on a dit souvent que toutes les têtes s'y ressemblent et que tout au plus chaque artiste a eu une formule dont il n'est pas sorti : qu'on examine ces courtisanes d'Utamaro et l'absurdité d'un tel propos apparaîtra. Il a donné à chaque visage une expression personnelle. Les yeux peuvent être dessinés de façon schématique ; l'inclinaison en varie d'une tête à l'autre et leur donne un regard différent ; les bouches ne s'ouvrent pas de façon tout à fait semblable ; les nez sont droits, aquilins ou pointus, et surtout l'ovale du visage lui donne son caractère. Les Japonais, on le sait, n'ont point connu le modelé, mais la justesse du trait « mis en sa place » en tient lieu. Ces portraits de courtisanes se divisent en séries et chaque série a son type ; aux unes, celles sur fond micacé, la tête est plus ronde ; aux autres, celles sur fond jaune, l'ovale s'allonge, mais dans aucun de ces groupes les femmes ne se ressemblent. Utamaro a intitulé quelques-unes de ces pièces *Portraits physiologiques* ; il ne nous a donné à vrai dire de renseignements, dans les légendes ajoutées aux portraits, que sur le tempérament amoureux de ses modèles ; mais à la seule inspection du dessin, le caractère se distingue et le port même de la tête, toujours admirablement attachée, accentue encore l'expression. Qui oserait parler de traits immobiles, devant cette femme (n° 40, pl. 14) qui se regarde les dents dans un miroir ? Le cou s'allonge pour se rapprocher de la plaque de métal, la bouche s'entr'ouvre les yeux fixent et tout vit étrangement. On jugera à une autre pièce (n° 37, pl. 16) de la finesse de notation où en était venu Utamaro : la femme, en déshabillé du matin, fume sa pipette, elle exhale la fumée de sa bouche et une légère rondeur de la joue, une moue à peine perceptible des lèvres rendent, sur une bonne épreuve, cette exhalaison parfaitement sensible. Cette recherche du caractère de la physionomie est une des nouveautés de l'art d'Utamaro. L'amour qu'il professait pour les courtisanes lui inspira-t-il le désir de les portraiturer plus exactement ? Nous ne savons

mais il est certain qu'aucun peintre travaillant pour la gravure n'avait avant lui serré la nature d'aussi près sur un visage féminin.

Ses « grandes têtes » ne sont pas moins remarquables à cet égard et nous ne pouvons comprendre pourquoi on les estime moins d'ordinaire (1). Est-ce Utamaro qui a inventé le genre ou faut-il laisser la gloire de cette trouvaille à Sharaku? Les deux artistes sont contemporains et l'un et l'autre d'assez riche imagination pour qu'on leur prête une heureuse idée; quoi qu'il en soit, Utamaro, dans les meilleures qu'il a signées, se montre à notre sens l'égal de son rival. Il ne faut sans doute pas chez lui chercher cette acuité et le terrible sens psychologique qui, chez le peintre des acteurs, mettait à nu toute l'âme avec ses laideurs; Utamaro n'a dessiné que des courtisanes, des femmes aux idées assez simples, et il ne s'est pas préoccupé d'exprimer les violences de leurs crises sentimentales; c'est au repos qu'il les prend, quand leurs passions — si elles en ont jamais ressenties — se sont apaisées; avec quelle finesse néanmoins son trait indique les particularités de chaque visage! La difficulté était autrement grande de modeler par la seule précision du trait une tête presque demi-nature que quand il s'attaquait aux petites figures; on voit le contour se former, le trait continu s'amincir ou se renforcer, un trait d'une étonnante sûreté, et la personnalité du visage, l'expression même du moment, apparaît, plus gracieuse peut-être que forte, parfaitement juste pourtant. Rien de mieux observé que cette femme entre deux âges qui semble écouter, la tête dans sa main (n° 76, pl. 34), que la jeune fille qui fait la moue, la tête à demi inclinée et se grattant distraitemment avec l'épingle plantée dans ses cheveux (n° 109, pl. 51), que celle qui lit une lettre (n° 115, pl. 52) ou se regarde dans son miroir (n° 129, pl. 60); et nous ne citons que pour mémoire la courtisane ivre, tombée à terre, les seins au vent (n° 119, pl. 53), où véritablement l'artiste atteint au drame. Ces grands portraits, ceux des dames de la ville comme ceux des pensionnaires du Yoshiwara, nous paraissent parmi les œuvres les plus vivantes de l'art de l'estampe japonaise et les plus surprenantes par la difficulté vaincue sans effort apparent,

Mais Utamaro n'a eu garde de ne peindre que les portraits de ses amies les courtisanes; il s'est amusé à les montrer dans l'ordinaire train de leur existence casanière et il y a joint quelques tableaux de la vie des geishas. Tantôt il les croque sortant du bain (n° 74, pl. 32) et prenant les mille soins de leur toilette intime; tantôt elles arrangent des fleurs (n° 54, pl. 25), lisent leur correspondance amoureuse (n° 157, pl. 61), font de la musique (n° 153, pl. 73), ou regardent émerveillées les étoffes déployées devant elles (n° 53, pl. 25), l'envoi sans doute de ce Tsukura, l'heureux marchand de soies pour lequel le peintre s'est avisé de dessiner une réclame (n° 248, pl. 112). Nous les suivons de leur réveil à leur coucher, soit qu'elles boivent le saké en compagnie de jeunes gens (n° 9, pl. 4), soit que, apprivoisées, elles se livrent à eux; certaines des pièces érotiques du maître sont d'extraordinaires chefs-d'œuvre, d'une intensité et d'une largeur de dessin prodigieuses, mais leur exposition en public n'eût pas été admise et il a fallu nous contenter d'une seule, celle qui représente les premières privautés permises (n° 155, pl. 67),

(1) Seidlitz, *Op. cit.*, p. 178.

assez décente dans sa demi-chasteté, et qui donne une idée de la grandeur de l'art des autres. Nous voyons encore ces dames se promener par les rues, parées de robes aux somptueuses broderies où les carpes sautent dans les flots, où les branches de fleurs s'entrecroisent, où s'agitent des éventails, sur le bas desquelles s'alignent des cocottes ou des poupées fantastiques; et ce sont les fêtes du Yoshiwara, telle cette figuration du *Cortège de l'ambassadeur de Corée* (nos 163 et 163 bis, pl. 69 et 70), où toutes les femmes déguisées tiennent un rôle, et qu'Utamaro a relaté dans un pittoresque quintiptyque. De toute cette ville, à la fois enfantine et élégante, Utamaro s'est plu même à codifier les rites en quelque sorte, et dans une de ses séries fameuses, celle des *Heures*, de longues femmes minces nous montrent les occupations de la courtisane à tous les moments de la journée telles que les prescrivaient les usages de la stricte politesse en ce quartier raffiné (n° 171, pl. 74).

Kiyonaga, en vérité, avait traité des sujets analogues; lui aussi avait peint des courtisanes et il avait fait voir les divers aspects de leurs habitudes journalières; seulement, chez lui, les femmes du Yoshiwara semblent toujours de grandes princesses; nobles, dans leurs vêtements aux longs plis droits, elles vont solennellement et c'est avec majesté qu'elles accomplissent jusqu'au plus banal de leurs devoirs; on devine qu'il les a vues de loin, avec la déférence due à de belles et inaccessibles personnes. Utamaro, au contraire, qui les connaissait bien, n'y a point mis tant de façons. Certes, il ne va pas jusqu'à l'extrême familiarité et surtout il se garde de toute apparence de caricature (1); il l'a dit lui-même, il n'a jamais peint que le beau; mais il a montré tout ce petit monde vivant et pittoresque. Ce que font les belles dames du Yoshiwara de Kiyonaga n'intéresse guère, elles daignent si peu s'en amuser! Celles d'Utamaro sont tout action; l'affaire du moment, si mince soit-elle, qui prend toute leur attention, retient aussi la nôtre, et, moins nobles et moins magnifiques, d'un art, il faut le reconnaître, singulièrement moins classique, elles nous « disent » davantage. Le détail des occupations auquel est descendu Utamaro ne peut, d'ailleurs, ne pas piquer la curiosité; Goncourt a consacré un des chapitres les plus brillants de son livre à décrire une par une toutes les pages de *l'Annuaire des maisons vertes*, il s'est complu à chaque tableau, à chaque geste, et, s'il est permis d'admirer moins que lui le style d'un ouvrage où la part de collaborateurs médiocres a été grande, la verve des détails ne manque pas d'entraîner. Dans les pièces où le style soutient la fantaisie, c'est alors une verve intarissable et aucune peinture d'une plus large gaîté ne saurait se rencontrer que le quintiptyque (nous en reproduisons trois feuilles, n° 122, pl. 55) du *Nettoyage de la maison publique au matin*. La bonne grâce un peu ironique avec laquelle l'artiste traitait ses jolies amies se marque tout entière dans la feuille où il leur offre son portrait; dans une maison de thé, à la campagne, il s'est représenté entouré de servantes et de geishas qui s'empressent, le caressant et lui offrant le saké, et la légende porte : « A la demande générale, Utamaro (qui, on le sait, ne brillait pas par son beau physique) a représenté ici son gracieux portrait » (n° 160, pl. 70).

(1) Nous en connaissons pourtant quelques-unes de lui; il est vrai qu'elles n'ont pas des courtisanes pour objet (n° 61, pl. 28).

Les dames de bonne compagnie ressemblent souvent étrangement aux femmes de mauvaise vie et l'on ne peut les séparer entièrement dans l'œuvre d'Utamaro. Il a en effet peint autant des unes que des autres, et avec les mêmes qualités. C'est ainsi que ce que nous avons dit des portraits de courtisanes se trouve juste aussi de ceux des personnes respectables avec qui les hasards de l'estampe les font voisiner, et de même les tableaux de leurs menues occupations ne diffèrent guère. Elles aussi passent une partie de leur temps à leur toilette : nous assistons à la sortie du bain quand les longs corps sont encore enveloppés des légers peignoirs (n° 145, pl. 63) ou que, d'un coup de serviette, la main essuie une dernière goutte d'eau demeurée dans l'oreille (n° 105, pl. 48); puis la dame se fait le teint, oignant sa peau d'onguents (n° 121, pl. 54) avant que le pinceau n'ajoute la note de rouge sur les lèvres (n° 92, pl. 43). Elle s'occupe avec ses amies à des jeux (n° 50, pl. 21), fait de la musique (n° 30, pl. 9), regarde des étoffes (n° 97, pl. 43), sort ensuite badauder devant les boutiques et les temples (n° 78, pl. 35), accompagnée de ses fidèles servantes, se promène sur les ponts (n° 173, pl. 77), dans les champs d'iris (n° 106, pl. 50) ou sous les cerisiers en fleurs (n° 148 pl. 64), et parfois la nuit la surprend à regarder un feu d'artifices sur les bords de la Sumida (n° 123, pl. 56) ou à chasser des lucioles qui brillent sous les arbres (n° 183, pl. 81). Est-ce elle qui s'aventure au bras d'un ami, mal cachée derrière un grand parapluie (n° 138, pl. 102) ou blottie au fond d'un bateau (n° 136, pl. 58)? Peut-être; enfin, lasse, elle rentre se coucher sous sa moustiquaire, et sa nuit est pleine de beaux rêves. On a noté justement qu'Utamaro ne s'était guère soucié de la jeune fille, dont Harunobu au contraire semblait faire ses délices; mais avec quel plaisir marqué il nous raconte la vie des dames! Et ne les aimait-il peut-être pas autant que ses chères courtisanes?

En vérité, les unes et les autres lui ont inspiré des chefs-d'œuvre et quelques-unes de ces représentations de scènes mondaines semblent égales aux plus belles des feuilles de courtisanes à mi-corps sur fond jaune. Est-ce une illusion? On dirait que, devant l'honnête femme, sa verve ironique se soit surveillée. On la retrouve parfois quand il peint des *Servantes à la cuisine* (n° 90, pl. 41) ou des *Pêcheuses au bord de la mer* (n° 83, pl. 36), — et encore, quelle grandeur dans les groupes de ce triptyque célèbre! mais rien de moins humoristique que les planches où il a retracé les menus incidents de la vie de la femme du monde; il les a prises au grand sérieux, et ce sérieux se sent dans le style. Ces femmes qui s'essuient ou se coiffent n'accomplissent point une besogne vulgaire; il semble qu'il s'agisse de quelque rite, tant le jeu des lignes savamment combinées leur donne de noblesse; et pourtant, nulle « pose » dans l'attitude, rien de figé, toutes sont « à leur affaire », grâce à ce don de la vie dont Utamaro ne se départit jamais. C'est ce don de la vie qui le différencie essentiellement d'avec Kiyonaga; sans doute, le Torii donne plus l'impression de la grandeur; jamais Utamaro n'a connu les balancements de composition et les rythmes harmonieux des beaux triptyques de Kiyonaga; dans les meilleurs de ses triptyques, le *Pont* où la *Fête de nuit sur la Sumida*, il ne sait que grouper les femmes trois par trois et juxtapose les feuilles de son mieux, sans souci profond de l'équilibre; mais dans la représentation de la vie intime, il prend sa revanche; avec lui, l'art se détend, s'humanise; l'on

sent qu'il se plaît à ce manège quotidien, qu'il en goûte l'intime poésie, et son imagination l'ennoblit, sans lui rien ôter de sa simplicité et de sa grâce naïve.

Et, ce que Kiyonaga, dans sa grandeur un peu froide, n'a pas connu, il a le sentiment. Qu'on compare par exemple des compositions analogues des deux peintres, telle la *Sérénade nocturne* (Cat. Kiyonaga, n° 109, pl. 26 et Cat. Utamaro, n° 169, pl. 75) ; chez Kiyonaga, le jeune homme en robe magnifique, somptueusement coiffé, dans un ample paysage, joue un air de flûte et les dames qui l'écoutent sur leur terrasse, celle même qui, sa lampe à la main, s'avance pour le reconnaître, semblent assister, noblement indifférentes, à quelque concert improvisé ; que de détails, au contraire, d'une jolie délicatesse dans le triptyque d'Utamaro, l'enfant qui, blotti sous le cerisier en fleurs, cache sa lanterne sous son manteau pour ne pas troubler les ténèbres propices à son maître, et l'aimable réserve de la belle, vers laquelle le flûtiste amoureux se tourne à demi, et l'émoi de ses compagnes curieuses, et jusqu'au geste charmant de celle qui improvise un imperceptible accompagnement sur son shamisen ! Le sujet traditionnel a été rénové par un peu d'humanité. C'est de même un épisode connu que la *Sortie nocturne* (n° 140, pl. 62), la fuite d'une geisha enlevée par un marchand, mais l'estampe ne vaut pas seulement par la merveilleuse harmonie de la tache noire et de la tache blanche des voiles, par la beauté des lignes et par la nouveauté de la mise en page ; le petit drame se sent et l'impatience amoureuse des deux jeunes gens. Faut-il citer encore l'exquise pièce du *Billet doux* (n° 146, pl. 63) ? La jeune femme se penche pour entendre le message galant qu'un enfant lui murmure à l'oreille, tout en lui glissant dans la manche la lettre attendue : attitudes, expressions, tout est d'un naturel charmant, sans insistance et avec la plus aimable pointe de tendresse. Mais où cette tendresse triomphe, c'est dans les « Scènes Maternelles ». Goncourt s'y était arrêté déjà et le contraste l'avait amusé du peintre des maisons vertes, comme il disait, passant peintre des mamans et des enfants ; les maternités d'Utamaro sont célèbres d'ailleurs et véritablement peu d'artistes ont présenté des tableaux d'une simplicité aussi attendrie des jeux de la mère avec son bébé. Qu'elle lui donne le sein (n° 158, pl. 68) ou écarte les mauvais rêves de son berceau (n° 162, pl. 68), qu'il joue tranquillement à côté d'elle (nos 97, pl. 43 et 91, pl. 40) ou que, juché sur le dos de sa mère, il regarde en riant leurs deux visages reflétés dans une fontaine (n° 185, pl. 82), qu'elle lui fasse « faire pipi » (n° 182, pl. 80) ou que, le soulevant dans ses bras, elle le tende au jeune papa joueur (n° 103, pl. 47), c'est toujours le charme d'un naturel délicieusement attendri et de la sensibilité le plus délicatement exprimée. Kiyonaga, car il faut toujours en revenir à lui, avait peint parfois des mères jouant avec leur enfant, mais ces grandes dames élégantes et superbes nous semblent bien peu affectueuses auprès des mamans d'Utamaro. Kiyonaga, nous l'avons dit souvent, est le classique de l'estampe japonaise ; ne pourrait-on dans Utamaro apercevoir comme un grain de romantisme ?

On en trouverait la marque dans l'art merveilleux dont il a traité les sujets légendaires et quelque peu fantastiques. Nous ne parlons pas de ce fantastique de cauchemar qu'affectionnait son maître Toriyama Sékiyen ; de celui-là, on ne rencontre guère de trace dans son œuvre : quelques livres, le *Yukionna*,

le Roman d'une fée de neige (1788), le *Suyéhiro*, la Fille au cou qui s'allonge (1788), dont les images ne sont pas des meilleures, quelques estampes médiocres, une diablerie (n° 255, pl. 109) et une scène de revenants qui font peur aux enfants (n° 275, pl. 109), et c'est tout — assez pour la gloire de l'artiste. Mais il est un fantastique plus plaisant, celui qui met en scène d'étranges et poétiques héros légendaires, et là il a excellé. Ses *Aventures de Kintoki* sont admirables (nos 202 à 208 et pl. 88 à 93). On connaît l'histoire de l'enfant rouge, ce jeune héros élevé dans une forêt écartée et dont l'apprièvement par sa mère donne lieu à des scènes si savoureuses. Kiyonaga qui s'y était essayé avait complètement échoué ; la fantaisie n'était pas son fait ; Utamaro y triomphe par un mélange d'imagination et d'observation à la fois sensible et bouffonne. L'exubérance brutale du petit sauvageon dont les caresses ressemblent à des coups y est plaisamment indiquée et sa surprise devant les soins de propreté et les belles manières que sa mère prétend lui inculquer ; ce sont des scènes profondément savoureuses et pittoresques que celle du nettoyage des oreilles ou que Kintoki se regardant au miroir ; mais une étrange tendresse, passionnée et pourtant comique, se sent entre ces deux êtres, c'est avec une manière de fureur que la mère presse le monstre contre son sein ou qu'il se précipite sur sa bouche pour la baiser, et en même temps le grand style avertit que ces demi-bouffons sont à la fois des héros du Vieux Japon ; la Femme à la châtaigne (n° 202, pl. 88) est une des plus nobles estampes d'Utamaro et jamais il n'a modelé un nu plus délicat que le haut du corps penché en avant de la mère sur le dos de laquelle est grimpé Kintoki (n° 209, pl. 89). Il y a dans cette série des dosages de sentiments opposés d'un tact exquis et dont Utamuro seul était capable.

La femme domine le talent d'Utamaro ; on ne saurait donc s'étonner que, suivant l'exemple d'Harunobu et de tant d'autres, il se soit plu à transformer en sa faveur certains sujets et à l'introduire, à l'introniser là où en vérité elle n'avait que faire ; par exemple voulant peindre l'atelier de son éditeur, c'est à des femmes qu'il mit les outils aux mains (n° 164, pl. 71), et de même il leur confia, par une transposition hardie, les rôles d'hommes dans l'illustration de certains romans célèbres (n° 271, pl. 105). Pourtant elles n'occupent pas uniquement son œuvre et, nous l'avons dit déjà, à n'y voir qu'elles, on lui ferait tort. Son génie a été autrement divers. Il n'y a pas à insister sur ses feuilles d'acteurs ; il n'aimait guère ces gens, on le sait ; malgré Sharaku, qu'il put connaître, il tenait pour un genre inférieur la représentation de cette race grimacière et en peignit le moins possible. On en possède pourtant de lui quelques feuilles ; tantôt il les fit isolés (nos 2 et 3, pl. 2 ; n° 4, pl. 8 ; nos 283, pl. 113, n° 281, pl. 154, etc.), tantôt il les réunit en troupe (n° 20, pl. 11) ; il en peignit même deux recueils, les *Chants de Théâtre* (1776-1777 et 1788), et certains de ces portraits ne sont point méprisables, mais toujours il y imita quelqu'un de ses prédécesseurs ou de ses contemporains, Shunsho, Toyokuni, Kiyonaga même, et jamais il ne se créa un type spécial ; c'est un des côtés faibles de son œuvre. Au contraire, on doit saluer en lui l'un des grands paysagistes de l'école populaire et l'un de ceux qui, dans la représentation des animaux, ont serré la nature de plus près. Le cas est assez inattendu sans doute, mais nul n'y contredira.

Avant lui, le paysage, dans l'école populaire, servait plutôt de fond aux scènes figurées sur le premier plan ; Kiyonaga l'entendit ainsi et si les fonds de certains de ses triptyques sont admirables, d'une justesse d'impression parfaite, ils furent surtout merveilleusement adaptés à leur rôle de décor. Toyoharu, l'un des seuls, dessina le paysage pour lui-même, et non sans talent, mais il se perdit d'ordinaire dans une vaine imitation de la manière européenne. Et certes chez Utamaro aussi, le paysage sert souvent de toile de fond ; il imite en cela Kiyonaga, comme avait fait Shuncho, et il l'égale maintes fois : nul n'a peint de plus amples et de plus pittoresques décors que ceux des bords de la Sumida aux triptyques des *Barques sur la rivière* (n° 10, pl. 5), du *Feu d'artifice* (n° 123, pl. 56) et des *Bateaux sous le pont* (n° 174, pl. 78). Mais il y a d'autres paysages dans son œuvre ; peut-être ne les trouvera-t-on pas dans les estampes, malgré certaines pièces fort agréables (n° 60, pl. 28) ; il y tâtonne encore parfois (n° 57, pl. 27), comme hésitant à abandonner le lourd style traditionnel ; dans ses livres au contraire se manifestent sans cesse la justesse et le pittoresque de sa vision de la nature. Les ouvrages imprimés en noir nous révèlent déjà l'observateur sincère, habile à résumer d'un trait, quoique peu enclin à cette stylisation dont quelques années plus tard Kitao Keisai Masayoshi abusera peut-être. Le *Yehon Yomoghino chima*, l'île des Artemisia (1790), est à cet égard bien caractéristique, et sans doute l'école populaire n'avait jamais auparavant montré d'aussi fidèles tableaux de la campagne japonaise que ces vallées, ces vergers fleuris et ces rivières ; Hokusai a dû étudier de tels volumes. Le meilleur de l'œuvre d'Utamaro paysagiste se voit pourtant dans ses albums en couleurs. Qu'il se souvienne avoir fréquenté les ateliers des Kano, comme dans la planche du torrent de l'*Amour fou de la lune* (*Kiogetsu-bo*, 1789), ou qu'il regarde de ses propres yeux la neige du *Ghin sekai* (la *Nature argentée*, 1790) et les forêts de pins avec les cerisiers fleuris des *Poésies sur les fleurs* (*Fughen-zo*, 1790), c'est un enchantement de couleurs fortes ou délicates, de lignes qui se croisent et se répondent subtilement, et ces recherches d'harmonies n'ôtent rien à l'exacte précision. Utamaro, le peintre de la femme, a été le grand paysagiste du Japon populaire, avant Masayoshi, Hokusai et Hiroshighé.

Quant aux trois ouvrages sur les animaux, les *Insectes choisis* (*Yehon Mushi yerabi*, 1787), les *Trésors de la marée basse* (*Shiohi no tsuto*) et les *Cent Crieurs* (*Yehon Momotidori*), il y a longtemps que Goncourt a marqué son admiration pour eux, en les déclarant supérieurs aux plus belles planches d'histoire naturelle exécutées en aucun pays d'Europe. Au reste, les Japonais avaient su les apprécier, si l'on en juge par l'enthousiaste préface que Toriyama Sékiyen, l'ancien maître d'Utamaro, mettait en tête des *Insectes choisis* :

« Reproduire la vie par le cœur et en dessiner la structure au pinceau, écrivait-il, est la loi de la peinture. L'étude que vient de publier maintenant mon élève Utamaro reproduit la vie même du monde des insectes. C'est là la vraie peinture du cœur. Et quand je me souviens d'autrefois, je me rappelle que dès l'enfance le petit Uta observait le plus infime détail des choses. Ainsi, à l'automne, quand il était dans le jardin, il se mettait en chasse des insectes, et, que ce soit un criquet ou une sauterelle, avait-il fait une prise, il gardait le bestiole dans sa main et s'amusait à l'étudier. Et combien de fois je l'ai

grondé, dans l'appréhension qu'il ne prenne l'habitude de donner la mort à des êtres vivants.

« Maintenant qu'il a acquis son grand talent du pinceau, il fait de ces études d'insectes la gloire de sa profession. Oui, il arrive à faire chanter le brillant du *tamanushi* de manière à ébranler la peinture ancienne, il emprunte les armes légères de la sauterelle pour lui faire la guerre, et il met à profit la capacité du ver de terre pour creuser le sol sous le soubassement du vieil édifice. Il cherche ainsi à pénétrer le mystère de la nature avec le tâtonnement de la larve, en faisant éclairer son chemin par la luciole, et il finit par se débrouiller en attrapant le bout du fil de la toile d'araignée ».

Jamais éloges ne furent plus mérités. À comparer ces pages avec les lourdes estampes d'animaux de Masayoshi, toutes conventionnelles encore (Cat. *Kiyonaga*, n° 213, etc.) — nous ne parlons pas de ses admirables livres — on ne saurait douter de la vérité des propos du vieux Sékiyen et de la révolution accomplie. L'observation est d'une merveilleuse justesse, mais quel art aussi de la composition ! La mise en page de certaines de ces planches tient du prodige, à la fois claire, élégante, caractéristique. Il est vrai que le peintre a été singulièrement aidé dans ces volumes par les graveurs. Sékiyen a nommé avec éloge celui des *Insectes choisis* ; c'est un des plus habiles en effet, mais les autres n'étaient pas moins extraordinaires et dans la planche célèbre des oiseaux pêcheurs, des *Cent Crieurs*, on ne sait s'il faut se récrier davantage devant le dessin de cet échassier noir qui plonge à demi, à la chasse des poissons qui s'enfuient, ou devant l'art du graveur qui en a su rendre sans mièvrerie toutes les finesses. Il faut connaître les beaux tirages de ces livres — et ceux de M. Vever sont parfaits — pour apprécier à sa valeur la gravure japonaise.

Ces raffinements de métier et ces délicatesses de coloris sont bien dans le goût d'Utamaro et on les rencontre sans cesse dans ses estampes ; en vérité aucune, semble-t-il, ne porte, comme beaucoup de celles de Harunobu, le nom du graveur, mais l'anonymat n'ôte rien au mérite de ces remarquables ouvriers, bien qu'on puisse être assuré qu'Utamaro, au temps au moins où la surproduction ne l'accablait pas encore, devait les surveiller de près et être pour quelque chose dans leur fantaisie et leur virtuosité techniques. Plus que chez aucun autre peintre, la tonalité de ses fonds est soignée. Beaucoup de ses confrères, quand ils ne les meublaient pas, se contentaient d'un gris assez terne, et ce gris assurément se rencontre de même chez Utamaro ; mais il use aussi du jaune qui lui donne des effets d'une chaleur particulièrement intense. Il affectionne encore les fonds micacés, d'un mica clair ou d'argent sombre, rose même parfois, le poudrage aussi sur fond jaune, et ces feuilles, d'un tirage extrêmement soigné d'ordinaire, empruntent à ces rehauts brillants une préciosité singulière ; on a même de lui certaines pièces (n°s 98 et 99, pl. 45 et 52) où le fond représente des cuirs gaufrés à l'européenne. Sans doute, ces jaunes et ces micas se rencontrent aussi chez Sharaku et l'on peut à volonté attribuer le mérite de l'invention à l'un ou à l'autre artiste ; mais bien qu'une tradition japonaise, rapportée par M. Kurth, semble se prononcer en faveur de Sharaku, il est certain qu'Utamaro a tiré de ce procédé un

parti surprenant. Pour l'impression même des figures, on ne voit pas que les graveurs d'Utamaro aient rien inventé que n'avaient connu ceux de Harunobu ou de Kiyonaga ; le nombre des bois ne semble pas accru et les couleurs n'ont pas plus de profondeur ni de transparence ; ils usent des gaufrages, des superpositions de tons et pratiquent eux aussi le tour de force des vêtements à ramages éclatants aperçus sous des gazes diaphanes et colorées (n^{os} 116 et 117, pl. 49 et 54) ; toutes les ressources du métier sont mises à profit. Toutefois aux vieux Torii Utamaro reprend le procédé, après eux démodé, du laquage et du micaçage de certaines étoffes ou accessoires (n^o 91, pl. 40) ; il s'amuse à supprimer le contour des vêtements à peine indiqué par un léger relief (n^o 94, pl. 44) et au trait noir du visage à substituer un trait rouge qui accentuera le caractère de la physionomie (n^{os} 83, pl. 37 et 242 et 243, pl. 108), et il arrive à une si belle perfection technique qu'il faut parfois un moment pour s'apercevoir que certaines touches passées sur les tons unis des vêtements ne sont pas aquarellées (n^o 86, pl. 37 bis). C'est une attentive et continuelle collaboration des graveurs impeccables et du peintre qui fait des belles épreuves des estampes d'Utamaro des chefs-d'œuvre insurpassés.

Le classement de l'œuvre d'Utamaro.

Nous avons rapporté ce que l'on sait par les documents de la vie d'Utamaro et décrit à grands traits son œuvre, mais il serait intéressant de suivre le développement du talent de l'artiste, d'assister à son évolution, de le voir se former et arriver à sa perfection ; rien de plus malaisé pourtant qu'un essai de classement de ses ouvrages ; aucune estampe en effet ne porte de date et on en est réduit aux hypothèses. En vérité un certain départ s'impose pourtant ; on ne se trompe guère sans doute en attribuant aux débuts d'Utamaro toute une série d'estampes où l'imitation se sent nettement des maîtres qui l'ont précédé ; l'influence de Koriusai, de Kiyonaga et de Masanobu apparaît dans un grand nombre de pièces, celle des Katsukawa aussi, de Shunsho et Shunyei, dans ses feuilles d'acteurs, et même il a eu soin de nous avertir une fois qu'il copiait un dessin de Harunobu (n^o 31, pl. 12). De même on ne peut pas ne pas donner à ses dernières années toute cette quantité d'estampes faites « à la va-vite » qui encombrant son œuvre. Quand, vers la fin de sa vie, favori de la mode, il était sollicité par tous les éditeurs, il se fiait à son extraordinaire facilité et sa production énorme se ressentait de cette hâte ; des centaines de feuilles nous sont connues qui, en regard de ses belles estampes, ne paraissent que de banales improvisations, d'où toute l'harmonie, toute la délicatesse de son art sont absentes. De beaucoup assurément il n'avait donné que des croquis, le groupe de ses élèves les terminant dans son atelier, les Shikimaro, les Hidémaro, les Tsukimaro, les Kikumaro, les Minémaro, et peut être est-ce encore faire trop d'honneur à ces pauvretés, car un grand nombre ne doivent guère être autre chose que des contrefaçons. Nous avons eu soin de mettre à l'exposition le moins possible de ces pièces douteuses et elles s'y trouvaient rapprochées d'estampes, authentiques elles, mais signées ouvertement par des élèves ; or, on ne reconnaissait entre les unes et les autres aucune diffé-

rence. On doit donc admettre que ces morceaux sans caractère ni beauté appartiennent aux dernières années d'Utamaro. Notons d'ailleurs que la distinction entre le début et l'extrême déclin n'est pas toujours aisée à établir : certaines feuilles d'animaux et de fleurs, parfaitement médiocres, témoignent aussi bien de l'inexpérience de leur auteur que de sa caducité (n^{os} 201, pl. 87, et 198 et 259, pl. 95) et quelques acteurs dans le style de Toyokuni du commencement du XIX^e siècle (n^o 281 pl. 114) prouvent, ainsi que les imitations plus anciennes des hashirakakés de Kiyonaga (n^o 286, pl. 103), que l'art de prendre son bien où on le trouve a fleuri dans l'atelier jusqu'à la fin. En somme donc, le point de départ d'Utamaro et son point d'arrivée sont, d'une façon générale, assez faciles à déterminer.

Mais il reste la période de son grand éclat, celle que l'on souhaiterait le plus d'éclairer ; or, il faut avouer que pour celle-là les lumières nous font défaut. On aurait pu espérer que la série des livres d'Utamaro, presque tous datés, donneraient par comparaison quelque facilité à se reconnaître parmi ses estampes ; nous les avons étudiés avec soin dans la belle collection de M. Vever, malheureusement les clartés qu'ils nous offrent sont faibles. Utamaro débute en 1776-1777 ; par un petit volume de *Chants de Théâtre* signé Kitagawa Toyokira, tout à fait exécuté dans le style des Torii, et ses *Ronins* de 1777 ne marquent pas plus de personnalité ; il fallait s'y attendre et le fait confirme les prévisions. Pour les volumes suivants, les *Huit cents mensonges de Mampachi* (1780) et la *Création du monde* (1784), on aurait peine à apercevoir, dans les figures comiques de l'un et dans la cosmogonie plus ou moins caricaturale de l'autre, rien qui rappelle la manière d'aucune estampe de l'artiste, et dans le *Waka-Yébisu*, dans les *Poésies illustrées*, de 1786, ces petites personnes boulottes, quelle que soit leur bonne grâce, ne laissent rien prévoir de l'ampleur des types auxquels Utamaro nous a habitués ; notons pourtant sa prédilection à ce moment pour les femmes un peu courtes et aux têtes rondes ; l'indication pourra nous servir. En 1788, paraît un second recueil de *Chants de Théâtre*, un peu détendu de style, mais qui ne nous apprend rien, si ce n'est qu'à cette époque encore l'artiste imitait volontiers ses prédécesseurs. Dans la *Fleur du Langage*, de 1787, ce sont toujours des femmes trapues aux visages ronds et inexpressifs, or dès cette même année nous savons que le génie du maître est formé, qu'il est déjà glorieux : c'est celle où il publie les *Insectes choisis* dont nous avons admiré les étonnantes qualités de composition et la perfection de la gravure ; faut-il ajouter que ce chef-d'œuvre ne nous fournit aucun renseignement sur la constitution du style des estampes (1) ? En 1788, deux livres encore à sujets fantastiques : le *Roman d'une Fée de neige* et la *Fille au cou qui s'allonge*, ressouvenirs de l'enseignement de Toriyama Sékiyen. Une planche des *Poésies sur la lune* de 1789 rappelle les paysanneries que nous rencontrons sur un petit groupe d'estampes, assez peu importantes d'ailleurs (n^o 61, pl. 28) ; puis ce sont encore en 1789 et 1790 dans les *Poésies aux allusions rythmiques*, dans le *Conte de la*

(1) La même observation s'applique aux *Cent Crieurs* (*Jéhon Momotidori*) que M. Kurth a ingénieusement démontré dater de 1789 (*Ostasiatische Zeitschrift*, 1912, p. 146).

longue vie de Yuchoro et dans la *Danse du Suruga* de petites femmes courtes et rondes, très spirituellement croquées en vérité dans le dernier ouvrage, et si les *Poésies sur les Fleurs* de 1790 comptent parmi les plus beaux livres de l'artiste, nous avons peine à établir aucun rapprochement probant entre les petites poupées qui circulent si gentiment à travers ces pages et leurs grandes sœurs des estampes.

La même année 1790, l'*Ile des Artemisia* nous est heureusement de quelque ressource; ce joli ouvrage où Utamaro a dessiné quelques-uns de ses plus expressifs paysages nous présente aussi quelques scènes dont il convient de faire son profit. C'est un groupe de femmes assises au bord d'un ruisseau; leur taille s'est allongée, leur visage s'est fait plus ovale, avec ce creux à la tempe si caractéristique d'une certaine période de nos estampes, et nous reconnaissons enfin ces attitudes élégantes et aisées familières à l'artiste; une page même, la *Chasse aux lucioles*, peut-être comparée avec le triptyque de même nom (n° 183, pl. 81); le triptyque est plus tardif, à en juger par l'allongement excessif des figures et surtout des cous, mais nous pouvons croire en avoir ici la première idée (1). La *Promenade à Yédo*, de la même année, est peut-être moins personnelle; on y peut glaner pourtant quelques gestes et nous n'en demanderions pas davantage pour les années qui suivent; mais pendant onze ans, jusqu'en 1801, Utamaro ne datera plus un livre, et quand nous le retrouverons en 1801 avec les *Fleurs des quatre saisons*, ce sera pour être mis en présence de ces types de décadence, de ces femmes au dessin lâché, aux draperies molles, aux visages schématiques que les dernières estampes nous offrent à foison. L'*Annuaire des Maisons vertes*, qui parut en 1804, marque plus de fantaisie et c'est ce qui a fait sa réputation; mais à les considérer de près, les types demeurent les mêmes et ce sont ceux de l'atelier à son déclin. Aussi bien, le volume est signé d'Utamaro et de trois de ses élèves.

Si l'examen des livres de l'artiste confirme ce que nous avons dit des estampes de son début et de celles de ses dernières années, ils ne nous apprennent que peu de chose, on le voit, de celles sur la belle époque. Nous remarquons bien que, d'un type de femme un peu court, Utamaro est passé à un type plus allongé; que ses visages, de ronds sont devenus ovales; que cet ovale s'est creusé ensuite à la tempe, donnant à la physionomie un accent particulier, et qu'enfin un contour rapide et banal a aveuli le type; mais ces notions ne suffisent guère à obtenir une datation tant soit peu exacte des centaines de pièces qui se placent évidemment entre les origines et la période de décadence. Se tournant d'un autre côté, on aurait pu espérer que les marques d'éditeurs apposées sur presque toutes les estampes, auraient pu, examinées de près, apporter quelques précisions. On sait en effet, que le principal

(1) Nous avons noté chez Harunobu des rapprochements entre diverses pages de ses livres et certaines de ses estampes; un amateur allemand, M. Smidt, a relevé, lui aussi, ces analogies, mais il a prétendu démontrer que les estampes qui ont leur prototype dans les livres sont des contrefaçons. Nous ne partageons pas cet avis, d'ailleurs très ingénieusement défendu par l'auteur, mais ce n'est pas le lieu de chercher à le réfuter, à propos d'Utamaro, que M. Smidt n'a pas visé. Smidt, *Harunobu, Technik und Fälschungen seiner Holzchnitte* (Extrait des *Graphischen Künsten*, 1911, Wien, in-4°).

éditeur d'Utamaro, Tsutaya Jusabro, est mort en 1797 ; toutes les estampes qui portent son cachet, la fleur surmontée du cône du Fujiyama, sont donc antérieures à cette date, et c'est là un fait important ; mais ce serait une erreur de croire qu'avant 1797, et bien qu'Utamaro fût logé chez Tsutaya, il travaillât pour lui exclusivement ; l'examen des livres établit sûrement le contraire. A partir de 1786, ses volumes sont publiés d'ordinaire chez Tsutaya, pourtant, en 1790, Nishimura Dembe, en édite un ; il a dû en être de même de ses estampes, et le fait qu'elles portent un autre cachet que celui de Tsutaya ne prouve pas qu'elles ne doivent pas être placées entre 1786 et 1797. Il n'y a donc que peu de fond à faire, hormis ce qui touche la date de la mort de Tsutaya, sur les indications données par les marques d'éditeurs. Les variations de la mode dans la forme des robes, des ceintures ou des coiffures ont semblé à certains critiques d'importance capitale et nous avons vu dans les Catalogues précédents qu'on avait échafaudé, en Amérique notamment, les datations les plus exactes, à l'année près, au mois même, sur ces transformations ; seulement, il en est de la mode du temps d'Utamaro comme de celle du temps de Harunobu ; nous sommes fort mal renseignés sur elle et aucun ouvrage, à notre connaissance, ne fournit de précisions sur son évolution. Quand nous feuilletons les livres, nous voyons les diverses coiffures se mélanger aux pages d'un même volume, les grandes coques latérales avec les doubles coques en hauteur, et nous devons avouer ne pouvoir tirer non plus de ce moyen de classement que des notions assez vagues.

Nous ne sommes pourtant pas tout à fait désarmés. Utamaro a signé presque toutes ses estampes et l'amateur le moins expert a constaté que ses signatures ne sont pas toujours semblables les unes aux autres. Il en est de carrées à la chinoise, il en est de cursives très nettes où les caractères se détachent les uns des autres, il en est de plus lâchées où un trait un peu abandonné semble relier les divers caractères (1). Logiquement, il serait difficilement admissible qu'Utamaro eût employé au même moment diverses signatures, et en effet on s'aperçoit, à comparer les pièces, que les transformations de la signature correspondent aux transformations du style ; la signature carrée ne se rencontre qu'aux feuilles qu'on peut évidemment attribuer au début de l'artiste, les estampes de la période de grande floraison sont signées d'ordinaire en cursives aux caractères séparés et très nettement formés, et les signes mêmes s'aveulissent, s'étirant et se reliant indûment, à mesure que le style va se déformant sous l'influence de la surproduction hâtive de l'atelier. On peut remarquer aussi que le *delineavit* ou *pinxit* de l'artiste a varié comme sa signature ; au début, se conformant à l'usage traditionnel, il fait suivre sa signature du caractère *yégaku*, qui se lit *dessiné par*, et ce caractère ne suit jamais chez lui que des signatures carrées, sur des estampes qui datent évidemment de sa jeunesse ; plus tard au contraire reprenant un terme dont Harunobu avait usé, mais que Kiyonaga, les Katsukawa et tant d'autres avaient laissé tomber en désuétude, il écrit après son nom *fude*, qu'on peut traduire par *pinceau* et ce terme ne se rencontre que sur ses estampes plus tardives à

(1) M. Kurth a donné dans son *Utamaro*, p. 370, un tableau des signatures du maître.

signature cursive. Ces diverses remarques graphiques, malaisément contestables, se corroborent et apportent quelques éléments à la solution du problème.

En vérité, il semble qu'en réunissant tous ces éléments épars, tous les renseignements fournis par les documents, par la comparaison avec les livres, les marques des éditeurs, les signatures de l'artiste et son *pinxit*, et en étudiant soigneusement les estampes à la lumière de ces données, on puisse se faire au moins une idée générale de l'évolution du style de l'artiste. M. Vignier s'y est appliqué ; chacune des feuilles exposées a été soumise par lui à une enquête, il en a interrogé toutes les particularités et ne l'a mise en place qu'après un mûr examen ; le classement du Catalogue est son œuvre et des notes expliquent et justifient ce classement, quand il lui paraît nécessaire. M. Vignier ne prétend certes pas avoir obtenu un groupement définitif, où toutes les feuilles seraient placées dans l'ordre chronologique exact où les a dessinées l'auteur ; il s'est abstenu scupuleusement d'avancer aucune date, car en l'état présent de nos connaissances, il y aurait outrecuidance à s'y essayer ; mais il estime, et avec raison sans doute, que le classement auquel il s'est arrêté est le plus logique et le plus conforme aux vraisemblances. M. Kurth en avait tenté un lui aussi ; il divisait l'œuvre d'Utamaro en une série de périodes successives, celles où il tâtonne d'abord dans la manière de ses prédécesseurs, où il atteint sa pleine personnalité, où il arrive à la perfection de son art, où il se lance dans des essais plus ou moins heureux, où enfin la surproduction l'entraîne et amène une ère d'irréremédiable décadence. En somme, cette division correspond à peu près à celle de M. Vignier ; seulement ce n'est pas tout d'établir des divisions logiques, il faut encore y faire entrer les objets, et c'est là que ceux qui ont lu le livre de M. Kurth et qui examineront le présent Catalogue apercevront de sensibles différences. Le groupement des estampes dans chacune des sections instituées est affaire d'œil et de sentiment autant que de raisonnement. On ne saurait donc s'étonner que, suivant les esprits, les détails du classement diffèrent. Nous croyons que M. Vignier a vu juste le plus souvent et essayerons pour finir de résumer son travail et d'en marquer les grandes lignes. Ce sera le meilleur moyen de donner une idée de l'œuvre d'Utamaro considéré comme peintre travaillant pour les graveurs d'estampes ; nous n'insisterons plus sur ses livres, ayant montré en effet que, comme ceux d'Harunobu, ils donnent peu de renseignements sur la formation de son style, et, quant à ses peintures, il nous en faudrait parler par oui-dire, puisque nous ne possédons pas de terme de comparaison certain pour juger des quelques kakémonos à son nom parvenus aux mains des collectionneurs européens.

Utamaro avait donc 23 ou 24 ans quand, pour la première fois, nous entendons parler de lui. Le petit volume qu'il publie en 1776-7, le plus ancien que l'on connaisse, est d'un débutant médiocrement habile et en aucune façon personnel ; bien qu'élève de Toriyama Sékiyen et des Kano, c'est aux Torii que se rattache cet essai et vraisemblablement il lui fallut quelque temps encore pour se trouver. De ces années et de celles qui suivent doivent donc dater la plupart des estampes conçues dans le style de ces prédécesseurs ; il en est de fort agréables, une *Scène Maternelle* (n° 5, pl. 1) et un *Intérieur de Maison*

de thé (n° 9, pl. 4) dans le style de Kitao Masanobu, des acteurs d'après la formule des Katsukawa (n°s 2 et 3, pl. 2), des Komuso d'après Harunobu (n° 31 pl. 12), une *Scène de la Rue* voisine de Kiyonaga (n°s 6 et 7, pl. 3), mais rien de tout cela ne marque aucune originalité. Plusieurs triptyques où le souvenir de Kiyonaga apparaît encore évident, les *Barques sur la Sumida* (n° 10, pl. 5), sur les *Pêcheuses d'Enoshima* (n° 11, pl. 6) doivent être à peu près contemporains de ces morceaux ou dater des premières années qui suivent; on y retrouve le type de ces femmes un peu courtes à visages ronds que nous avons noté dans des volumes s'échelonnant jusque vers 1789. Et toutes ces pièces portent la signature carrée et le signe *yégaku*. Cependant dès 1787 Utamaro, le préface de Sékiyen nous l'apprend, passait pour un novateur, pour une manière de révolutionnaire, et la légende veut que, dès 1790, Kiyonaga, découragé et conscient de ne pouvoir lutter contre un tel artiste, se soit retiré du combat. Qu'avait donc fait Utamaro, outre le volume des *Insectes*, pour mériter un tel succès? Rien moins sans doute que les deux séries de Femmes à mi-corps sur fond micacé, et l'on ne peut guère expliquer par d'autres œuvres sa gloire naissante.

Ces petites personnes en effet rompaient décidément avec toute tradition et l'on comprend qu'elles aient dû plaire. L'éclat des fonds micacés apparaissait tout nouveau, le coloris était extraordinairement brillant et chaud, les attitudes parfaitement justes et l'on pouvait contrôler peut-être avec les modèles des ressemblances plus exactes qu'à l'ordinaire. Nous reconnaissons toutefois dans la stature médiocrement allongée de ces avenantes petites personnes, dans leur visage encore suffisamment arrondi un lien avec le type des premières années, et le caractère de la signature de celle des deux séries qui nous semble la plus ancienne, les *Jeunes femmes jugées au point de vue physiognomique* (n°s 32 à 43 et pl. 13 à 17), se rattache à l'écriture carrée du début. Au second groupe (n°s 62 à 73, pl. 29 à 32), les visages s'allongent un peu davantage, on rencontre déjà une coiffure à double coque en hauteur (n° 64, pl. 29), mais un court espace de temps doit séparer ces séries l'une de l'autre, tant le style en est analogue. Entre elles s'intercalent quelques essais, paysanneries dont nous avons trouvé un exemple dans les *Poésies sur la lune* de 1789 (n° 61, pl. 28), paysages dont certains tout traditionnels encore (n° 57, pl. 27), quelques scènes d'intérieur d'une intimité charmante, comme ce jeu de *ude oshi* auquel jouent trois petites femmes toutes semblables à celles qui s'enlevaient tout à l'heure sur fond micacé (n° 50, pl. 21), et une manière de tour de force où la belle Okita, représentée plusieurs fois sur les pièces de cette période, se voit aux deux faces de l'estampe, exactement calquée, d'une part de face, sa tasse à la main, d'autre part de dos (n° 48, pl. 20). Des ouvrages du maître à ce moment se dégagent comme un parfum de jeunesse et l'on y sent l'équilibre parfait du plus beau talent dans sa fleur.

Il est difficile de ne pas faire suivre presque immédiatement ces figures à mi-corps sur fond micacé de celles sur fond jaune. La logique semble commander un tel ordre. La stature des femmes commence à s'allonger; elle n'a certes rien encore d'excessif, bien qu'une Japonaise de taille ordinaire puisse déjà ne pas la tenir pour faite à son exacte ressemblance, et la proportion entre les membres demeure excellente; le visage aussi tend vers l'ovale et

l'artiste a soin d'en marquer consciencieusement la structure, accentuant dans son contour, comme nous l'avons noté, le creux de la tempe entre l'arcade sourcilière et la pommette. C'est là évidemment un type de transition, mais un type exquis et qui a inspiré à Utamaro quelques-uns de ses chefs-d'œuvre (n° 86 à 96 et pl. 37 bis à 42). A ce groupe se rattachent d'autres ouvrages charmants, les célèbres *Pêcheuses d'awabi* (n° 83, pl. 36 et 37), d'un style si populaire et si dramatique à la fois; les plus belles des Grandes Têtes de femmes, celles que ne dépare encore aucune exagération, où un ferme modelé apparaît derrière le trait toujours juste du contour; les premières *Scènes Maternelles* et non les moins touchantes dans leur simplicité (n° 103, pl. 47), et d'autres figures de femmes, des ouvrières, fileuses ou tisserandes (n° 81, pl. 35), des dames à leur toilette n° 92, pl. 43) ou assises dans leur intérieur. Utamaro devait tenir ces pièces en particulière estime, car c'est sur deux d'entre elles (nos 93 et 94, pl. 44) qu'il a inscrit ses virulentes vitupérations contre les barbouilleurs qui prétendent imiter le style des maîtres, contrefacteurs sans talent et qui déshonorent leur art. Pour se permettre d'aussi orgueilleuses violences, il fallait être un personnage dans le métier de peinture et l'on peut croire que de telles pièces en effet datent de l'apogée du talent de l'artiste.

De 1790 à 1801, nous l'avons vu, date sa grande production d'estampes et, avec le groupe que nous venons de composer, nous sommes entrés fort avant dans cette période. Mais Utamaro ne devait pas conserver longtemps ce parfait équilibre que nous avons admiré en lui, ces formes à la fois justes et gracieuses, simples aussi, et pourtant pittoresques, et peu à peu on voit le maniérisme s'infiltrer dans son art. Certes, il devait produire encore des œuvres excellentes, et nous ne manquerons pas d'en signaler plusieurs, mais elles ont perdu cette admirable pondération des ouvrages de « l'âge d'or ». Pour donner plus de grâce à ses dames, il se prend à les allonger démesurément : la sveltesse devait être un charme envié de la Japonaise, plutôt courte de nature. Et ce n'est pas la taille seulement qu'il étire, mais les bras aussi, et il les termine par des mains d'une petitesse disproportionnée; les cous de même s'amincissent, toujours plus longs, et l'ovale du visage s'amenuise : tout cela sous prétexte d'élégance, mais c'est à la mièvrerie qu'il en vient trop souvent. Elle est particulièrement sensible dans certaines figures debout isolées, tout à fait aimables sans doute par la grâce du mouvement, mais d'une longueur absurde (nos 184, pl. 82 et 165, pl. 74), et dans quelques groupes tels qu'on les voit à la série des *Heures* (n° 171, pl. 74); quand il s'agit de femmes à mi-corps, le défaut s'aperçoit moins et on l'oublie presque devant la *Sortie Nocturne* (n° 140, pl. 62), où il est d'ailleurs fort atténué, et devant le *Billet doux* (n° 146, pl. 63); Utamaro aussi bien a toujours été un merveilleux metteur en pages de demi-figures. Quant aux triptyques, qui abondent à ce moment, on aurait mauvaise grâce vraiment à leur chercher querelle. Assurément, à la *Promenade de nuit au bord de la Sumida* (n° 123, pl. 56), aux *Femmes sur le pont* (n° 173, pl. 77) et à leur pendant, les *Femmes dans des barques* (n° 174, pl. 78), — ces deux pièces, par un ingénieux artifice de composition, se superposent et leur ensemble forme un curieux tableau, — à la *Chasse aux lucioles* aussi (n° 183, pl. 81), il serait

imprudent de regarder chaque femme de trop près ; le dessin en réserverait à l'analyste d'assez étranges surprises, mais le pittoresque vraiment tient lieu de correction ; qu'on ne s'avise pas non plus d'étudier trop minutieusement le balancement de la composition ; on s'apercevrait que, monotone à l'excès, elle pêche bien souvent ; toutefois le plaisir des yeux interdit à la raison ses justes critiques. Il faut du génie pour pécher si agréablement et se faire pardonner d'avance. Or le public passait beaucoup à Utamaro et nous ne saurions l'en blâmer.

Il lui passa bien davantage un peu plus tard, mais nous ne suivrons pas les contemporains dans leur engouement pour les dernières œuvres de l'artiste et il en faut reconnaître la médiocrité. La grâce des premières, l'aimable mièvrerie des suivantes a disparu et ce sont des productions sans caractère où l'on sent, sinon l'épuisement, du moins la hâte de répondre à une demande incessante. Ce qui se gâte surtout, c'est le visage ; plus de recherches de modelé, plus de beaux contours délicats, plus de personnalité, mais un trait dur et comme schématique qui uniformise tout, et de même les beaux plis des vêtements s'aveulissent. Dès 1801, la transformation est accomplie, le livre des *Fleurs des quatre Saisons*, qui date de cette année, le prouve, ainsi que l'*Annuaire des maisons vertes* de 1804, et toute la série d'estampes que permet de dater leur parenté avec ces volumes ; c'est le tryptique de la *Pluie*, voisin d'une composition du livre des *Fleurs* (n° 241, pl. 106), le tryptique de *Taïko-sama*, daté par le procès d'Utamaro (1804) et tant d'autres compositions ou séries également faibles ; ce qu'on en peut dire de mieux c'est que le maître n'y doit avoir qu'une faible part. Que parfois son génie éclate de nouveau en un arrangement pittoresque, touchant ou dramatique, c'est ce que nous ne songeons point à nier ; une part des *Kintoki* date sans doute de cette dernière période, à en juger par le type de la femme, et nous avons dit les trésors que renferme cette série, mais de telles surprises sont rares. Et non seulement l'atelier déforme ses propres traditions, mais il se met à prendre de toutes mains. Certains *hashirakakés* sont empruntés à Kiyonaga, le triptyque de la *Cueillette des Kakis* (n° 252, pl. 107) s'inspire de Toyokuni et l'influence de ces deux peintres se retrouve dans les dernières feuilles d'acteurs (nos 281 et 283, pl. 113 et 114) ; Yeishi lui-même semble mis à contribution (nos 256, pl. 103) ; tout cela sent la décadence. Pour en mesurer la profondeur, il suffit de jeter un coup d'œil sur quelques planches ajoutées vers ce moment sans doute à l'une des séries du début, à la belle suite des *Portraits physiognomiques* (nos 242 et 243, pl. 108). Ce sont toujours des femmes vues à mi-corps, mais on n'en peut dire davantage et tout ce qui faisait le charme des premières a disparu ; visages impersonnels, traits banalisés, maladresse de mise en page, et dans la hâte, le fond micacé a été oublié. Rien ne reste alors de ce qui faisait jadis la gloire d'Utamaro ; ce n'est plus qu'un art indifférent et vide, une misérable formule que les élèves et faussaires étaient à même d'appliquer aussi bien que le maître.

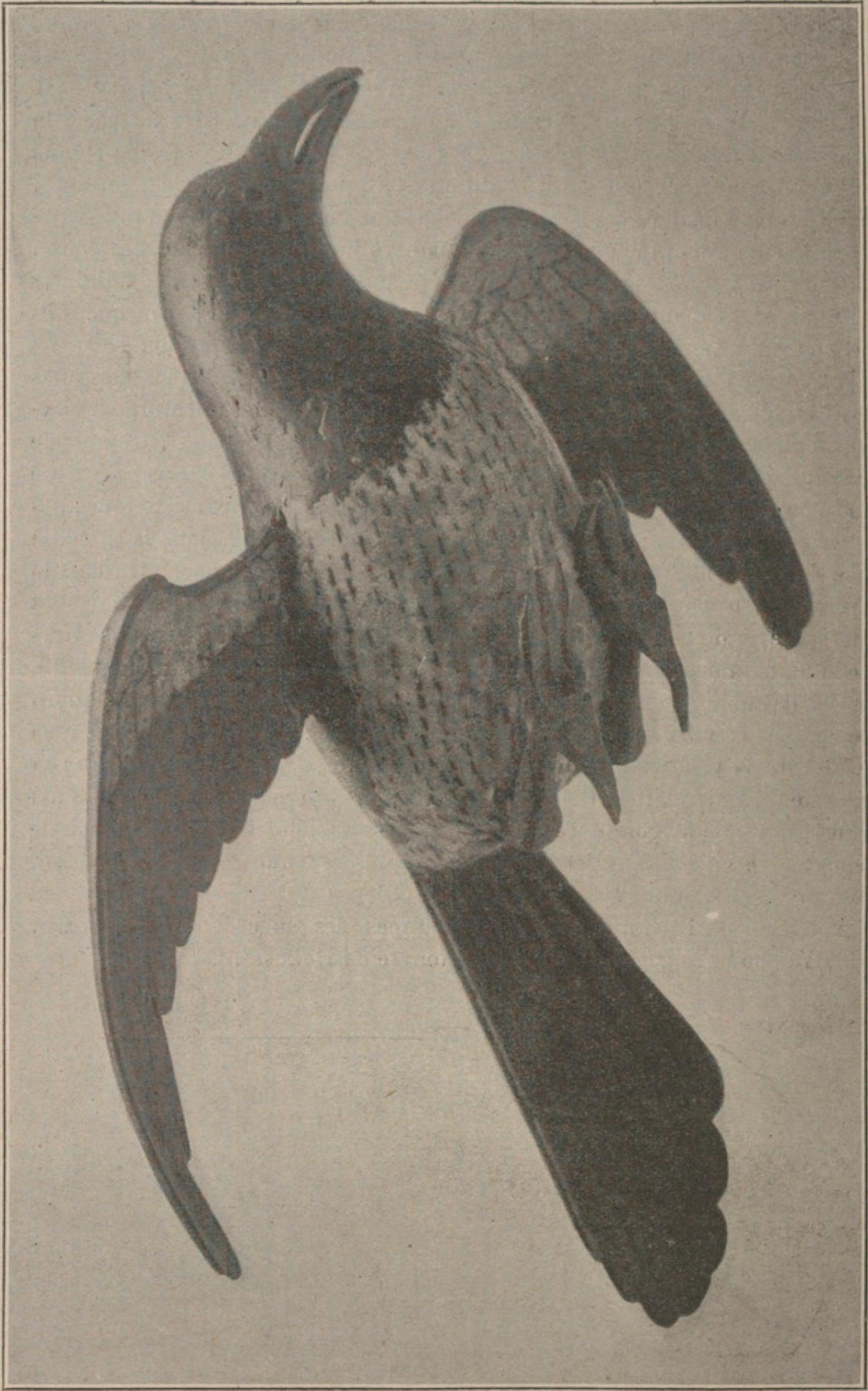
Mais ne terminons pas sur ces fâcheuses impressions ; nous oublierions trop qu'Utamaro a été en sa période de belle floraison un des grands peintres de l'École populaire. A-t-il été le plus grand, comme l'opinion européenne semble aujourd'hui le penser ? Rien n'est dangereux comme de décerner des prix et

de marquer des rangs, et si, devant certains chefs-d'œuvre d'Utamaro, nous nous écrions de plaisir, si nous sommes tentés de le tenir pour le premier, n'oublions pas qu'en étudiant Kiyonaga, — les Primitifs, trop différents, étant mis hors de cause, — nous avons été ravis d'une égale admiration. On a dit que Kiyonaga se serait retiré devant Utamaro et lui aurait cédé la place, la tradition japonaise allant jusqu'à fixer à 1790 la date de cette retraite ; nous avons vu l'an dernier que cette tradition était peu vraisemblable, puisque, parmi les rares estampes datées de Kiyonaga, une au moins porte un millésime très postérieur, et l'étude de l'œuvre d'Utamaro nous confirme dans ce doute. C'est sûrement après 1790 qu'ont paru les suites d'Utamaro où la taille des femmes s'allonge démesurément ; cette mode n'eut qu'un temps puisque, dès le début du XIX^e siècle, nous la voyons abandonnée. Or, Kiyonaga la suivit aussi et l'on se souvient de ces longues femmes élégantes, trop longues elles aussi, qui peuplent son œuvre. Est-il vraisemblable que des formules si analogues n'aient pas apparu en même temps chez les deux artistes ? Une mode ne se répète pas à peu d'années de distance. Kiyonaga n'a donc pas désarmé devant son jeune rival et il a eu raison. Il avait la grandeur classique ; ses femmes n'ont pas besoin pour nous plaire de jouer un rôle dans la comédie intime de la vie, elles n'ont qu'à se présenter, marcher devant nous, dans la campagne ou sur leur terrasse, aller seules ou en groupes : elles nous charment par la noblesse de leur port et, vues une fois, nous ne les oublions plus. Utamaro situe davantage ses modèles ; chaque femme qu'il peint a sa personnalité, il nous fait son portrait, la montre dans son milieu et l'intéresse à quelque'un de ces menus travaux qui remplissent son existence ; elle vit et c'est par la sensation de la vie qu'elle nous séduit, charmante d'ailleurs autant que sa grande sœur, mais moins éthérée. Il y a toujours du pittoresque dans l'art d'Utamaro, avec une pointe de sentiment, et sa variété est infinie ; celui de Kiyonaga, avec quelque uniformité, marque plus de tenue et plus de noblesse. Lequel préférons-nous ?

L'exposition de 1913 montrera des estampes des succédanés d'Utamaro, Yeishi, Yeisho et Nagayoshi (Choki) et l'œuvre de Hokusai.



Kojiri en fer, ciselé en relief, incrusté d'or : représentant une Apsara, dans les nuages, jouant du shô.



Pie cloisonnée, les ailes noires, le ventre blanc, posée sur un perchoir décoré sur fond turquoise fleuri
en émaux polychromes.

La Littérature Japonaise dans l'Ère de Meiji

PAR

M. le Marquis de La MAZELIÈRE

M. le Marquis de La Mazelière, après avoir consacré les trois premiers volumes de sa grande œuvre *Le Japon, Histoire et Civilisation* (1) au Japon d'avant le Meiji, nous a déjà donné dans le quatrième et le cinquième le commencement de son étude sur cette glorieuse ère qui s'est si soudainement close l'an passé. Avec la même scrupuleuse rigueur, avec la même autorité, l'historien français de l'Empire du Soleil Levant continue cette même étude dans le sixième tome qui est à la veille de paraître. C'est dire que nous aurons sous peu à en rendre compte. Et en rendre compte, ce sera lui adresser les éloges qu'il mérite tout autant que ses cinq aînés.

Nous ne voulions pas attendre l'heure de sa venue au monde pour le présenter à nos amis de la Société Franco-Japonaise de Paris. Ils nous sauront gré, nous en sommes certains, de leur procurer le plaisir de pouvoir le juger d'avance, c'est-à-dire de fêter sa bienvenue et de lui souhaiter plus de succès encore que n'ont eu ses devanciers.

Notre savant collègue a donc eu, sur notre demande, la délicate attention dont nous lui sommes tous profondément reconnaissants de détacher pour notre Bulletin d'avril un chapitre de ce sixième volume si impatientement attendu. C'est, sur un côté malheureusement encore si peu sorti de l'ombre pour nous de l'évolution du Japon, la page si claire où l'auteur nous esquisse avec autant d'exactitude que de rapidité le tableau de la littérature japonaise dans l'Ère de Meiji. On lira cette page, nous n'en doutons nullement, avec un plaisir égal, avec un intérêt égal à celui que nous avons éprouvé nous-même au cours de sa lecture (2).

E. A.

I

Il est de certaines époques où la vie tout entière d'un peuple semble se concentrer dans sa littérature : tel fut le cas pour les siècles d'Auguste et de Louis XIV ; au XIX^e siècle chacun des grands pays de l'Europe a possédé une

(1) *Le Japon, Histoire et Civilisation*, par M. le Marquis de La Mazelière. Paris, Plon-Nourrit et C^{ie}. Chaque volume, broché, 4 francs.

Tome I. *Le Japon Ancien*.

Tome II. *Le Japon Féodal*.

Tome III. *Le Japon des Tokugawa*.

Tome IV. *Le Japon Moderne : La Révolution et la Restauration (1854-1869)*.

Tome V. *Le Japon Moderne : La Transformation du Japon (1869-1910)*.

Tome VI. *Le Japon Moderne : La Transformation du Japon (suite)*.

Tome VII. *Le Japon Moderne : Le Japon comme grande puissance*.

(2) En parlant dans notre n^o XXV du *Peuple Japonais* de M. JULES AMOIX, il nous a déjà été donné d'effleurer ce sujet de la Littérature présente du Japon que notre sympathique collègue va traiter ici non plus en compilateur, mais en véritable observateur tout averti.

E. A.

littérature *représentative* de ses idées, de ses sentiments et de ses besoins. Le règne de Mutsu-Hito ne nous offre rien de pareil; parmi les hommes qui l'illustrèrent, tous des hommes d'action, à peine peut-on compter un écrivain de profession, Fukuzawa.

Telle qu'elle est pourtant, la littérature du Meiji mérite de retenir notre attention : à défaut de chefs-d'œuvre, elle a donné des œuvres d'une réelle valeur, et, si elle n'a proprement suscité aucun des grands mouvements qui ont contribué à transformer le Japon depuis un demi-siècle, si elle n'a même su en synthétiser aucun d'une manière définitive, elle les a cependant tous compris, tous aidés, tous décrits et cela dans des écrits d'ordres très divers auxquels ne font défaut ni l'observation, ni l'éloquence. C'est pourquoi nous essaierons d'en suivre l'évolution. Assurément on pourrait la rattacher à la période précédente, mais la littérature du *xix^e* siècle shôgunal est une littérature de décadence; tous les modes de la pensée, tous les genres de la composition, toutes les formes du style y semblent épuisés : on ne trouve de vie et d'originalité que dans le roman naturaliste, qui se borne d'ailleurs à dépeindre d'une manière humoristique les tout petits côtés de la vie de Tôkyô; d'autre part, la Révolution et la reprise des relations avec le monde séparent si nettement la littérature actuelle de la littérature shôgunale (avec la seule exception peut-être du roman populaire dans les premières années du Meiji) qu'il n'y aurait pas grand intérêt à tenter de les rattacher.

Nous pouvons distinguer dans l'histoire littéraire du Japon moderne deux grandes périodes.

Dans la première, les auteurs marquants sont entièrement sous l'influence de l'Occident, leurs principales œuvres sont des adaptations ou des traductions de livres européens ou encore des ouvrages de vulgarisation destinés à répandre la connaissance de la civilisation occidentale, et, de ces auteurs, aucun n'écrit pour écrire, ne s'inquiète d'esthétique ou ne suit une carrière proprement littéraire; ce sont des hommes politiques, des économistes, des réformateurs de toutes sorte préoccupés de convertir la masse à leurs idées.

De tous les hommes qui ont contribué à former la mentalité des Japonais modernes, le plus influent fut sans contredit Fukuzawa Yukichi (1834-1901), le *sage de Mita*, comme on l'appelle du lieu qu'il habita pendant les trente dernières années de sa vie : il était né à Ôsaka; son père, un samuraï du clan de Nakatsu, résidait dans cette ville pour y surveiller le dépôt de riz du clan. Yukichi fut élevé (partie à Ôsaka, partie à Nakatsu) dans le confucianisme le plus sévère; mais de bonne heure il commença de mettre en doute la valeur de cet enseignement et, quand l'arrivée de Perry eut bouleversé le Japon, il se rendit pour étudier le hollandais d'abord à Nagasaki (1854), puis à Ôsaka. La fièvre typhoïde, la mort de son frère, sa pauvreté, qui le força de se faire domestique, masseur, la rudesse de ses camarades, rien ne l'empêcha de poursuivre ses études, qui embrassaient toutes les sciences traitées par les livres hollandais qu'il réussissait à se procurer.

En 1858, le gouvernement de son clan lui donna l'ordre de fonder à Yedo une école hollandaise. Une visite à Yokohama lui fit comprendre que la connaissance de l'anglais lui était indispensable et, avec le peu de livres qu'il put

trouver, il se mit résolument à l'étude de cette nouvelle langue. Aussi obtint-il d'être adjoint, en 1859, à l'ambassade envoyée en Amérique pour la ratification des traités; en 1861, à celle qui se rendit en Europe pour obtenir le recul de l'ouverture de Hiôgo et de Yedo; en 1867, à une mission qui alla aux Etats-Unis réclamer un bâtiment acheté par le Japon; ces voyages firent de Fukuzawa le plus ardent champion de la civilisation européenne. De 1866 à 1869 parurent les *Choses occidentales* (*Seiyô Jijô*), cet ouvrage le rendit célèbre : dans le premier volume, dont 180 000 exemplaires se vendirent en peu de temps, l'auteur s'efforçait de vulgariser la connaissance de tout ce qui l'avait frappé en Occident : gouvernement, finances, postes, télégraphes, chemins de fer, etc. ; le second volume était une traduction de l'*Economie politique* de Chambers; le troisième, une traduction fragmentaire des *Commentaires sur la loi anglaise* (1765-69) de Blackstone (1723-80) et de l'*Impôt* dans les *Eléments d'Economie politique* de Wayland. En même temps (1867), après avoir enseigné pendant neuf ans le hollandais, puis l'anglais à Teppôzu de Yedo, Fukuzawa ouvrit à Shinsenza, un autre quartier de la même ville, sa célèbre école dite *Keiô Gijuku* (de l'ère *Keiô*), transférée en 1871 à Mita (Shiba); entraitant de l'instruction publique, nous avons parlé de cette école, qui pendant plusieurs années fut la seule à répandre la civilisation occidentale (1). La fondation (1882) de *Jiji Shimpô*, qui fut longtemps le journal le plus important, permit à Fukuzawa de faire sentir son influence dans la politique.

Nous préciserons maintenant les principaux points de son enseignement, tel qu'il le donna dans son école, son journal et ses ouvrages, qui forment plus de cent cinquante volumes.

Son premier but fut d'eupéaniser complètement le Japon. L'on peut penser aujourd'hui que c'était là une conception exagérée et même dangereuse, mais telle était l'hostilité que rencontraient les réformes les plus utiles que seule son intransigeance lui permit d'exercer une action efficace.

Son second but fut d'amener l'établissement d'un régime représentatif. S'il montra d'abord de la défiance envers les hommes du Meiji et même envers la maison impériale, dans la suite il se fit remarquer par sa modération et sa clairvoyance, pressant les ministres quand ils hésitaient devant les réformes, les soutenant contre les démagogues désireux de tout détruire, cherchant à faire cesser des luttes qui affaiblissaient le pays, toujours et avant tout patriote et par suite prêt à sacrifier ses idées de gouvernement intérieur aux nécessités de la politique extérieure; pour assurer son indépendance il refusa d'ailleurs tout poste de fonctionnaire, un mandat à la Chambre et même la pairie.

Comme troisième but Fukuzawa se proposa de détruire les préjugés des samuraï contre le caractère industriel et commercial de la société moderne; il ne craignit pas de prêcher l'amour de l'argent. Ses fils, élevés à l'Université Yale de New Haven (Connecticut), son gendre adopté, Fukuzawa Momosuke (1864), et son principal assistant, Shôda Heigorô (1845), se sont consacrés au journalisme, à l'industrie ou au commerce. En se faisant l'apôtre de la

(1) Il faut lire dans le VI^e volume du Marquis de La Mazelière ce très intéressant chapitre sur l'Instruction Publique.

richesse, Fukuzawa rendit un véritable service à ses compatriotes, encore qu'ils n'aient pas tardé à exagérer grossièrement ses conseils.

Enfin le quatrième but du sage de Mita, celui auquel il consacra la fin de sa carrière, fut de substituer aux anciennes morales philosophiques ou religieuses, qu'il respectait d'ailleurs, une morale utilitaire analogue à la morale de Bentham et de Mill ; comme ce dernier, il exagérait l'individualisme et se fit le défenseur éloquent des revendications féministes.

Nous citerons seulement quelques ouvrages de Fukuzawa : les *Éléments de physique* (1868), tirés d'ouvrages européens, le premier livre de vulgarisation composé au Japon sur cette science ; la *Géographie du monde* (1869) ; l'*Encouragement à la science* (1872-76), une synthèse de la civilisation de l'Occident en 17 volumes, dont le premier eut un tirage de 220 000 exemplaires ; les *Cent essais* de 1896, le chef-d'œuvre de l'auteur, celui où se montre au mieux ce style clair, souple, imagé, à la fois classique et populaire, qui lui a valu sa réputation d'écrivain.

Grand et fort, d'un beau visage avec son front découvert, son visage ovale au menton volontaire, aux maxillaires accusés, son nez légèrement aquilin, sa bouche bien dessinée et ses yeux saillants pleins de feu, Fukuzawa exerçait une irrésistible influence sur tous ceux qui l'approchaient ; au premier abord il en imposait par sa froideur un peu hautaine, son tour d'esprit sarcastique et paradoxal décontenançait ses interlocuteurs ; puis on le trouvait aimable et bon, franc et jovial : c'était un maître excellent, un charmant causeur, un remarquable orateur d'affaires ; il se préoccupa d'enseigner l'éloquence à ses compatriotes, particulièrement aux samuraï, qui se croyaient incapables de développer aucun sujet en public, tant le despotisme du bakufu et l'austérité du confucianisme les avaient faits silencieux, fiers et dissimulés.

La mort de Fukuzawa fut considérée comme un deuil public auquel tous prirent part depuis l'empereur jusqu'aux plus humbles gens (1), ce qui semblerait incroyable d'un homme qui ne cessa de montrer la supériorité de l'étranger à un peuple d'un patriotisme exclusif, d'un homme qui ne craignait pas d'écrire :

« Opprimés par des siècles de despotisme, nos compatriotes sont devenus serviles, ignorants, malhonnêtes, sans défense comme sans indépendance et sans honneur. Quoiqu'ils se désintéressent presque complètement des affaires de l'État, ils sont incapables d'affirmer leurs droits privés et se reposent de tout sur le gouvernement. Ceux-là mêmes qui ont reçu une éducation occidentale n'ont pour la plupart qu'un but, faire la chasse aux places de l'État ; combien peu s'essaient à des entreprises privées ! Incapables de se défaire de la civilisation chinoise, ils restent des confucianistes sous la défroque d'Occident dont ils se sont affublés. Au Japon il existe un gouvernement, il n'y a pas de nation ».

- Des hommes énergiques aidèrent Fukuzawa dans son œuvre de diffusion de la civilisation occidentale par leurs traductions ou leurs œuvres originales. Ainsi Katô Hiroyuki (1836), recteur de l'Université de Tokyô jusqu'en 1893,

(1) La vénération avec laquelle les Japonais me parlaient de Fukuzawa il y a trente ans me faisait leur dire que je le considérais comme leur Platon. (E. A.)

aujourd'hui baron et conseiller privé; Narushima Riûhoku (1837-1884); Shimada Saburô (1852), d'abord journaliste, puis secrétaire au Ministère de l'Instruction publique, dont il sortit en 1881 pour créer avec Ôkuma le parti progressiste. Shimada s'est distingué comme journaliste; il a dirigé *Mainichi* jusqu'en 1909; on lui doit quelques œuvres remarquables, entre autres *Kaikoku Shimatsu*, l'histoire de l'ouverture du Japon au commerce étranger; l'un des premiers orateurs de son pays, il a constamment siégé à la Chambre, dont il a été l'un des vice-présidents.

Parmi les écrivains de cette époque on peut encore citer Fukuchi Genichirô (1841-1906), le Dr Nakamura Masanao (Keiu), qui traduisit *Self-help* de Smiles et le *Gouvernement représentatif* de Mill; Uehida Masao, l'auteur d'une géographie générale; Mitsukuri Rinshô, qui donna une histoire universelle.

Dans la fiction les tendances étaient plus complexes.

Les œuvres proprement littéraires étaient rares : les romans eux-mêmes n'étaient-ils pas des ouvrages politiques? Yano Fumio (Riûkei) n'intitulait-il pas son roman sur Épaminondas : *Keikoku Bidan, le Modèle des hommes d'État*? Dans *Secchûbai, le Prunier sous la neige*, et *Kakanwô, le Rossignol dans les fleurs*, Suehiro Tecchô (1848-96) ne peignait-il pas le futur régime parlementaire?

Les littérateurs de profession cherchèrent d'abord à concilier les vieilles traditions japonaises avec la nouvelle influence occidentale : ainsi Kanagaki Robun dans sa *Promenade humoristique à travers l'Ouest* et dans son *Analyse d'un concombre*; Toyama Masakazu ou Shôiti (1848-1900) (plus tard recteur de l'Université de Tôkyô, puis Ministre de l'Instruction publique), Yatabe Riôkiti (1851-99) et Inoue Tetsujirô (1855) donnèrent en 1882 les *Poèmes d'un nouveau style*, qui comprenaient, avec quelques pièces originales, des traductions de Bloomfield, Campbell, Gray, Longfellow, Tennyson et même de Charles d'Orléans (sans doute d'après une version anglaise).

Puis l'influence occidentale et l'influence japonaise se combattirent : la première eut pour organe *Kokumin no tomo* (l'Ami du peuple) de Tokutomi Sohô, la seconde *Nihonjin* (1888).

Les œuvres de tendances japonaises qui parurent alors doivent être considérées comme de simples essais, c'est pourquoi nous les étudierons avec celles de la seconde période, qui les développent et les complètent. Par contre, pour rendre plus clair le tableau que nous ferons de cette seconde période, nous donnerons ici toute l'histoire de l'influence étrangère dans la littérature pendant l'ère de Meiji. Le goût japonais a été transformé par les traductions des principaux auteurs européens; les premières parues, destinées à un peuple ignorant de l'Occident, n'étaient guère que des japonisations assez malheureuses, vinrent ensuite des traductions plus sérieuses, enfin des traductions littérales. Comme romans on offrit d'abord au public *Ernest Maltravers* de Bulwer Lytton (1883), d'autres œuvres du même auteur et de Disraeli, *Un Voyage à la lune* et *Vingt mille lieues sous les mers* de Jules Verne (d'après l'anglais), puis, depuis 1887, dans l'Ami du peuple, des adaptations d'après l'anglais de plusieurs romans de Daudet et de Victor Hugo, surtout *les Misérables*, des fragments de Shakespeare, de Byron, de Calderon, de Turgénief (ces deux der-

niers auteurs d'après l'allemand). Mori Ogai (Ritarô) (1860) traduisit de nombreux auteurs allemands : Goethe, Schiller, Heine, Lenau, Kleist, Scheffel. De 1887 à 1895 Shiken traduisit Hugo (de l'anglais) ; Hasegawa, Turgenief (? de l'allemand) ; Uchida, Dostoievsky (? de l'allemand). Plus tard ce furent le *Faust* de Takahashi Gorô, le Shakespeare d'Asano Wasaburô, le Platon de Kimura Yôtarô (? de l'anglais).

Pour en terminer avec l'étude des littératures étrangères, nous dirons, avec le professeur Haga Yaichi, que les écrivains les plus en faveur furent en 1894 Tolstoi et Ibsen ; en 1896 Sudermann, Hauptmann, Björnson ; en 1897 Maupassant ; en 1898 Turgenief ; en 1901 Nietzsche ; en 1902 Gorki, Mæterlinck, Ibsen, Tolstoi, Sinkiewicz, Jokai, Merejkovski (1865), en 1902 Chekof (1860-1904) et Wagner (1).

II

Au contraire de la première génération d'écrivains, qui avait été toute à la vulgarisation d'idées nouvelles, plus indépendante et moins désireuse d'exercer une action morale, la génération qui parvint à l'âge d'homme sous un gouvernement déjà fortement établi se tourna vers les lettres proprement dites.

L'enrichissement du pays, l'instruction rendue obligatoire donnaient d'ailleurs à la foule le moyen d'acheter et de lire des livres ; les journaux publiaient des romans, des articles traitant les sujets les plus divers. La littérature pouvait donc devenir une profession et pour quelques-uns une profession lucrative.

Cependant on ne saurait comparer la littérature japonaise avec celle des autres grands pays civilisés. Dans ces pays, grâce à la diffusion déjà ancienne de la fortune et de l'instruction, aux traditions d'une culture classique, l'enseignement secondaire est très répandu et la plupart de ceux qui l'ont reçu sont attirés vers les lettres parce qu'il les tiennent pour une carrière aristocratique. Au Japon la littérature est encore peu considérée, le nombre des élèves de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur est très restreint, les facultés de lettres et de sciences sont délaissées ; la plupart des professeurs, des médecins, des juges, des fonctionnaires, n'ont pas passé les examens requis ; avocats et journalistes se tournent vers la politique ; l'armée et la marine d'une part, l'industrie et le commerce d'autre part attirent les hommes les plus intelligents et les plus énergiques. Il n'y a donc relativement que peu de littérateurs, et de ceux-ci l'on en compte peu qui soient véritablement éminents.

De plus, il n'y a pas dans la littérature de tendances décisives, de luttes violentes, ni même de courants bien marqués. Sans doute c'est un peu le cas de toutes les littératures d'aujourd'hui ; l'on n'y trouve rien de pareil aux

(1) Il serait désirable que notre littérature fût plus connue au Japon ; peut-être le gouvernement et les sociétés savantes pourraient-ils, par des subventions, encourager les Japonais qui étudient à Paris à traduire en japonais les ouvrages de nos grands écrivains.

querelles des classiques et des romantiques, ni même à celles des naturalistes et des symbolistes. Encore est-il qu'on peut y reconnaître des mouvements importants. Tel n'est pas le cas au Japon.

Presque tous les historiens, les biographes, les sociologues, les auteurs de récits de voyages et la plupart des romanciers qui s'occupent de morale, de philosophie ou de politique, sont encore sous l'influence de l'Occident. Sans doute ce ne sont plus des traducteurs ou même des imitateurs comme les écrivains de la première période. Mais leur originalité se dégage difficilement et, quand elle se dégage, elle témoigne de leur valeur individuelle, non des tendances d'un groupe ou d'une école ; les idées de l'Occident ne sont pas encore assez japonisées pour que notre idéalisme, notre matérialisme, notre futurisme, notre traditionalisme représentent pour les Japonais des convictions profondes, des instincts intimes et non pas de simples modes littéraires.

Voici les maîtres les plus marquants de la littérature influencée par l'Occident.

Yokoi Tokiô (1857), le fils du fameux Yokoi, homme politique et journaliste, est un admirateur de la civilisation américaine. Nitobe Inazô (1863) est surtout connu pour ses œuvres écrites en anglais, dont l'une, son traité du *bushidô*, est devenue populaire. Miyake Yûjirô (1860), voyageur et journaliste, a collaboré à *Nippon* jusqu'en 1906. Natsume Kinnôsuke (Sôseki) (1866) est un écrivain humoristique, un journaliste plein de verve. Okakura Kakuzô (1862), écrivain et critique, a fondé une école d'art, écrit en anglais : *The intellectual awakening of Japan, The ideals of the East*. Takekoshi Yosaburô (1865), journaliste et homme politique, a publié une Histoire du Japon. Tokutomi Iichirô, dit Sohô (1863), s'est fait connaître à vingt-trois ans par le *Japon de l'avenir* (*Shôrai no Nihon*), œuvre toute démocratique (1886). Son frère plus jeune, Kenjirô, un chrétien, est devenu, sous le pseudonyme de Roka, un romancier célèbre : *Hototogisu (le Coucou)* (1) (1899) décrit le conflit des anciennes et des nouvelles tendances dans une histoire dramatique, dont certains traits rappelleraient, prétend-on, des événements qui se seraient passés dans la famille du maréchal Ôyama ; *Omoidenoki (le Livre des souvenirs)* serait une sorte d'autobiographie ; *Kuroshiwo (le Courant noir, le Gulfstream)* de tendances socialistes, aurait pour héros Hoshi Tôru (2), un célèbre homme politique mort assassiné en 1901.

Tsubouchi Yûzô (1859), de l'Université Waseda, dramaturge et romancier, après avoir débuté par des œuvres proprement littéraires comme sa *Vie d'un Étudiant* (1885) et *Homme et femme*, où il s'inspirait du naturalisme de Shunsui (1789-1842), a donné une volumineuse histoire de la littérature anglaise. Parmi les écrivains qu'il a formés, dirigés ou inspirés dans des genres différents, citons : Shimamura Hôgetsu ; Gotô Chûgai ; Mizutani Futô ; Shiga Shigetaka (1863), professeur à l'Université Waseda et quelque temps député d'opinions libérales, qui a surtout réussi dans le récit de voyage : son

(1) L'œuvre traduite depuis longtemps en anglais vient de l'être en français sous le titre de « *Plutôt la Mort* ». Nous l'analyserons dans le prochain bulletin. E. A.

(2) Hoshi Tôru, que nous avons connu à Paris où il passa un an environ, était l'une des figures les plus originales que l'on pût rencontrer. E. A.

ouvrage *Affaires dans les mers du Sud* (1886) lui a valu la réputation d'un écrivain plein de charme.

Ces auteurs, dont la plupart professent ou ont professé dans la célèbre Université du comte Ôkuma, forment l'école dite de Waseda.

D'autres écrivains, des romanciers pour la plupart, tout en subissant l'influence de l'Occident, se rattachent plus intimement à la tradition japonaise : ce sont des satiristes, mais sans le parti pris de dénigrement et le pessimisme systématique des satiristes européens ; ce sont aussi des naturalistes, mais, fait d'observation, d'humour, de tradition, de patriotisme, leur naturalisme, où un fort goût de terroir est toujours mêlé de cette poésie un peu conventionnelle mais charmante qui était chère aux auteurs classiques, diffère beaucoup de notre naturalisme ou de celui des Russes comme du réalisme des Anglais, des Allemands et des Scandinaves.

Aeba Kôson, disciple de Jippensha Ikku, avait par ses écrits humoristiques continué les traditions de l'ancienne littérature dans un monde nouveau.

Les attaques contre le romantisme de Tsubouchi (que nous venons de nommer) suscitèrent une réaction naturaliste, dont les chefs furent Ozaki Tokutarô, dit Kôyô (1867-1903), et Yamada Taketarô, dit Bimiôtsai (1868). Leur cénacle prit le nom de *Kenjûsha*, leur revue était *Garakuta Bunkô*. Parmi leurs disciples ou leurs amis citons : Iwaya Sueo, dit Sazanami (1870), surtout connu pour ses contes de fée ; Ishibashi Shian (1867), qui écrivit une cinquantaine d'ouvrages, dont *Miyako no hana* (*Fleurs de la capitale*) (1891) ; Izumi Kiôka (1873), l'auteur de nombreux romans, entre autres de *Yushima mode* (*le Visiteur du temple de Yushima*) et de *Tatsumi Kôdan* (*Conte de Tatsumi, le quartier sud-est de Tôkyô*) ; Oguri Fûyô, Tokuda Shûsei, Yanakawa Shunyô. Les premières œuvres du *Kenjûsha* n'étaient guère, comme celles de l'école précédente, que des adaptations de romans européens, mais peu à peu l'on s'émancipa et, en s'émancipant, volontairement ou involontairement on se rapprocha de l'ancien roman naturaliste, tel qu'il avait fleuri sous le shôgunat.

Bimiôtsai est surtout connu pour un charmant recueil de nouvelles (1888), intitulé *Natsukodachi* (*Arbres d'été*), dont les meilleures sont *Musashino* et *Kakiyamabushi* ; il a publié d'autres nouvelles et des poésies.

Kôyô a écrit des romans touffus, où des restes de romantisme se mêlent au sensualisme élégant du XVIII^e siècle, tel qu'on le trouve chez Saikaku, et au naturalisme moderne, qui est souvent assez grossier. Sa vogue fut pendant quelque temps très grande ; on cite surtout de lui : *La déclaration d'amour* (*Iro zange*) ; *L'Oreiller de bois* (*Kiaramakura*) ; *Les Trois Épouses* (*Sannin-zuma*) et *Le Démon qui a la couleur de l'or* (*Konjiki yasha*) (inachevé).

Hirotsu Riûrô (1860), qui débuta en 1887, a dans une vingtaine de romans dépeint la vie bourgeoise et principalement les côtés mélancoliques de l'existence des femmes.

L'un et l'autre ont dû céder le premier rang à Kôda Nariyuki, dit Rohan *Ami de la rosée* (1867) ; de tous les écrivains d'aujourd'hui, c'est incontestablement le plus puissant et c'est incontestablement le plus japonais. Il

possède à fond la littérature de son pays comme celle de la Chine et celle du bouddhisme ; il écrit une belle langue, a de l'imagination, de la poésie, de l'éloquence, il ne tombe jamais dans la vulgarité : ses personnages, bien composés, bien peints, tranchent de ceux des autres romanciers naturalistes par la force du caractère et l'élévation des sentiments. Mais ses livres sont trop longs, embarrassés de digressions et souvent ennuyeux. Quoique les Japonais l'opposent, et justement, à Bakin, pour l'Européen il tient de cet auteur, on reconnaît chez l'un et chez l'autre des qualités et des défauts semblables et souvent une même inspiration. Parmi les principales œuvres de Rohan, on peut citer : *Fûriû Hotoke* (*L'Aimable Buddha*), histoire d'un artiste ; *Ikkôken* (*L'Épée*) ; *Gojû no Tô* (*La Pagode à cinq étages*) ; *Higeotoko* (*L'Homme barbu*,) (1897), un roman historique sur les guerres civiles qui précédèrent l'avènement des Tokugawa.

Cependant les excès du naturalisme ont ramené nombre de lecteurs vers le romantisme ; aussi accueillirent-ils avec joie les histoires de revenants d'Izumi Kiôka ; *Mikazuki* (*le Croissant*) de Murakami Namiroku ; *Ukishiro Monogatari* (*Conte du château flottant*) de Yano Fumio (Riûkei) ; *Katsura hime* de Miyazaki Sammai ; *Nanyô no Haran* (*L'Orage des mers du Sud*) de Suehiro Tecchô (mentionné parmi les écrivains de la première période). Kawakami Bizan (1857), qui s'est suicidé le 14 juin 1908, a pris surtout du romantisme la sentimentalité idéaliste. Les meilleurs romans sociaux sont, avec ceux de Roka cité plus haut, *Riôjin no iihaku* (*La Confession d'un mari*) de Kinoshita Naoe (1871), *Hakai* (*La transgression du commandement*) de Shimazaki Tôson (1872), *Par sa faute*, de Kikuchi Yûhô.

Une question particulièrement intéressante est celle de la langue ; faut-il se servir de la langue écrite ou de la langue parlée ? Si l'on choisit la première, sera-ce le pur japonais des Motoori et des Hirata ou le sino-japonais ? Ce dernier emploiera-t-il beaucoup de caractères chinois, se contentera-t-il des plus connus ou aura-t-il recours à des caractères rares et difficiles ? Les premiers littérateurs étaient restés fidèles à la langue écrite ordinaire. Bimiôsai et Kôyô à ses débuts lui substituèrent la langue parlée, mais Kôyô dans ses meilleures œuvres et Rohan, revenant à la langue du xviii^e siècle, s'inspirèrent de Saikaku. Tout était donc indécision lorsque la guerre de 1904-05 donna au peuple, enfin instruit, l'habitude de lire ; depuis lors la question semble avoir été tranchée par l'adoption de la langue parlée.

Dans l'ensemble la littérature actuelle est celle d'une époque de transition et d'une époque plus pressée d'agir que d'écrire : on n'y trouve qu'une seule personnalité tout à fait remarquable, celle de Rohan.

III

Au théâtre, où les personnes instruites commencent à se rendre, mais où le peuple domine encore, l'influence de l'Occident s'est imposée plus difficilement. Les grands acteurs Ichikawa Danjûrô (IX) († 1903), dont le duc Itô a prononcé

l'oraison funèbre, Kikugorô († 1903) et Sadanji († 1904) mettaient surtout leur talent au service de la tradition. Vers 1890 Murakami, Fukuchi Genichirô et Suematsû Kenchô (l'homme politique, gendre d'Itô), s'efforcèrent de moderniser le drame conventionnel des Japonais; ils obtinrent de grands succès parce que leurs drames étaient écrits pour ces acteurs, mais ne composèrent pas d'œuvres durables.

Une autre école cherche au contraire à populariser les œuvres théâtrales de l'Occident. Ce furent d'abord une adaptation (1883) du *Jules César* de Shakespeare par Tsubouchi (l'auteur de *la Vie d'un Etudiant*), celles que Mori, le traducteur des poètes allemands, a données du *Juge de Zalamea* de Calderon (d'après l'allemand) et de l'*Emilia Galotti* de Lessing (1899).

Kawakami Otojiro, le mari de Sada yakko, a mis à la scène *Othello* et *Hamlet* dans des versions qui défigurent l'original. On a vu également le *Roi Lear*, le *Marchand de Venise*, *Guillaume Tell* (de Schiller), *Monna Vanna* (de Mæterlinck), *Hernani* (de Hugo), *Francesca da Rimini* (de Silvio Pellico), *Sapho* (de Daudet) et les meilleures pièces de Kleist, en 1911 une traduction littérale de *Hamlet* par Tsubouchi.

Tsubouchi a écrit lui-même des drames romantiques : *Kiri Hitoha*, la dernière feuille du paulownia (1895), raconte le dévouement de Katagiri à Hideyori, fils de Hideyoshi; l'auteur a donné comme suite à ce drame : *Hototogisu Kojô no Rakugetsu*, *Le Coucou de la ruine au clair de lune*; *Maki no Kata* (1896) a pour héroïne la veuve intrigante et ambitieuse de Tokimasa, le fondateur de la maison de Hôjô. Mori a composé le drame lyrique d'*Urashima* et *Nichiren Tsuji Seppô*, *La Prédication de Nichiren sur les routes*. Takayama Rinjirô (mort aujourd'hui) a fait jouer plusieurs pièces également romantiques, dont *Takiguchi niûdô*; ce drame, dont le sujet est emprunté au *Heike Monogatari*, nous montre un chevalier Taira se faisant moine par chagrin d'amour.

Toujours sous l'influence de l'Europe, on passa du drame romantique au drame naturaliste tiré le plus souvent des romans à la mode : ainsi le *Démon de l'or* (1902) de Kôyô; *Hototogisu* et *Kuroshiwo* (1903) de Roka; *Par sa propre faute* de Kikuchi Yûhô.

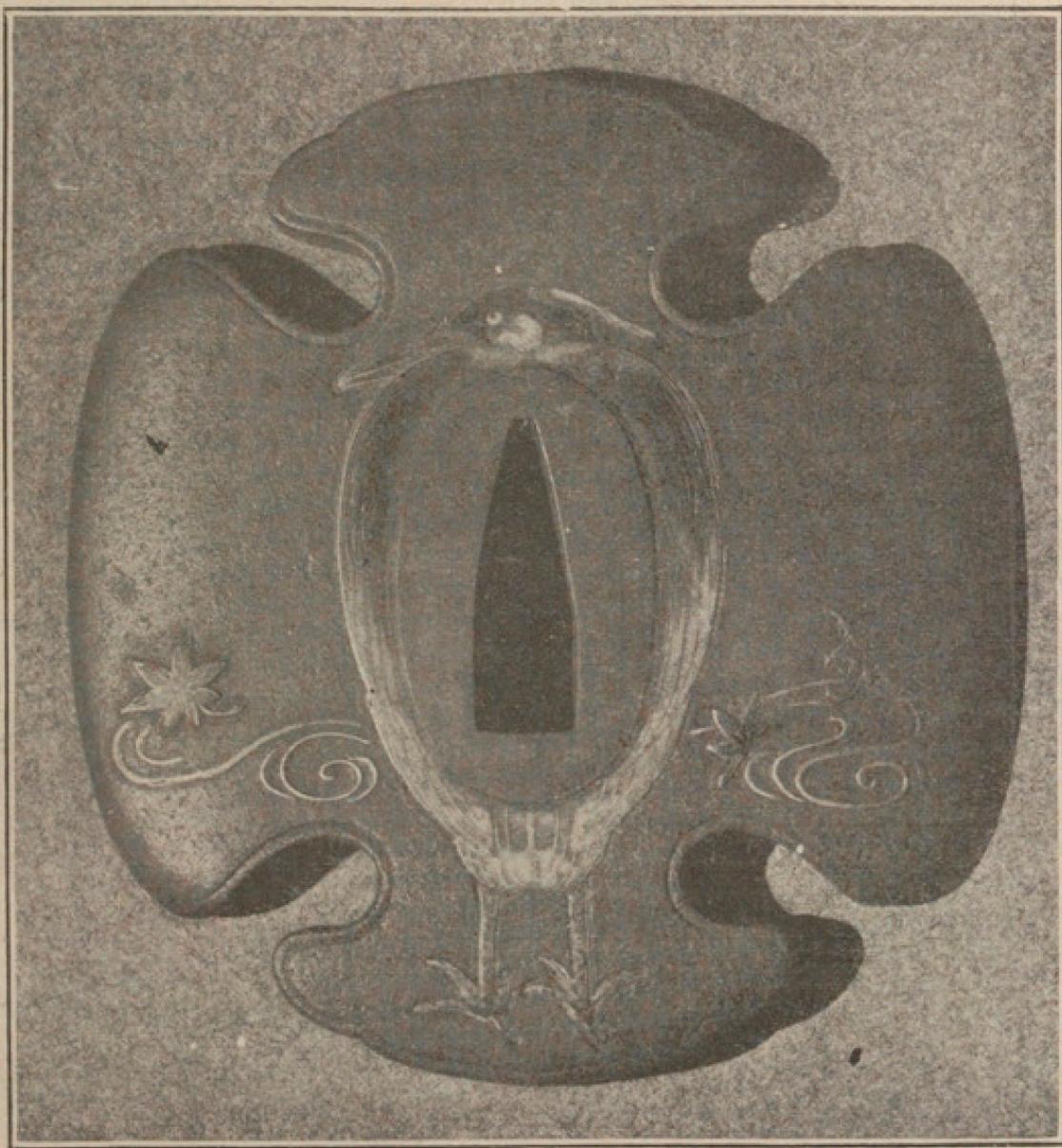
Pour jouer et les pièces européennes et les pièces japonaises qui en sont imitées, on a construit des théâtres pareils à nos théâtres, où les acteurs s'efforcent d'imiter le jeu de nos acteurs.

Il est probable que dans trente ou quarante ans quelques scènes seulement auront conservé, à la manière de musées, les anciennes pièces et l'ancien jeu comme des objets de curiosité, mais combien de temps faudra-t-il pour que se forme vraiment le nouveau drame japonais inspiré et non plus imité de l'Europe (1).

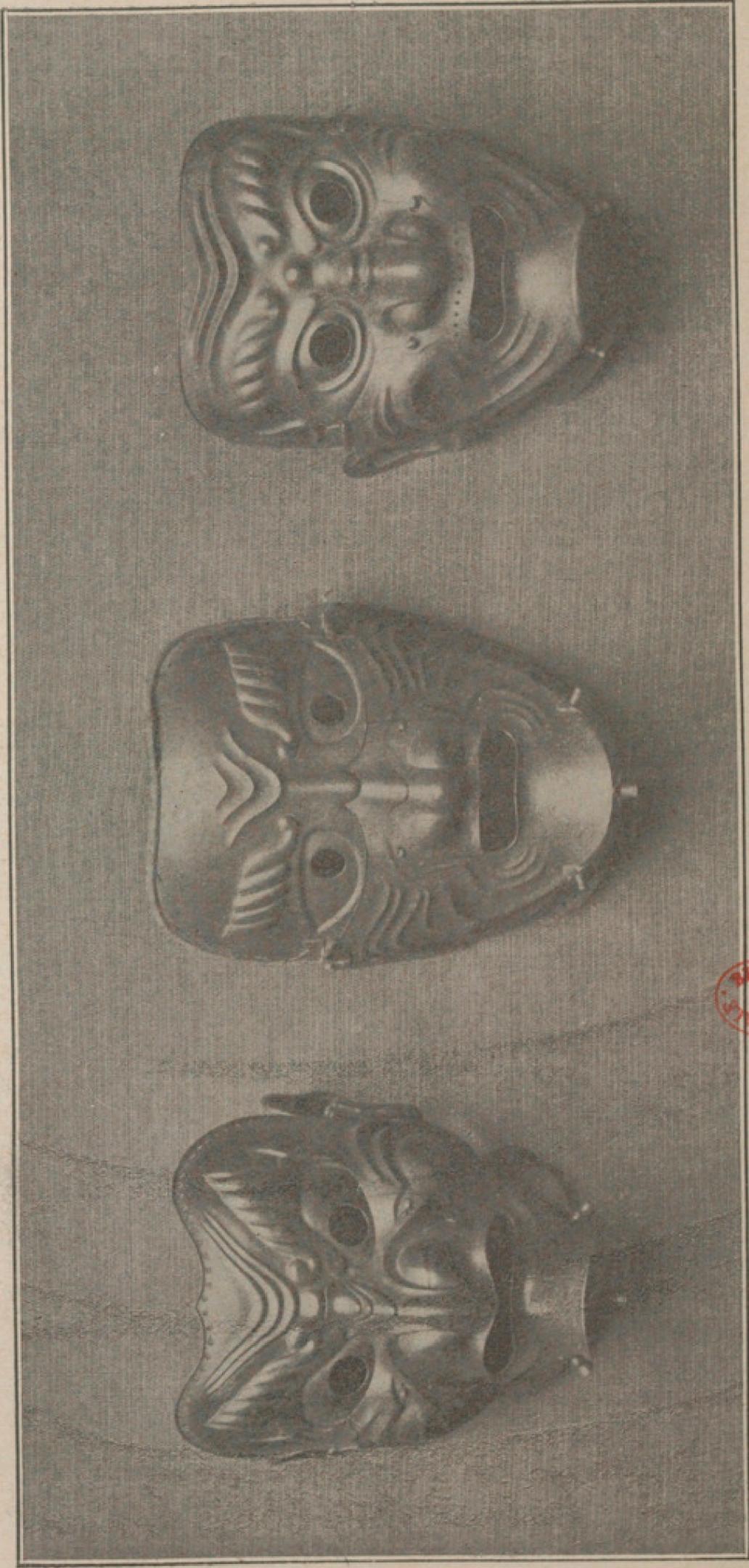
(1) Des chapitres spéciaux du tome VI ayant été consacrés à la presse, à la philosophie, aux sciences, à la morale et les œuvres historiques proprement dites devant être étudiées avec les sources de la littérature japonaise dans la Bibliographie générale de l'ouvrage (tome VII), ce chapitre ne traite que des belles-lettres. J'aurais dû y faire une part plus grande à la poésie, mais le nombre énorme de petits poèmes publiés chaque année ne présente pas grand intérêt et le seul grand poème qui ait été publié est en chinois; c'est une sorte d'épopée sur la révolte de Satsuma d'Inoue Tetsujirô, connu surtout comme philosophe.

*
**

L'effort considérable que depuis un demi-siècle les Japonais ont fait dans le domaine des lettres n'a donc donné jusqu'ici que des résultats douteux ; il est par contre plein de promesses. La transformation du peuple par la diffusion de l'instruction et de la richesse, les progrès accomplis dans toutes les branches des sciences et des arts, la création d'une langue populaire, la fusion des idées de l'Orient et de celles de l'Occident, la curiosité que montrent les hommes cultivés pour tous les problèmes de la religion et de la philosophie, tout semble indiquer que le moment n'est pas loin où les écrivains japonais donneront des œuvres capables de s'imposer à l'Occident. Mais ces œuvres seront-elle vraiment littéraires? le caractère complexe de la civilisation actuelle du Japon est-il favorable à la conception et à la réalisation d'un idéal purement esthétique? Voilà ce que nous ne saurions dire encore. Il semblerait pourtant que les conflits qui se produisent entre les anciens et les nouveaux sentiments, les anciennes et les nouvelles idées dussent être capables de susciter des romans ou des drames d'une observation forte et d'un intérêt poignant. A défaut d'un Hugo ou d'un Vigny, peut-être le Japon aura-t-il bientôt son Stendahl ou son Balzac; ce serait plus vraisemblablement son Balzac.



Garde en fer, quadrilobée, légèrement convexe, incrustée d'or et décorée en émaux translucides polychromes d'un héron et de feuilles d'érable.



Masque en fer repoussé, entier.

Masque en fer repoussé, entier.

Demi-masque en fer repoussé, entier.



Cinquième Exposition d'Estampes Japonaises



Conférence-Promenade

DE

M. Raymond KOEHLIN

VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ FRANCO-JAPONAISE DE PARIS

I

Ainsi qu'il l'a fait pour trois des quatre premières Expositions d'Estampes Japonaises organisées par le Musée des Arts Décoratifs, notre éminent Vice-Président M. R. Koechlin a bien voulu mettre une fois de plus, avec sa bonhomie parfaite, sa haute érudition en la matière à la disposition de notre Société et nous promener en février dernier à travers la cinquième consacrée surtout à Hokusai. Nous aurons sans doute le bonheur de donner plus tard sur Hokusai une étude de notre Vice-Président comme nous le pouvons faire cette fois sur Utamaro. En attendant cette bonne fortune, nous résumerons sa charmante causerie en nous aidant de la notice rédigée pour les visiteurs de cette cinquième Exposition et aussi de la très belle page donnée par notre collègue M. J. Lebel dans l'*Art et Décoration* de février 1913 dont nous reparlons dans la *Revue des Périodiques*.

Kiyonaga et Utamaro, les deux grands maîtres de la gravure japonaise à la fin du XVIII^e siècle étaient entourés de quantité d'artistes qui subissaient leur influence. Nous en avons déjà fait connaître quelques-uns. *Shunsho* surtout, succédané de Kiyonaga; en voici d'autres plus près d'Utamaro, qu'il eût été intéressant d'exposer en même temps que lui, mais qu'il nous a fallu réserver pour cette année: c'est *Yeishi*, un peintre agréable quoique sans grande originalité et qui a eu surtout l'avantage d'être admirablement gravé; *Yeisho* et *Yeiri* dont l'œuvre assez peu nombreuse marque une délicatesse allant jusqu'à la manière et, entre plusieurs autres, *Choki* (ou Nagayoshi), l'un des plus raffinés parmi les artistes de l'Ukiyo-yé et dont certaines pièces comptent parmi les chefs-d'œuvre de l'estampe japonaise. On ne manquera pas de voir avec plaisir leurs ouvrages où revit toute la grâce du XVIII^e siècle, aussi sensible au Japon qu'en France, mais, quel que soit leur mérite, il s'éclipse devant le génie d'*Hokusai* à qui est véritablement consacrée l'Exposition de cette année.

Ce peintre est resté longtemps à peu près inconnu en Europe. Certaines collections contenaient bien quelques-unes de ses œuvres, mais sa vie demeura obscure jusqu'à la publication en 1895 du célèbre livre d'Edmond de Goncourt. Dès lors, les études se sont poursuivies et les chercheurs se procurèrent de nombreux documents authentiques qui, tout en laissant certaines périodes dans l'imprécision, permettent cependant d'avoir une connaissance suffisamment précise de l'existence de l'artiste.

Hokusai est né, d'après E. de Goncourt, le 5 mars 1760, à Yedo, dans le quartier de Hondjo; il était probablement le fils de Nakajima Issé, fabricant de miroirs de la famille des Tokugawa. Il fut d'abord commis-libraire et c'est en feuilletant les livres illustrés que lui vint la passion du dessin. De 1773 à 1778, il travailla chez un graveur sur bois, puis cédant au désir de donner une forme personnelle à ses imaginations, il entra dans l'atelier de Shunsho, le grand peintre d'acteurs, qui, rendant justice à son talent naissant, l'autorisa à prendre un des caractères composant son nom, suivant l'usage, et à signer une série de dessins de comédiens du nom de Katsuwaka Shunro. Jusque vers 1786, Hokusai travaille avec persévérance dans le style de son maître, bien qu'il soit déjà possible de distinguer dans ses ouvrages le germe de sa personnalité.

Pour des raisons qui ne sont pas nettement déterminées, mais qui paraissent consister en des manifestations d'indépendance peu en rapport avec sa qualité d'élève, Hokusai fut exclu de l'atelier de Shunsho. Il annonça au public qu'il n'appartenait plus à aucune école et il signa successivement des noms de Kusamura Shunro, Tokétaro Kako, Sori.

Il s'annonçait déjà comme jouissant d'une facilité de travail prodigieuse; il publiait des séries d'estampes, il illustrait des romans, mais les œuvres caractéristiques de cette époque furent les *surimonos*, compositions délicates et précieuses servant de cartes de Jour de l'An, d'invitations, de programmes, etc. E. de Goncourt en apprécie le charme dans les lignes suivantes :

« Les *surimonos*, les impressions multiples, où la couleur et le dessin semblent tendrement bus par la soie du papier japonais, et qui sont ces images à la tonalité si joliment adoucie, si artistement perdue, si délavée, de colorations pareilles aux nuages à peine teintés que fait le barbotage d'un pinceau chargé de couleur dans l'eau d'un verre, ces images qui, par le soyeux du papier, la qualité des couleurs, le soin du tirage et des rehauts d'or et d'argent et encore par ce complément du gaufrage — obtenu, le croirait-on, par l'appuiement du coude nu de l'ouvrier sur le papier — ces images n'ayant rien de similaire dans la gravure d'aucun peuple de la terre, font une grande partie de l'œuvre d'Hokusai. »

Bien que sa renommée commençât à s'étendre dès cette époque, Hokusai demandait encore des leçons à différents maîtres appréciés. La somme de travail qu'il avait à fournir était encore accrue par de pressants besoins d'argent, car ses ouvrages ne lui rapportaient guère. Il changea encore plusieurs fois de nom; en 1798 apparut pour la première fois le nom d'Hokusai qui, au bout de quelque temps, lui resta définitivement.

En même temps qu'il composait ses *surimonos*, il illustrait un grand nombre d'ouvrages, poésies ou romans; c'est là que sa verve se donna libre carrière; c'est là que peut-être il mit le meilleur de son génie. Parmi ces ouvrages, il faut s'attacher surtout à ceux de Bakin, célèbre romancier populaire qui, pour donner un caractère de vérité certaine à ses récits, appuyait ses fictions sur des faits historiques, des légendes connues de tous, des descriptions de paysages très fidèles. Hokusai illustra notamment *Le Prunier et le Saule de la Sumida* en 6 volumes, *le Rêve du Camphrier du Sud* en 17 volumes, *les Dessins du Juge Aoto* en 10 volumes.

Le romancier et le dessinateur s'étant séparés à la suite de querelles d'amour-propre, malgré l'immense succès qui avait accueilli plusieurs des éditions de leurs ouvrages, Hokusai eut l'idée de publier des albums de dessins sans le moindre texte d'un littérateur. C'est dans cette disposition d'esprit que prit naissance la *Mangwa*, qui parut en 13 volumes de 1813 à 1849 ; un quatorzième et un quinzième volume parurent même après la mort de l'artiste.

« La Mangwa, dit E. de Goncourt, cette profusion d'images, cette avalanche de dessins, cette débauche de crayonnages, ces quinze cahiers, où les croquis se pressent sur les feuillets comme les œufs de la ponte des vers à soie sur une feuille de papier, une œuvre qui n'a pas de pareil chez aucun peintre de l'Occident ! La Mangwa, ces milliers de reproductions fiévreuses de ce qui est sur la terre, dans le ciel, sous l'eau, ces magiques instantanés de l'action, du mouvement, de la vie remuante de l'humanité et de l'animalité, enfin, cette espèce de délire sur le papier du grand *fou de dessin* de là-bas ! »

Parmi les albums de dessins, tous dignes d'admiration, il convient de mettre hors de pair, outre la Mangwa, le *Shashin Gwafu*, études d'après nature (1814), les *Denshin Gwakio*, Miroir des dessins qui viennent de l'âme (1818), l'*Ippitsu Gwafu*, Recueil de dessins d'un seul coup de pinceau (1823), le *Fougaku Hiakkei*, 100 vues du Fusi-yama (1834-1835).

A partir de l'année 1830 environ, Hokusai a atteint l'apogée de son talent et, dans les années suivantes, son labeur ne se ralentit pas et ses productions ne diminuèrent jamais de valeur malgré la vieillesse, les malheurs et des conditions de travail déplorables. A 68 ans, il subit une paralysie passagère ; en 1834, il dut s'exiler de Yedo et se réfugier, pour une cause qui n'est pas encore bien déterminée, à Uraga où son séjour dura plusieurs années. Revenu dans la capitale, il se débattit, faute d'éditeurs, dans une profonde misère et dut, pour vivre, vendre à bas prix une énorme quantité d'ouvrages. Ensuite, sa maison fut détruite par le feu, mais il n'en était pas à un déménagement près, car on raconte qu'il changea de domicile 93 fois dans une vie de 89 ans.

La pauvreté ne semble pas d'ailleurs lui avoir pesé, car il affectait un dédain tout particulier du confort et même, dit-on, de la plus élémentaire propreté. Son indifférence pour la richesse et les honneurs était remarquable et il en arriva à refuser de faire un dessin que lui avait fait demander le Shogun. Il est vrai de dire que devant le même personnage, il avait déjà exécuté des tours de force, comme d'exécuter un Dharma colossal sur un papier de 200 mètres carrés, ou de tracer une gigantesque bande d'indigo sur laquelle il fit courir des coqs dont les pattes avaient été enduites de couleur rouge, ce qui représenta le cours de la Sumida parsemé de feuilles d'érables rougies par l'automne.

Il mourut en 1849.

Nous étudierons maintenant, en nous bornant aux œuvres capitales, les estampes d'Hokusai qui font l'objet de la 5^e Exposition d'Estampes japonaises organisée par l'Union centrale des arts décoratifs.

Vers 1778, comme on le sait déjà, Hokusai fit des portraits d'acteurs dans le style de Shunsho, mais on voit bientôt apparaître des séries où se révèle la

future maîtrise de l'artiste, des vues du lac Biwa, du Tokaïdo, de la Sumida, etc. De 1800 à 1806, les feuilles séparées paraissent nombreuses et de toute nature. Un jour, c'est une estampe industrielle, un autre jour, une estampe de l'art le plus pur ; il dessine des caricatures, des images à composer pour les enfants, des portraits de poètes, des écrans. En 1823 paraît le fameux *paysage à Cent Ponts* et, de 1823 à 1829, la série des 36 *vues du Fuji Yama* qui sont en réalité au nombre de 46. C'est une série en largeur « aux couleurs un peu crues, dit E. de Goncourt, mais ambitieuses de se rapprocher des colorations de la nature, sous tous les aspects de la lumière ; c'est l'album inspirateur du paysage des impressionnistes de l'heure présente ». Sur chacune des feuilles, la cime de la montagne sainte apparaît dans un décor nouveau. Tantôt on la voit au milieu des éclairs (Orage au pied de la Montagne), tantôt dans la plus simple verdure (le lac de Hakoné dans la province de Sagami) tantôt en perspective au fond d'un tonneau (Fujimi-no-hara), parfois minuscule parmi les volutes d'une vague gigantesque (l'intérieur du flot en face de Kanagawa) ou d'une merveilleuse grandeur, son cône rougi par le soleil couchant (Beau temps par le vent du Sud).

Les effets varient d'ailleurs dans chaque collection, car une même planche a été tirée dans des couleurs très différentes.

A cette série se joignent comme impressions de la même facture *les Cascades* (1827), huit planches en hauteur, et *les Ponts* (1827-1830), onze planches en largeur.

En 1830 paraissent en cinq planches séparées, *les Cent Contes*, représentant d'effrayantes apparitions fantomatiques. Dans cette même année sont publiées dix grandes impressions en couleur, *les Images des Poètes* qui révèlent vraiment le génie merveilleux d'Hokusai. La sûreté du trait, la coloration de l'aquarelle ainsi que la grandeur et le pittoresque des scènes font de cette série, très rare, le chef-d'œuvre de l'artiste.

Il faut signaler certaines impressions magnifiques qui paraissent à cette époque en feuilles séparées : un faucon sur son perchoir, au milieu d'une floraison de pruniers — trois tortues ; — deux carpes, l'une remontant le rapide d'une cascade, l'autre en sortant ; — deux grues sur la neige.

De 1830 encore est la série des *Grandes fleurs*, d'un très beau style (10 grandes planches en largeur.) Il existe encore dix autres planches de fleurs de format plus petit et d'un tirage moins réussi.

Dans l'année de disette 1839, paraît une suite de paysages en largeur, signés *Manji*, précédemment Hokusai, et connues sous le nom des *Cent Poésies*, le titre exact étant « les Cent Contes » expliqués par la nourrice, 27 planches seulement ont été publiées. La facture est assez analogue à celle des 36 vues du Fuji, mais les personnages y tiennent plus de place. Les bons tirages ont des colorations très harmonieuses. A cette série se rattachent les trois planches « Neiges, Lune et Fleurs » qui sont inférieures aux précédentes.

Il serait superflu de donner une appréciation détaillée sur les œuvres d'Hokusai ; un examen, même rapide, des collections exposées au pavillon de Marsan suffit, même à ceux qui ne sont pas très versés dans l'art japonais, pour pouvoir rendre justice à son talent, parfaitement accessible à l'esprit occidental.

Pour terminer, citons cette préface du livre illustré des Cent vues du Fuji, où Hokusai fait connaître ce qu'il pense de lui-même et de son art : « Depuis l'âge de six ans, j'avais la manie de dessiner la forme des objets. Vers l'âge de 50 ans, j'avais publié une infinité de dessins, mais tout ce que j'ai produit avant l'âge de 70 ans ne vaut pas la peine d'être compté. C'est à l'âge de 73 ans que j'ai compris à peu près la structure de la nature vraie, des animaux, des herbes, des arbres, des oiseaux, des poissons et des insectes.

« Par conséquent, à l'âge de 80 ans, j'aurai fait encore plus de progrès ; à 90 ans je pénétrerai le mystère des choses ; à cent ans je serai décidément parvenu à un degré de merveille et, quand j'aurai cent dix ans, chez moi, soit un point, soit une ligne, tout sera vivant.

« Je demande à ceux qui vivront autant que moi de voir si je tiens ma parole.

« Écrit à l'âge de 75 ans par moi, autrefois Hokusai, aujourd'hui Gwakio Rojin, le vieillard fou de dessin. »

H. B.

II

On a profité de cette Exposition d'Estampes japonaises pour mettre sous les yeux du public, comme on l'a fait précédemment d'ailleurs, de charmants petits produits de l'Art japonais chers aux collectionneurs. Cette année, on a groupé masques, netzukés et petites sculptures. Notre actif collègue, dont l'éloge n'est plus à faire, M. le Marquis de Tressan, a rédigé pour cette partie de l'Exposition, une courte notice que nous lui demandons la permission de reproduire intégralement, sûrs que nous sommes qu'elle ne peut qu'intéresser les lecteurs de notre Bulletin.

Les chefs-d'œuvre de la grande sculpture japonaise, dont les deux plus brillantes périodes sont les VIII^e-IX^e siècles (art bouddhique) et le XIII^e (art laïque), n'ont guère quitté leur pays d'origine où ils sont précieusement conservés dans les temples.

Dans cette pénurie générale, les organisateurs de la présente Exposition ont voulu du moins donner une idée de la petite statuaire, de l'art des masques et des netzuke qui sont beaucoup mieux représentés dans nos musées et dans les collections parisiennes.

L'usage des masques est très ancien au Japon *et son origine est tout à la fois laïque et religieuse*. Dès les premiers siècles de notre ère, des danses portant le nom de *Kagura* et consistant en une série de pas lents et d'attitudes hiératiques avec accompagnement de chants, étaient exécutées dans les temples shintoïstes. Il est possible que les exécutants se soient couvert le visage d'argile rouge ou de peinture, — comme le firent les Grecs avant l'invention des masques. — D'autre part, des divertissements d'origine chinoise, qui prirent le nom de *Bugaku* et comportaient l'emploi de masques, furent inaugurés à la fin du VI^e siècle.

Le temple célèbre d'*Horyûji* conserve toute une série de masques dont le

plus ancien paraît remonter au VII^e siècle et représente la déesse Uzume — celle-là même qui dansa devant la grotte où s'était réfugiée *Amaterasu*, déesse du soleil, offensée par son frère Susano-ô, — avec son type traditionnel de femme réjouie.

Les masques du VII^e siècle se répartissent en trois catégories différentes : La première figure des êtres fabuleux, démons et *tengu* au nez démesuré ; la seconde des Bouddhas dont l'expression de grand calme contraste avec les grimaces terribles des divinités inférieures et montre parfois *l'influence gréco-bouddhique* ; la troisième enfin comprend des types bien plus franchement japonais et vise au réalisme. Tous ces masques se recommandent à notre admiration par leur puissance synthétique de conception et la vigueur de leur exécution.

Au commencement du XII^e siècle, les divertissements, comme tout l'art japonais, ont banni l'imitation de l'étranger. Dans les dernières années de ce même siècle, le *Surugaku* est inventé. A cette danse mimée, il ne manque plus que le dialogue pour devenir un drame complet.

Mais les masques n'exprimèrent toutes les passions, tous les âges de la vie, toutes les laideurs ou les beautés humaines, que le jour où le théâtre de Nô fut créé sous le shogun ASHIKAGA YOSHIMITSU (1368-1394). Avec celui-ci naquit un art assez semblable à l'ancien drame grec comportant le jeu des acteurs en plein air, le chœur lyrique, l'observation de la règle des trois unités. Tous les éléments comiques furent désormais exclus de l'action principale et rejetés dans le *Kyôgen*, sorte d'intermède bouffon. De là, la gravité générale des masques de Nô, ceux de *Kyôgen* visant seuls à l'effet comique.

A partir du XIV^e siècle et surtout du XV^e, on connaît quelques noms de sculpteurs de masques tels qu'IBI MUNETADA, SOAMI HISATSUGU et SANKOBO (vers 1465-1486) créateur des trois branches de la famille DEME, celles d'ECHIZEN, d'OMI et ONO qui s'épanouirent durant plus de trois siècles.

Les plus célèbres d'entre leurs représentants furent :

1^o Dans la branche ONO : ZEKAN (1526-1616), le favori de Toyotomi Hideyoshi ; MITSUTAKU (surnommé TOHAKU, 1613-1715), le 3^e maître et le 4^e, MITSUNORI (MAMBI, mort en 1729), célèbre pour le type de belle Japonaise qu'il avait créé ;

2^o Dans la branche d'ECHIZEN : le 4^e MITSUNAGA MANYEI, vers 1661-1673) et son élève MITSUMASA (KODAMA OMI, mort en 1704) ;

3^o Dans la branche OMI-ISEKI ; IYESHIGE (mort en 1645), qui perfectionna la technique du coloris. Disons à ce propos que des peintres célèbres ne crurent pas déroger en décorant des masques.

Durant l'époque des TOKUGAWA (1606-1868), les types des masques de Nô atteignirent une extraordinaire variété. La seconde moitié du XVIII^e siècle vit leur décadence, comme celles de presque toutes les branches de l'art appliqué. Elle était due à l'importance exagérée, accordée à l'analyse et à la recherche du tour de force technique.

Au moment où déclinait déjà l'art des masques (milieu du XVIII^e), celui des *netzuke* atteignait l'apogée.

Le *netzuke* était une sorte de petite breloque au travers de laquelle passaient les cordons de soie attachant à la ceinture du Japonais les *Koshisage*

(ou « choses pendues à la cuisse ») qui étaient, l'écrivoire, l'*inrô* (boîte à cachets puis à médecine), la bourse et le petit sac pour le briquet.

On a prétendu que l'usage en remonterait à la fin du xvi^e siècle (époque de MOMOYAMA); mais à notre connaissance, il n'existe aucun exemplaire d'aussi haute époque. Les plus anciens, actuellement conservés dans les collections, doivent dater du xvii^e siècle. Ils sont très nettement caractérisés par leur grande dimension, leur exécution vigoureuse qui est en quelque sorte de l'*archaïsme*. L'influence chinoise y est facilement discernable.

C'est seulement durant l'ère de GENROKU (1688-1703) que le netzuke commença à être vraiment à la mode. Plusieurs membres de la famille DEME s'adonnèrent à sa sculpture en lui donnant la forme d'un petit masque de Nô. (En particulier SUKEMITSU surnommé Uman). La vogue de ces petits bibelots charmants fut telle que des laqueurs comme KÔRIN (1661-1716) et RITSUÔ (1663-1747), des ciseleurs comme le grand SÔMIN (1669-1733) voulurent en exécuter, qu'un peintre de talent tel que le hôgen SHUGETSU s'y consacra exclusivement.

La période la plus glorieuse du netzuke comprend les nengô MEIWA et KYÔWA (1764-1804). C'est alors que YOSHIMURA SHUZAN sculpta ses figurines en couleur (*saishiki bori*) empruntées à l'histoire légendaire de la Chine et du Japon. Dès 1781, dit le sôken Kisho, ses œuvres authentiques étaient très rares et on les imita depuis terriblement.

Parmi les autres sculpteurs les plus célèbres, il nous suffira de citer les noms d'OGASAWARA ISSAI (vers 1781-1788) auquel M. YOKOI réserve la première place; MINKO, originaire de la province d'Ise; le premier MIWA, assez mal connu.

Les formes des *netzuke* étaient très variées (*Manjû*, sorte de bouton convexe; *Kagamibula*, anneau d'ivoire entourant une plaque de métal gravée ou ciselée; *hako*, ou petit coffret; *ningyô* ou figurine).

A partir du deuxième quart du xix^e siècle, la décadence du genre devient manifeste. Désormais les artistes se contentent de copier les modèles légués par les périodes précédentes. Finalement, la production des *netzukes* devient presque industrielle et fournit ces ivoires vieilliss artificiellement qui font si mal juger l'art japonais par les personnes connaissant seulement ces lamentables spécimens.

Pour donner plus de variété à cette exposition, les organisateurs ont voulu joindre aux statuettes, aux masques et aux *netzukes*, quelques-unes de ces peintures d'éventail qui touchent de si près au grand art et ont derrière elles un nombre si respectable de siècles (peintures en forme d'éventail du temple Shitennoji d'Osaku datant de 1170 et ornées de scènes humoristiques). On remarquera tout particulièrement, parmi les objets exposés, les œuvres du style des TOSA du xvii^e siècle, et de KÔRIN, comme aussi ceux dus aux si célèbres maîtres d'UKIYO-YE : UTAMARO (1753-1804) et HOKUSAI (1760-1849).



Jolie chapelle portative en fer, contenant une figure de Kwannon, debout, dans un joli drapé de robe, et tenant à la main le vase d'ambroisie. Les vantaux portent à l'intérieur, en fer ciselé, les deux figures des gardiens du temple.

Le fermoir est formé de trois petites tortues en fer ciselé.

Un Don de M. le Colonel Watanabé,

Attaché Militaire du Japon en France,

À la Bibliothèque de la Société Franco-Japonaise de Paris

Le *kakemono* n'est pas exclusivement cette peinture sur soie ou sur papier qui constitue le tableau des Japonais. Ce peuple, qui a encore le bonheur de voir dans l'écriture un art original sachant rendre aussi bien que la voix l'idée de celui qui a pris le pinceau, y confie souventes fois une de ses courtes poésies, expression de sa pensée du moment. Souventes fois aussi il y retrace avec son tempérament ou sa disposition de l'instant même la sentence morale d'un grand penseur extrême-oriental ou la belle image poétique d'un de ses auteurs préférés. Nogi, cette curieuse figure qui de son vivant déjà jouissait d'une sorte de culte qu'il n'était nullement homme à avoir jamais recherché, Nogi se délassait à ce noble passe-temps que notre Occident regarderait plutôt aujourd'hui comme une pure frivolité. A plus d'un ami il s'est plu à remettre ainsi sur *kakemono* une de ses strophes. Sur *kakemono* il avait tenu également à copier de sa propre main un véritable aphorisme où l'on retrouve bien l'esprit de ce Bansen (1) qu'il devait affectionner tout particulièrement. Et pourquoi cette copie ? Pour avoir constamment sous les yeux quelque chose à même de le retremper à chaque minute. On a donné récemment au Japon des fac-simile de ce *kakémono* et d'un autre offrant une strophe du général-poète. M. le Colonel Watanabé, le sympathique Attaché Militaire du Japon, a eu la délicate attention de nous adresser un exemplaire de chacun de ces fac-simile pour notre Bibliothèque. Nous l'en remercions vivement et nous reproduisons ici la traduction française de ces deux souvenirs.

Voici la strophe qui peint admirablement le soldat :

« *Notre corps n'étant que le bouclier du Souverain, ne devons-nous point le forger et le polir ?* »

Passons à l'aphorisme copié par Nogi :

« Celui qui ne sait pas se satisfaire dans la retraite ne sera jamais capable de mourir pour son devoir, s'il est appelé à servir. Aussi le samuraï doit-il élever son âme dès le temps de la paix et dès le temps de la paix le pays doit

(1) Kumazawa Ryôkai (1619-1691) appelé aussi Bansen. En 1645, le daimyo d'Okayama l'engagea comme professeur. A la suite d'une chute de cheval, il vint en 1656 à Kyôto et ouvrit une école où nombre de *Kuge* vinrent suivre ses leçons dans lesquelles il traitait d'économie politique, d'administration. Ses succès portèrent ombrage au *Bakufu* et Ryôkai dut s'enfuir au Mont Yoshino en 1666. Appelé par le daimyo d'Akashi, il accepta ses offres et le suivit lorsqu'il fut transféré à Kôriyama en 1679, puis à Kôga en 1685. C'est de cette dernière ville qu'il adressa au Shôgun un mémoire sur les réformes à apporter dans l'administration. Il fut pour ce fait condamné à la prison et s'abstint dès lors de toute critique. (D'après Papinot.)

élever l'âme du samuraï. Au moment nécessaire on peut espérer l'élan sans réserve de ceux qui ne regrettent jamais de vivre retirés en tout autre moment. Celui qui est tenu pour courageux quand il vole au secours de la patrie en danger a pareillement le courage d'abandonner toutes faveurs alors que la paix revient. La même force demeure en tout temps. »



Grand brûle-parfums tripode, décoré sur la panse et les pieds d'un enchevêtrement de fleurs en émaux bleus lapis, verts, rouges et blancs, sur lequel se détachent en émaux mauves des phénix.

A la partie supérieure de la panse, une zone de fleurs en émaux polychromes sur fond rouge, surmonte le marli vertical, sorte de disque plat.

Zone ajourée en cuivre ciselée de grecques, sur laquelle repose le couvercle également ajouré et surmonté d'une chimère Kelin.

Grand socle tripode en bois sculpté.

Nouvelles du Japon

Renversement du Ministère Katsura et Constitution du Cabinet Yamamoto.

Le Ministère du prince Katsura dont nous annonçons la Constitution dans notre numéro XXVIII n'aura pas vécu longtemps et le jeune Empereur aura connu en moins d'un an de règne trois cabinets et deux crises ministérielles plutôt laborieuses. Notre collègue de Bruxelles, le *Bulletin de la Société d'Etudes Belgo-Japonaise*, donne dans son numéro d'avril une lettre de son correspondant de Yokohama datée du 1^{er} mars que nous lui demandons la permission de reproduire en nous permettant toutefois de l'accompagner de quelques notes.

Yokohama, le 1^{er} mars 1913.

De graves événements politiques se sont déroulés au Japon depuis janvier dernier.

En décembre 1912, à la suite de la démission du cabinet Saionji, l'Empereur confia au prince Katsura la mission de constituer un nouveau ministère (1).

Dès les débuts, le prince Katsura rencontra les plus grands obstacles dans l'accomplissement de sa tâche. Malgré sa puissance et son crédit personnel, il ne put, en effet, se concilier les sympathies du parti « Seiyukai », en majorité à la Diète nationale (2).

Les partis politiques ne sont pas encore bien dessinés au Japon : ce sont des partis de personnes, plutôt que des partis à programme déterminé. C'est ce qui explique que le prince Katsura, pour vaincre l'hostilité des « Seiyukai », eut recours à la création d'un autre parti, dont il se déclara le chef (3).

Ce projet, si extraordinaire et audacieux qu'il puisse cependant paraître, réussit néanmoins. Pourtant, le prince Katsura ne fut pas assez heureux pour se créer une majorité à la Diète, qui se réunit pour la première fois vers la fin de janvier. Devant l'hostilité qu'elle lui témoigna, le prince Katsura fit suspendre toute délibération pendant quinze jours. Entre temps, il essayait, mais sans y parvenir, de gagner le parti « Seiyukai » à sa cause. Sous le coup d'un vote de non confiance, il fit ajourner la Diète une seconde fois, puis une troisième fois.

Ce troisième ajournement coïncida avec des événements extrêmement regrettables. Le peuple de Tôkyô, surexcité par ce que les leaders du parti « Seiyukai » appellent des « attaques contre la Constitution », commença à manifester son mécontentement. Les adversaires du prince Katsura furent acclamés à la sortie de la Diète, tandis que ses partisans étaient vigoureusement hués.

Un déploiement extraordinaire de forces policières amena quelques inci-

(1) Voir *Bulletin de la Société Franco-Japonaise* n° XXVIII, pages 83-84-85.

(2) Parti fondé par le prince Ito et dirigé par le marquis Saionji.

(3) Le Rikken Doshikai. Voir plus loin les noms et la force des partis parlementaires actuels.

dents. La police montée opéra des charges et des personnes furent blessées. Dès ce moment, la fureur populaire ne connut plus de bornes. La police fut attaquée à coup de pierres et de *ghettas* (1); des bureaux de police furent saccagés et brûlés. Près de quatre-vingts abris destinés à la police furent entièrement détruits. La foule fit ensuite le siège des journaux défendant la cause du prince Katsura (2).

Les bureaux du *Miyako Shimbun* furent incendiés, et ce ne fut qu'à grand-peine qu'on put circonscrire l'élément devastateur. Quant au personnel, il n'échappa aux fureurs de la foule que par une fuite précipitée.

Le siège des bureaux du *Kokumin Shimbun* (3) fut plus tragique. Une partie du personnel s'arma de sabres et attaqua la foule; il y eut de nombreux blessés et un tué. Ici, heureusement, la police arriva à temps pour empêcher non-seulement l'incendie de l'immeuble, mais, peut-être, le massacre du personnel, qu'on accusait d'avoir attaqué la foule sans être en état de légitime défense.

Les événements révolutionnaires de Tôkyô eurent leur répercussion en province. A Kyôto, à Osaka, à Kobé, à Hiroshima, les demeures des députés ayant adhéré au nouveau parti du prince Katsura, furent assaillies et fortement endommagées. Les bureaux des journaux ayant soutenu la cause du prince, encoururent également les colères de la foule.

Afin de mettre fin à cette situation, le prince Katsura remit sa démission à l'Empereur, et l'amiral comte Yamamoto fut chargé de composer un nouveau cabinet.

Après un travail laborieux, le ministère suivant fut enfin formé le 21 février :

Amiral comte Yamamoto (4)	Chef du cabinet
M. M. Matsuda	Justice
Baron Kikoshi	Guerre
Baron Saito	Marine
E. Kei Hara	Intérieur
Baron Makino	Affaires Étrangères (5)
M. Tatsuwo Yamamoto	Agriculture et Commerce
Baron Takahashi	Finances
M. Hajime Motoda	Communications
D ^r Yoshito Okuda	Instruction Publique.

MM. Hara, Matsuda, Motoda, T. Yamamoto, baron Takahashi et Okuda appartiennent au parti « Seiyukai ».

(1) Les *ghettas* sont les espèces de chaussures de bois, surélevées par des planchettes, que les Japonais mettent dans la rue. (Note de Japon et Belgique).

(2) Les manifestations souvent violentes contre les bureaux de journaux sont une des manies de la populace japonaise.

(3) Un des principaux organes japonais.

(4) La Société Franco-Japonaise de Paris reçut il y a quelques années l'Amiral, qui, au dire de quelques-uns de nos amis japonais d'alors, devait tôt ou tard être appelé à former un cabinet. Leur vue était juste.

(5) Le Vice-Ministre des Affaires Étrangères est M. Matsui, qui fut Conseiller d'Ambassade à Paris.

Néanmoins, les avancés de ce parti ne sont pas satisfaits, car ils voudraient que le chef du cabinet fût choisi dans la majorité, et ils auraient décidé, paraît-il, de créer un nouveau parti : le « Kensei-Club » (Club Constitutionnel). Leur chef serait M. Ozaki, ancien maire de Tôkyô.

Actuellement, la Diète nationale japonaise est composée comme suit :

Seiyukaï (parti du prince Ito	213	membres
Kokuminto (nationalistes) (1)	43	»
Doshikai (constitutionnels).	29	»
Rikken Doshikai (parti du prince Katsura).	86	»
Indépendants	8	»
Non-définis	2	»

A. D.

Le « Bulletin de la Société Franco-Japonaise de Paris » a parlé à plusieurs reprises de MM. Hara, Matsuda, Kikoshi, Saïto, Yamamoto. Nous dirons un mot du nouveau Président du Conseil, M. l'Amiral Comte Yamamoto qui nous a paru, lorsqu'il nous a été donné de le voir à Paris, un homme de grande décision, de vive pénétration et d'une parole à même d'imposer une volonté.

L'Amiral Yamamoto, créé comte en 1907, est né en 1852 dans cette province de Satsuma, dont l'influence est encore aujourd'hui si grande. Malgré sa grande jeunesse, il combattit du côté impérial dans la guerre de Restauration et fut ensuite l'un des premiers diplômés de l'Académie Navale du Japon. Il se rendit en Amérique, fit même le tour du monde à bord d'un bâtiment de guerre allemand. Contre-Amiral en 1895, il devint Vice-Ministre de la Marine l'année suivante et Ministre en 1898, année où il fut fait Vice-Amiral. Il resta Ministre jusqu'en juin 1906 et eut pour successeur son Vice-Ministre l'Amiral Saïto qui est resté depuis à la tête du département. L'Amiral Yamamoto vint en 1907 en Europe avec le prince Fushimi.

Notre collègue M. Goosens, de Bruxelles, à qui nous adressons nos plus vifs remerciements, nous communique sur les autres nouveaux ministres les lignes que voici :

LE BARON MAKINO, LE NOUVEAU MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Le nouveau Ministre est le fils de feu le fameux Ministre de l'Intérieur Okubo, il fit ses études à l'Université Impériale de Tôkyô.

Il fut gouverneur local, puis Ministre de l'Instruction Publique durant le 1^{er} cabinet Saïonji, puis, Ministre de l'Agriculture et du Commerce durant le 2^e cabinet Saïonji, il fut grand diplomate et rendit pendant bien des années de grands services à la diplomatie.

Il fut d'abord conseiller à la Légation Japonaise à Londres, et après à Washington, de 1878 à 1883, et fut nommé ministre à Rome en 1897, d'où on le transféra à Vienne, où là, il fut promu au rang d'ambassadeur. En 1906, il retourna au Japon pour prendre le portefeuille du Ministre de l'Instruction et de l'Éducation. Il fut aussi un certain temps, le secrétaire particulier du feu prince Ito, quand celui-ci fut Premier Ministre. Il rendit aussi

(1) Le Kokuminto est ce qui reste de ce parti longtemps puissant dont le comte Okuma, le fougueux tribun japonais, jadis ministre, était l'âme.

de grands services à son pays. C'est un homme de grand caractère, tel que fut le comte Hayashi, ex-ministre des Affaires Étrangères.

Il fut nommé baron par S. M. l'Empereur pour les grands services qu'il rendit étant alors ambassadeur à Vienne. C'est lui qui forma le nouveau Ministère le 20 février 1913.

Le baron Takahashi est né à Sendai dans la 1^{re} année de Ansei (1854) et provient d'une famille de Samuraï. Il fit de brillantes études. Il fut professeur à l'Université Impériale de Tôkyô. Pendant 10 ans, de 1881 à 1890, il fut attaché au département du Ministère de l'Agriculture et du Commerce; et fut ensuite nommé le chef de plusieurs départements des Ministères au Japon. En 1892, il entra à la Banque Impériale du Japon. Il se signala tout spécialement durant la guerre Russo-Japonaise par les grands services qu'il rendit au Gouvernement. En 1907, Sa Majesté l'Empereur, à titre de remerciement et de reconnaissance de ces services, le créa Baron. Il fut alors nommé président de la Yokohama Specie Bank, et membre spécial de la Chambre de commerce de Yokohama. Cette année-ci, il fut nommé Président de la Banque Impériale du Japon puis Ministre des Finances.

M. Motoda, maintenant Ministre des Communications, est né dix ans avant la Restauration de l'ère de Meiji dans la préfecture d'Oita. Il fit ses études à l'Université Impériale de Tôkyô. En 1890, il fut nommé membre de la Chambre des Représentants, et maintenant il assume l'importante fonction de Ministre des Communications.

M. Okuda est né huit ans avant la Restauration de l'ère de Meiji; il provient de naissance d'une famille de Samuraï. En 1884, il entra à l'Université et fit de brillantes études, plus tard il fut nommé professeur assistant à l'école d'agriculture et forestière de Tôkyô. Il fut ensuite le Conseiller du département de l'Agriculture et du Commerce, puis secrétaire privé du Ministère, etc.; il fut aussi le premier chef de bureau de la Législation et fut élu deux fois membre de la Chambre des Représentants. Maintenant, il vient d'accepter les hautes fonctions de Ministre de l'Instruction Publique.

Ecole des Langues Étrangères de Tôkyô.

L'importante École des Langues Étrangères de Tôkyô qui se vit l'une des nombreuses victimes de ce nouveau *Yedo no hana* qui sévit dans la Capitale le 20 février dernier, n'en remettait pas moins solennellement pour la quatorzième fois ses diplômes et ses prix à ses lauréats le 28 mars sous la présidence de Son Excellence M. Okuda, Ministre de l'Instruction Publique. La Société Franco-Japonaise de Paris qui attribue chaque année à cet intéressant établissement trois prix ne peut malheureusement figurer à cette cérémonie que par cette triste mention: Les trois prix offerts par la Société Franco-Japonaise de Paris ont été détruits dans l'incendie du 20 février. Arrivés après *les Fleurs de Yédo*, les volumes adressés par les autres Sociétés étrangères purent être remis. Les candidats à qui devaient échoir nos ouvrages

ne perdront toutefois rien, car dès que notre Société eût appris le malheur, elle renvoya de nouveaux volumes avec les prix pour 1913-1914.

Nous publierons ce petit tableau extrait de la brochure que nous adresse l'Ecole. Il n'est pas sans intérêt pour nous Français qui, répétons-le une fois de plus, voyions il y a trente ans encore notre langue suivre de près au Japon dans les études la langue anglaise, alors que la langue allemande y faisait à peine figure.

	PROFESSEURS		DIPLOMÉS						ELÈVES de 2 ^e et 3 ^e année.		
	Japonais	Etrangers	1913			1900-1912			Cours principal	Cours spécial	Cours du soir
			Cours principal	Cours spécial	Cours du soir	Cours principal	Cours spécial	Cours du soir			
Anglais	5	2	21		19	266	3	249	52	2	25
Français	4	2	15	1	4	186	8	96	34	1	13
Allemand	5	1	16		12	186	7	191	37	4	31
Russe	4	1	17		3	201	19	61	26		
Italien	3	1	2			40		4			1
Espagnol	4	1	9		3	107	1	24	14		
Chinois	3	2	14		12	235	14	181	34	4	8
Mongol	1	1							3		
Siamois		1							4		
Malais		1							13		
Hindoustani		1							4		
Coréen	4		7			100	5	20	15		
Total	33	14	101	1	53	1321	57	826	236	11	78

La Vente du Nishi Hongwanji.

On nous communique la nouvelle suivante :

« Le premier avril a commencé à Kyôto la vente d'objets d'art dont a décidé de se séparer le Nishi Hongwanji. Amateurs et marchands sont venus de tous les points de l'Empire. Il ne pouvait en être autrement. Une des pièces les plus remarquées et partant les plus disputées a été un paravent (Byôbu) de Kôrin adjugé 105 000 yen soit plus de 260 mille francs. »

Au Japon, comme ici, on le voit, les belles œuvres goûtées ne sont plus toujours à la portée du premier amateur venu.

Ce n'est pas la première fois et ce n'est certainement pas non plus la dernière que les grandes congrégations japonaises se défont de richesses accumulées par les siècles. Les temps sont durs partout, l'attrait de l'argent est magique et c'est ainsi que ce qui se passe en Occident se passe aussi en Extrême-Orient. Les temples se vident peu à peu. Le beau en sera petit à petit banni pour se voir remplacé par la boutique à treize sous.

Le Hongwanji, profitons de la malheureuse occasion qui s'offre à nous pour le rappeler, est la branche principale de la secte bouddhiste Shin ou Monto, ou Ikko fondée par Shinran (Kenshin-Daishi) en 1224. Cette branche tire son nom du grand temple de Kyôto, siège central de la secte bâti en 1272 par la fille et le petit-fils de Shinran. Au temps du 8^e chef-bonze, Rennyô, chassé de Kyôto par les bonzes de Hiei-zan, le temple, continue de nous dire

Papinot à qui nous empruntons ces détails, le temple fut transféré à Chikamatsu en Omi, puis à Yoshizaki en Echizen (1470), enfin à Yamashina, près de Kyôto (1480). En 1532, le grand bonze Shônyo le transporta à Ishiyama (Osaka); de là au Temman-zan (Osaka) en 1585; enfin en 1591, le temple fut installé sur l'emplacement actuel à Kyôto. Mais à cause de l'opposition faite à Nobunaga par le grand-bonze Kôju, Hideyoshi lui substitua comme chef de la secte son frère Kôchô. Ieyasu, arrivé au pouvoir, fit bâtir pour Kôju (Junuyo-Shônin) un autre temple à l'Est de l'ancien, lequel fut appelé Higashi-Hongwanji (Hongwanji Oriental) (1602). De là la division de la secte en deux branches, la première prenant le nom de Nishi Hongwanji (Hongwanji Occidental). Depuis 1521, le temple de Hongwanji avait le titre de *Monzeki* ou Miya-Monzeki, accordé aux temples bouddhistes qui avaient à leur tête un prince impérial devenu bonze. Au Japon 13 temples seulement avaient ce titre donné par extension à ces princes ecclésiastiques eux-mêmes.

Premier grave accident d'Aéroplane au Japon.

Un aéroplane Blériot partit le 29 mars à 11 h. 55 du Champ de Manœuvres d'Aoyama, ayant à bord les lieutenants Tokuda et Kimura. Après avoir parcouru environ 3 kilomètres au-dessus d'une forêt située à l'est d'un village nommé Matsui à une hauteur d'à peu près 300 mètres, l'aéroplane s'abîma sur le sol, tuant dans sa chute les deux malheureux officiers. L'Empereur tint à honorer leur mémoire en les avançant d'un grade et en leur conférant l'Ordre du Soleil-Levant. Le Ministère de la Guerre, de son côté, alloua une pension à leurs familles. La Société d'Encouragement du Japon accorda mille yen, soit environ 2 600 francs, à chacune des deux veuves et les journaux ont ouvert une souscription publique qui a produit jusqu'ici une centaine de mille francs.

Réunion annuelle de la Société de la Soie.

La Société de la Soie, un des plus grands groupements japonais de banquiers, de négociants en soieries et de fabricants de soie, a tenu sa réunion annuelle à Tôkyô sous la présidence de S. A. I. le Prince Fushimi qui n'est pas un inconnu pour les membres de la Société Franco-Japonaise de Paris. Le prince Fushimi, montrant ainsi l'attention que donne à l'essor économique du pays la Maison Impériale prononça à cette occasion un discours d'encouragement et remit à une cinquantaine de personnes le certificat de mérite.

Emprunt de la Société Hydro-Electrique de Kidogawa.

Le Japon a dans sa facilité de produire ce puissant moyen de force motrice et d'éclairage qu'est l'électricité une source inappréciable de richesse. Une de ses plus importantes Sociétés électriques : la *Société Hydro-Electrique* vient d'émettre du 7 au 12 avril un emprunt de 6 millions de yen aux avantageuses conditions suivantes : 7 1/2 %, d'intérêts payables en juin et décembre. Remboursement à partir de la 3^e année jusqu'à concurrence pendant 8 ans de 350 mille yen au moins par an. Le prix d'émission était de 98 yen pour 100 yen.

Bibliographie

Le Meidji. Le Règne de S. M. Mutsu-Hito et le Japon Moderne, par M. Raoul PONTUS. Bruxelles, Société d'Études Belgo-Japonaise, 1913.

Le sympathique Secrétaire général de la « Société d'Études Belgo-Japonaise » a donné une courte mais intéressante brochure sur l'Empereur du Meiji. Nous lui en adressons toutes nos félicitations et nous lui demandons la permission d'extraire pour nos collègues et nos lecteurs de sa plaquette de respectueux souvenirs une page, la dernière, celle si intéressante à tous égards que le Commandant Pontus intitule « L'Avenir du Japon ».

« L'Avenir, qui peut le prévoir ?

« Je me garderai donc bien de faire des prophéties — il n'y a pas de régions au monde, du reste, où elles soient plus dangereuses qu'en Extrême-Orient — et je me contenterai d'exposer ici en un très bref résumé, les problèmes que le *Meidji* a créés et que le *Taishô* (1) devra résoudre.

« Si nous tournons nos regards vers l'Est, qui oserait dire que la question de l'émigration japonaise en Californie et au Canada est à tout jamais réglée et qu'elle ne suscitera pas, dans l'avenir, de nouveaux conflits de races ?

« Le Pacifique — puisse-t-il toujours mériter ce nom — sera-t-il au Japon, comme l'espérait Mutsu-Hito, ou bien aux Etats-Unis qui s'acheminent lentement vers un impérialisme jaloux ?

« Le Canal de Panama ne sera-t-il pas une menace constante pour l'Empire du Soleil Levant (2) ?

« D'autre part, au Nord, la Russie a-t-elle renoncé pour toujours à avoir accès en Extrême-Orient à un port qui ne soit pas, comme Vladivostok, fermé par les glaces pendant cinq mois de l'année ?

« Enfin, lorsque son évolution actuelle sera achevée, de quelles redoutables revanches la Chine ne sera-t-elle pas capable ?

« Je viens d'envisager bien rapidement les difficultés extérieures que le Japon pourrait rencontrer dans l'avenir ; mais les difficultés intérieures ne seront pas moindres peut-être.

« Les Japonais instruits en Europe ou en Amérique ont déjà rapporté de leurs séjours à l'étranger des idées sceptiques et dissolvantes : la libre-pensée et le socialisme.

« Il est indiscutable que c'est le patriotisme religieux du peuple nippon, patriotisme qui se concentrait aveuglément sur l'Empereur-Dieu, qui, en

(1) Nom de la nouvelle ère japonaise. (Voir Mutsu-Hito, l'Empereur du Meiji, dans notre *Bulletin* XXVI-XXVII.)

(2) Lorsque le Canal de Panama sera achevé et lorsque la double voie sera posée sur toute la longueur du Transsibérien, c'est-à-dire vers 1915, le Japon espère, avec raison, devenir le centre de toutes les communications du Pacifique (Note de l'auteur).

grande partie, a fait jusqu'ici la force du Japon. Mais les temps héroïques sont révolus : la civilisation moderne au Japon comme ailleurs, ruine chaque jour davantage les croyances sacrées. L'avenir ne pourra plus rendre, aussi vive que jadis, la foi en l'Empereur, cette foi qui lentement s'éteint au cœur des Japonais du xx^e siècle.

« Ce n'est pas tout : de graves problèmes sociaux se posent en ce moment à Tôkyô, en même temps qu'à Londres, à Paris et à Bruxelles.

« Le Japon s'est doté d'une grande industrie ; il s'est mis à fabriquer, non seulement des porcelaines fines et des laques rares, mais encore de l'acier, du verre, des tissus de coton qui ont chassé d'Extrême-Orient ceux de Manchester et des allumettes qui sont vendues jusqu'en Europe.

« Fatalement, pour peupler ces usines, le Japon a créé un prolétariat qui, comme tous les prolétariats, revendique un sort meilleur.

« La *poignée de riz* qui, autrefois, pouvait nourrir un Japonais, a passé au rang des fables ; les ouvriers, qui, il y a peu de temps encore, étaient payés quarante centimes par jour, ont senti la puissance des groupements et ils ont réclamé des lois de réglementation du travail et des majorations de salaire. Ils étaient d'autant plus incités à formuler des exigences nouvelles, que les impôts de consommation ont triplé à la suite des guerres avec la Chine et surtout avec la Russie.

« Toutes les grandes questions sociales qui agitent les vieilles communautés d'Europe, nous les retrouvons au Japon moderne : les revendications ouvrières sont les mêmes.

« Dans ces conditions, un régime édifié sur des croyances surannées et minées par l'éducation des écoles modernes résistera-t-il toujours à la poussée de cette démocratie ?

« Le peuple japonais est fait à l'image de la nature qui l'entoure ; s'il a des calmes profonds, il a, comme son sol, des bouleversements inattendus ; parfois, il est souriant comme les paysages au milieu desquels il vit, et parfois il est violent comme ses volcans.

« Aussi, les hommes d'Etat de l'Empire du Soleil Levant mettent-ils tout en œuvre pour amener une sage évolution, afin d'éviter une révolution qui pourrait être formidable.

*
**

« Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que le Japon, instruit par son brillant passé, saura mettre désormais toute la finesse et toute la fermeté nécessaires à la résolution des problèmes diplomatiques et économiques qui se présenteront, même de ceux qui, à première vue, semblent hérissés des plus grosses difficultés. N'en avons-nous pas un exemple tout récent ? La question financière, qui paraissait si complexe, n'a-t-elle pas été résolue sagement, malgré une guerre coûteuse et une situation intérieure en apparence défavorable ?

« Ayons donc confiance dans l'avenir et, comme conclusion à cette courte étude, contentons-nous d'affirmer — et tout ce qui précède nous y autorise — que c'est un très grand règne qui vient de finir ; *l'Histoire apprendra s'il en fut un plus grand.*

« Sans devancer pourtant son jugement, inclinons-nous un instant devant la valeur morale de la vie de S. M. Mutsu-Hito, de cette vie faite de conscience, de labeur et de succès et mise tout entière au service d'un peuple qui, plus qu'aucun autre, a donné au monde, depuis un demi-siècle, de merveilleuses leçons de sacrifice, de patriotisme, de bravoure et de fierté. »

E. A.

Niku-Dan. Mitraille Humaine. Récit du siège de Port-Arthur

par le Lieutenant d'infanterie TADEYOSHI SAKURAI. Traduction française de M. le Général Baron Corvisart. 1 vol. 3 fr. 50. — Paris, Challamel, 1913.

La librairie Challamel a entrepris de nous donner des pages vécues de cette guerre Russo-Japonaise qui, à mesure qu'elle s'éloigne de nous, se montre encore plus grande à nos yeux. C'est ainsi que l'éditeur parisien a déjà publié entre autres ouvrages en quatre volumes, le *Carnet de Notes du Commandant Séménoff* si bien rendu en français par le Commandant de Balincourt et qui a tout de suite joui chez nous d'une notoriété méritée. Notre collègue, M. le Général Baron Corvisart, ancien attaché militaire de France à Tôkyô, a pensé faire entendre de son côté la note japonaise et il nous a traduit sous ce titre expressif de *Mitraille Humaine* l'œuvre d'un simple lieutenant japonais ; *Niku Dan*, c'est-à-dire *Balles de Chair*.

Ceux d'entre nous qui s'intéressent à la littérature japonaise et qui peuvent la lire ou dans le texte original ou dans les traductions anglaises, connaissent déjà l'œuvre de Tadeyoshi Sakurai. Quelques-uns de nous aussi en ont peut-être conservé une vague idée, car nous avons essayé nous-même d'esquisser le livre dans une conférence à la Société Franco-Japonaise il y a quatre ans en lui donnant comme parallèle une autre page vécue, une page russe, elle, la *Déroute*.

L'entreprise de notre actif collègue qui l'a faite en quelque sorte comme une simple préface à un travail d'une haleine autrement longue qu'il nous prépare, intéresse au plus haut point tout japonisant.

Aussi n'avons-nous pas voulu attendre le Bulletin de juillet pour en parler à nos lecteurs, nous proposant bien d'y revenir et d'en donner alors une analyse complète.

Cette fois-ci nous emprunterons à M. le Général Corvisart sa préface qu'il intitule si modestement *Note du Traducteur* et qui nous situe admirablement l'œuvre de Sakurai qui devra trouver auprès du public français le même accueil que l'œuvre du marin russe Séménoff.

Laissons maintenant la parole au traducteur entendu de l'officier japonais :

« Aucun ouvrage relatif à la campagne de Mandchourie n'a eu au Japon un succès tel que *Niku-Dan* : « *Mitraille Humaine* ». Plus de soixante éditions se sont enlevées, et son jeune auteur, le Lieutenant Sakurai, inconnu jusqu'alors, eut l'insigne honneur d'une audience impériale pour y recevoir les félicitations officielles de son souverain.

« C'est que ces impressions vécues de bataille, exposées avec une rare intensité de sentiments, répondent parfaitement à l'idée que le peuple japonais se fait de la psychologie de ses soldats et de ses officiers.

« A ce titre surtout, *Niku-Dan* est pour nous un document précieux, où nous trouvons, décrit sur le vif, le véritable état d'âme de ces troupes héroïques qui, secouées comme par un délire de la mort, se ruaient sur la grande forteresse, lancées à l'assaut par le valeureux général Nogi. Leur chef, type accompli du *samuraï* sans tache, après avoir immolé ses deux fils devant Port-Arthur, devait plus tard, d'un geste sensationnel et farouche de sublime loyalisme, se sacrifier à son tour sur la tombe de son Empereur.

« La Campagne de Sakuraï fut courte : elle dura cent jours. Très grièvement blessé à l'attaque générale du 24 août 1904, il fut évacué sur le Japon et dut y subir l'amputation du bras droit. Il employa ses loisirs à écrire avec la main gauche (1) sa vibrante relation.

« *Niku-Dan* est le journal pathétique et réaliste d'un modeste chef de section d'infanterie, exposant simplement à ses compatriotes ce qu'il a vu et comment ses compagnons d'armes et lui se comportèrent au siège mémorable de Port-Arthur. On n'y trouvera pas d'enseignements tactiques ou stratégiques. Mais on y verra s'épanouir les rares vertus morales et militaires du soldat nippon, son patriotisme intense, son stoïque mépris de la mort, poussé jusqu'au désir permanent du sacrifice, — pour se rendre digne des ancêtres et servir de modèle aux générations futures — mépris qui n'exclut pas une particulière sensibilité, car beaucoup de larmes se mêlent au sang versé ! Aucuns détails ne nous sont épargnés sur la bataille moderne, qui est décrite dans toute son horreur. Enfin, Sakuraï exalte, comme il convient, les sentiments de solidarité et d'absolue confiance réciproque qui lient si fraternellement les officiers à leurs troupes et rendent l'armée japonaise si parfaitement homogène.

« Nous avons intégralement traduit *Niku-Dan*, en serrant d'aussi près que possible le texte japonais. Si certains passages contiennent des assertions qui peuvent être jugées erronées ou discutables ou trop violentes, ils marquent l'acharnement des deux peuples et l'exaspération des adversaires, et on pourra en trouver la compensation dans ceux où l'auteur rend pleine justice à la bravoure et aux belles qualités de l'ennemi. »

L'édition française de *Niku-Dan* présente, grâce au traducteur, des riens qui sont beaucoup et que l'on chercherait en vain dans l'édition anglaise faite presque au lendemain de la publication de l'œuvre au Japon. « Pour permettre aux lecteurs français, dit le Général Corvisart, de suivre la marche des assaillants, nous avons établi deux croquis succincts des approches et des défenses de Port-Arthur. Des notes fournissent des indications explicatives partout où cela a paru nécessaire. »

Terminons enfin en disant que l'édition française débute comme l'édition japonaise par la reproduction du sceau de l'examen impérial d'un autographe de Nogi, de quatre strophes du Général, d'une introduction autographiée du

(1) Nombre de Japonais se servent indifféremment d'ailleurs de l'une ou l'autre main, comme nombre d'entre eux peuvent lire facilement à l'envers. Nous en avons eu plusieurs exemples devant les yeux et M. le Marquis Saionji, dans une mission en France, il y a quinze ans, attesta le fait dans une école professionnelle qu'il visitait et où nous avions l'honneur de l'accompagner. (E. ARCANBEAU.)

Maréchal Oyama, avec traduction française, cela va de soi, et d'une préface traduite du célèbre tribun et polémiste qu'est le comte Okuma.

E. A.

L'Architecture. — L'Orient Médiéval et Moderne, par M. François BENOIT, 1 volume de 546 pages, illustré de 145 gravures, de 37 cartes et de 819 dessins schématiques par l'auteur. Prix : broché 10 francs. — Paris, librairie Renouard. H. Laurens, éditeur, 1912.

L'éditeur H. Laurens vient d'ajouter à ses Manuels d'histoire de l'Art, publiés sous la direction de M. Henry Marcel, un volume qui par au moins un de ses chapitres nous intéresse directement. C'est l'*Architecture Orientale Médiévale et Moderne*. M. François Benoit y traite, naturellement en résumé, mais avec autant de clarté que de méthode, en six livres, les différentes faces de son vaste sujet. Il nous conduit de l'Architecture Mesopotamo-Perse aux Époques Parthe et Sassanide aux Architectures chrétiennes de l'Orient Médiéval, de l'Architecture éclectique des civilisations musulmanes aux Architectures éclectiques de l'Europe orientale, de celles de l'Asie méridionale, centrale et orientale, aux Architectures indigènes de l'Amérique, de l'Océanie et de l'Afrique. L'ouvrage ne se recommande pas seulement par son texte qui se lit aisément, par ses dessins qui l'éclairent encore plus, s'il est possible ; il y a à la fin une Bibliographie qui est une vraie mine de références. C'est là une œuvre à lire et ne démeritant pas de ses aînées.

Le savant professeur d'Histoire de l'Art à l'Université de Lille consacre la Troisième Section de son cinquième Livre à l'*Architecture Japonaise* qu'il étudie ainsi après avoir vu celles de la Haute Asie, de l'Indo-Chine et de l'Indonésie dans ses deux premières sections.

La Commande ; Chronologie et Topographie monumentales ; les Conditions naturelles et humaines ; Influences et époques ; les Programmes et leurs réalisations ; la Construction nous mènent à un cinquième chapitre, celui qui clôt chaque section de l'ouvrage et que l'auteur nomme *l'Effet*. M. Laurens qui a adressé à notre Bibliothèque un exemplaire de l'œuvre de M. François Benoit a bien voulu nous faire une deuxième gracieuseté dont nous ne lui sommes pas moins reconnaissants, celle de reproduire ici cette conclusion du professeur de l'Université de Lille. Voici donc ce qu'il nous dit de l'Effet :

« Aussi curieuse de l'effet que son émule chinoise, l'Architecture japonaise l'a longtemps poursuivi avec plus de discrétion et de goût, surtout quand elle fut au service du culte shintô : toutefois, au xvii^e siècle, elle sacrifia au luxe jusqu'à l'excès.

« Au nombre de ses caractéristiques essentielles, comptent une passion et un sens du pittoresque qu'atteste, par exemple, le bonheur avec lequel elle cherche toujours une mise en valeur de ses productions monumentales par une adroite mise en scène sur un théâtre de nature choisi.

« D'ensemble, la conformation des bâtiments japonais répète celle des Chinois avec des différences de détail : telles, par exemple, celles qui résultent de l'avancée d'un porche au-dessus d'un perron, et de la constitution, au centre du bord inférieur des versants de la toiture, d'un fronton sinueux,

convexe en haut et relevé aux deux extrémités. L'école du xvii^e siècle abusa des mouvements de ligne et de relief, jusqu'à créer des aspects prétentieux et lourds.

L'architecture nippone a tiré d'excellents effets de parure de la perfection du travail de ses charpentiers et de l'admirable qualité des vernis, des laques, des bronzes, des dorures indigènes; d'une riche polychromie où domine le vermillon et à laquelle concourent du brun rouge, du violet, du vert, du jaune, des gris; d'applications et de revêtements métalliques; d'incrustations de nacre; enfin, d'une luxuriante décoration peinte et sculptée, dont l'exécution est presque toujours d'une qualité rare et dont les thèmes dominants sont la figure du dragon chinois, des images de fleurs et d'oiseaux, quelques motifs géométriques. En outre, les intérieurs sont égayés par des tableaux, peints sur papier et fixés sur les panneaux de remplissage de la charpente.

« Doués au plus haut degré du sentiment de la nature, les Japonais furent toujours aussi attentifs à la composition du jardin qu'à l'ordonnance et à la décoration de la demeure ou du temple.

« D'abord, à l'exemple des Chinois, ils se bornèrent à créer des diminutifs de paysages où dominait l'effet d'eau demandé à des étangs, à des bassins, à des ruisseaux tortueux. Des végétaux rares; des arbres et des arbustes nains dotés de conformations singulières; des ponts, des grottes, des pavillons, de petits temples, des lanternes en pierre ou en bronze complétaient le spectacle. Parfois on réalisait l'image en miniature d'un site célèbre.

« A partir du xiii^e siècle, se développa un type dont la formule se trouva fixée dans la deuxième moitié du xv^e siècle et fut appliquée en grand au xvii^e. Fruit de cette subtilité précieuse de laquelle, par ailleurs, procède le Cérémonial japonais du thé, elle fut conçue moins pour le bien-être du corps et le plaisir des yeux, qu'en vue de l'excitation de sentiments et de pensées. Le tracé général, le choix, la distribution et la taille des végétaux; l'adoption et la localisation des motifs architecturaux et décoratifs sont réglés par un symbolisme qui attache à tel objet, à tel mode de présentation un sens précis évocateur d'un être, d'un fait, d'une qualité. »

Page aussi juste et attachante qu'elle est claire et rapide. Ces qualités font du volume de M. François Benoit un de ces ouvrages que l'on ne peut que recommander.

E. A.

Yoshitsune, the Boy Hero of Japan, a paper by Arthur Diosy, F. R. G. S., K. C. R. S., read before the *Japan Society* of London.

Cette brochure, imprimée d'après une brillante conférence de M. Diosy, vice-président de la *Japan Society* et l'un des membres les plus éminents de la *France-Japonaise*, nous fait faire une bien intéressante excursion à travers l'histoire et la légende du moyen-âge japonais. La naissance de Yoshitsune, son éducation miraculeuse par les Tengu, ses premiers succès guerriers, les deux grandes batailles, l'une terrestre, l'autre navale, remportées par lui au profit de son demi-frère, le Shogun Yoritomo, sa disgrâce due à la jalousie de ce dernier et aux lâches intrigues de Kajiwara Kagetoki, sa fuite et sa mort,

nous apparaissent comme en une série de kakemono pittoresques et précis. Notons au passage un curieux rapprochement avec la légende de Robin Hood. — Aux raisons que M. Diosy nous donne de la grande popularité de Yoshitsune au Japon, ne pense-t-il pas que l'on pourrait peut-être ajouter le fait que Yoshitsune est un héros malheureux ? Le peuple, sous toutes les latitudes, aime les héros malheureux, parce qu'il a un sens très impérieux et très net de la justice, une passion pour l'idéal méconnu, un culte pour ceux que, tout comme lui-même, la cruauté du sort et une oppression souvent tyrannique ont sacrifié. Citerons-nous Ye Fei, le héros chinois ; le français Roland, trahi par Ganelon ; les grandes figures de l'histoire de France : Napoléon et Jeanne d'Arc, et nous permettrons-nous d'ajouter que le fondateur de la religion des humbles, inspiratrice en Occident des vertus chevaleresques et de la plus sublime charité, était mort sur la croix ?

Henri MYLÈS.

L'Unité morale des Religions, par M. G. BONET-MAURY, correspondant de l'Institut. Bibliothèque de philosophie contemporaine, librairie Alcan, 211 pages. Prix : 2 fr. 50.

En étudiant tour à tour la morale des grandes religions de la terre, de celles qui sont éteintes comme de celles qui vivent encore, M. Bonet-Maury s'est proposé de démontrer que sous l'infinie variété des dogmes et rites, il y a unité morale entre tous les cultes, ainsi que Voltaire l'avait pensé en disant : « La religion enseigne la même morale à tous les peuples sans aucune exception ».

Après avoir mis en lumière les affinités des anciens cultes de l'Égypte, de la Palestine, de la Grèce et de Rome, l'auteur a exposé en détail les règles de morale établies par les religions chinoise, hindoue, bouddhique, mazdénne, hébraïque, musulmane et chrétienne.

Il ne nous appartient pas de discuter cet ouvrage établi sur des bases solides ni d'élever une controverse sur une thèse développée avec méthode. Il nous suffira d'en faire ressortir l'idée capitale par un extrait de la conclusion :

« Que conclure de ces comparaisons ? C'est que la substance de la morale ne dérive pas de telle ou telle confession ou de tel ou tel dogme religieux, mais qu'elle sort du fond même de la conscience du genre humain ; les lois du monde moral sont, dans leur essence, indépendantes des credos des différentes églises ».

Nous nous arrêterons au chapitre consacré à l'exposé de la morale bouddhique.

« Le principe fondamental de l'éthique du bouddhisme, dit M. Bonet-Maury, c'est la pureté et non seulement la pureté physique, mais celle du cœur, et le but, c'est la délivrance de la misère et des souillures. Rites et prières sont insuffisants pour y parvenir ; il faut faire un effort personnel, se surveiller soi-même. Sakya-Muni a donc plutôt enseigné une méthode pour le perfectionnement moral qu'une religion. Dans le célèbre sermon de Bénarès, après avoir montré que les vraies causes de la souffrance sont l'attachement à tout ce qui est contingent, il ajoute : Voici, ô moines, la vérité sainte sur la sup-

pression de la douleur ; vous éteindrez cette soif de l'existence par l'anéantissement total du désir, en y renonçant et en n'y laissant aucune place dans votre âme ».

La même idée est développée dans l'*Orpheus* de M. S. Reinach : il faut tuer par le renoncement le désir de vivre. Quand toute volonté de vivre est épuisée, l'homme entre dans le nirvana ; il peut y entrer, comme le Bouddha lui-même, de son vivant ; le nirvana n'est pas la mort, c'est le détachement absolu, la mort dans la vie, le non-être.

Pour atteindre cet idéal, il faut franchir trois étapes : la doctrine, la méditation et la sagesse. Ces trois chapitres de la morale bouddhique correspondent à trois catégories de fidèles : l'homme vulgaire ou marié, le moine, le sage voué à la vie solitaire et contemplative. Le premier chapitre renferme dix préceptes : ne pas tuer ; — ne pas voler ; — ne pas commettre adultère ; — ne pas mentir ; — s'abstenir de boissons fermentées ; — ne pas proférer de serment, parler avec retenue et dignité ; — ne pas calomnier ; — ne pas convoiter avec jalousie les avantages d'autrui ; — ne pas nourrir de haine, même contre ceux qui nous ont nui ; — combattre l'ignorance en soi et autour de soi. Le deuxième chapitre enseigne la méthode de progression pour parvenir au salut ; il faut à cet effet monter quatre degrés : l'immobilité, l'abstraction, la concentration et l'intuition. Le troisième chapitre est consacré à la sagesse ; celui qui en possède les vertus est élevé à la dignité de bouddha.

« Le défaut de cette éthique très haute, c'est son caractère égoïste et aristocratique. Elle établit deux et même trois niveaux de vertus, suivant qu'on est dans le monde, dans un couvent ou dans la solitude ; elle sépare le perfectionnement et, partant, le salut individuel de l'amélioration du groupe social, famille ou nation, et aboutit à un ascétisme outré. »

M. Bonet-Maury n'a pas joint à l'étude du bouddhisme celle du shintoïsme. Il a indiqué brièvement que le bouddhisme a eu au Japon un succès rapide dû à ce qu'il comblait les lacunes du confucianisme et du shintoïsme en développant la préoccupation de l'au-delà et en éveillant la compassion pour tout être souffrant.

« Les bouddhistes japonais croient qu'il y a en tout homme une âme immortelle qui recevra dans la vie future la rétribution de ses œuvres. » Nous nous trouvons ici en présence d'une question qui ne paraît pas avoir été jusqu'ici résolue définitivement, car M. S. Reinach pense qu'au Japon la croyance à la survie des âmes est restée aussi imprécise qu'en Chine. Il y aurait donc intérêt à ce que la lumière fût faite sur la métaphysique japonaise.

Aujourd'hui, la base de l'enseignement de la morale au Japon est constituée par le *Rescrit impérial* du 30 octobre 1890, dont les éléments ont été puisés dans certains livres de Confucius et dans le Bushido. Nous ne reviendrons pas sur l'étude de ce document qui a été publié dans le *Bulletin* n° XVI-XVII ; il suffira de constater qu'il s'applique seulement aux devoirs envers la famille, la patrie et l'humanité sans imposer la croyance en aucun dogme ni la pratique d'aucun rite.

M. Bonet-Maury termine son exposé en remarquant que depuis 1907, on a reconnu au Japon l'insuffisance d'une éthique dépourvue de tout appui ou sanction religieuse.

« N'était-ce pas le motif qui porta M. Tokonami, sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'Intérieur, à convoquer à Tôkyô, le 2 février 1912, une conférence de représentants du bouddhisme (53), du shintoïsme (13) et du christianisme (7) ? Il n'entendait nullement, a-t-il dit, utiliser ces confessions religieuses à des fins politiques ; son but était de rendre plus intimes les liens entre ces trois confessions afin de renforcer l'autorité de la religion dans l'œuvre de l'éducation morale de la nation.

« Ce congrès eut lieu, mais n'eut pas de résultat à cause d'une forte opposition des shintoïstes. Quoi qu'il en soit, il y a dans ce projet l'indice d'un progrès dans la tolérance et dans l'idée que la morale a besoin d'un foyer de croyances religieuses pour être féconde. Quel sera ce foyer ? Sera-ce le culte de l'empereur, symbole de la patrie ? Sera-ce le bouddhisme ? ou le christianisme ? Ou bien sera-ce un syncrétisme entre ces trois religions ? C'est le problème qui s'est posé devant les hommes d'État japonais et qu'ils résoudront tôt ou tard. »

H. BARBIER.

REVUE DES PÉRIODIQUES

Art et Décoration, février 1913.

M. J. Lebel, depuis longtemps membre de la « Société Franco-Japonaise », a publié un article très documenté et très attachant sur la vie et les estampes d'Hokusai, à l'occasion de l'Exposition ouverte au Pavillon de Marsan.

Pour apprendre à connaître Hokusai, cette étude constitue un guide excellent qui peut dispenser de la lecture du livre d'E. de Goncourt, dont le catalogue détaillé n'intéresse vraiment que les collectionneurs spécialisés.

Tout amateur d'art doit avoir sous la main, non seulement le texte de M. Lebel, à qui nous adressons toutes nos félicitations pour un tel article, mais encore les illustrations, qui ont été choisies avec une grande sûreté et qui sont remarquablement tirées. Citons notamment des reproductions du Fuji-Yama, de la Vague, du Grand Pin (36 vues du Fuji), des Grandes Fleurs, des planches extraites des « Cascades » et des « Ponts » et de la fameuse carpe remontant un rapide.

H. B.

Comœdia, jeudi 22 mai 1913.

M. S. Matsuoka, qui a souventes fois déjà donné dans différents organes français d'intéressants articles sur son pays, publie dans *Comœdia* du jeudi 22 mai une page sur *Hokoussai*, pour reproduire l'orthographe qu'il préfère employer afin de se conformer à l'épellation française. Dans son article sur le grand artiste japonais, notre collègue, M. Jean Lebel, fait remarquer qu'il y a à peine trente ans on ne connaissait guère rien sur celui qui reste toujours cher aux Occidentaux. Aujourd'hui, il n'en est plus ainsi. Et cependant les lignes que consacre à Hokusai M. Matsuoka ne sont pas inutiles. On voudra lire, et en cela on aura grandement raison, ce qu'en dit un Japonais. C'est un petit tableau de là-bas qui a sa saveur. Plus d'un admirateur de Hokusai,

nous le savons, n'a pas manqué d'en savourer certains traits que les lecteurs avertis démèleront aisément.

Bulletin de l'Asie Française, avril 1913.

Le numéro d'avril du *Bulletin du Comité de l'Asie Française* contient un article sur les relations sino-japonaises. Nous aurons certainement l'occasion de revenir dans un prochain numéro sur ces relations. Il y a dans une autre partie de la *Revue* quelques lignes qui nous semblent bonnes à connaître pour montrer l'essor quotidien japonais. C'est la conclusion de la petite note sur le programme naval. La voici :

« Ce qui frappe le plus dans cette liste, c'est l'augmentation des ressources locales pour la construction de navires de guerre et le tonnage des vaisseaux que peuvent maintenant produire les arsenaux japonais; il faut observer en passant que le *Fusoo* qui est en construction à Kuré (30 000 tonnes) est le plus grand navire cuirassé qui ait été encore commencé par aucune marine de guerre. Il y a maintenant douze mois que ce grand navire est sur le chantier. Aujourd'hui les Japonais sont arrivés à avoir les moyens de construire les plus grandes unités navales. Leurs chantiers, tant publics que privés, ont fait d'énormes progrès dans ces dernières années. Ils produisent, non seulement des cuirassés, mais encore des sous-marins dont trois sont en construction à Kobé. Il faut voir là le résultat d'un effort constant du gouvernement japonais pour se mettre en état de faire au Japon même toutes les dépenses nécessitées par la défense nationale. Son industrie et sa main-d'œuvre lui fournissent presque tous les matériaux indispensables, alors que, jusqu'en 1905, on n'avait construit aucun navire cuirassé de première classe au Japon, et que jusqu'à présent presque tous les matériaux nécessaires à la construction de navires de ce type devaient être importés. Aujourd'hui, les Japonais construisent les plaques de blindage et les canons du plus gros calibre. Il faut cependant faire observer que la matière première doit être importée en grande partie, l'Archipel étant à peu près dépourvu de minerai de fer réellement exploitable.

E. A.

La Vie Maritime, 10 février 1913. — *Les quinzaines de l'étranger : Japon.*

Des articles parus dans le *Siji-Shimpo* et le *Nichi-nichi* ont appelé l'attention publique sur la faiblesse de l'armée navale comparée à celle des puissances de premier ordre. Avec les 5 grands navires en construction et les 8 navires à entreprendre, on arrivera à posséder pour 1920 une flotte de 23 navires présentables. Provisoirement, pour l'exécution du commencement du programme, on vient d'accorder 230 millions et le budget naval du Japon s'élève pour 1913 à plus de 435 millions.

On a entrepris la construction du cuirassé « *Fusoo* » de 30 000 tonneaux de déplacement, 45 000 chevaux, 22 nœuds, 10 canons de 375 mm. et 16 de 150 mm. Ce bâtiment a été mis sur cale à Kuré en mars 1912.

Le Japon construit, en outre, 4 croiseurs cuirassés de 27 500 tonneaux, 27 nœuds, armés de 8 canons de 350 mm. Ce sont le *Kongo*, lancé en mars

1912 aux chantiers Vickers, le *Hiyei*, lancé à Yokosuka en novembre 1912, le *Haruna* sur cale à Kobé, et le *Kirishima*, à Nagasaki.

Il existe au Japon 5 arsenaux de première classe : Yokosuka, Kuré, Sasebo, Maizuru, Port-Arthur; 2 arsenaux de 2^e classe : Ominato et Bako; 3 de 3^e classe : Takeshiki, Chinkai, Lito.

Les progrès de ces établissements sont considérables, et ils suffiront bientôt aux besoins de la marine japonaise, qui n'aura plus à faire appel aux usines étrangères.

Le Ministère de la Guerre a communiqué les dépenses de la Marine dans les guerres avec la Chine et la Russie. Dans la première, le déplacement de la flotte atteignait 62000 tx. y compris les torpilleurs et on a dépensé 2 fr. 74 par tonne et par jour d'hostilités. Dans la seconde, le tonnage total était de 283000 tx, et on a dépensé 1 fr. 53 par tonne et par jour. Le maximum de dépense dans une journée a été de 9 francs par tonne.

Il y a eu à signaler comme accidents : le feu à bord du « Mikara », l'échouement du « Naniwa », navire monté par l'amiral Togo pendant la guerre de Chine et où fut tiré le premier coup de canon — une explosion de chaudières du « Nisshim » à Kimoda.

Dans le même numéro, on trouve cette note sur l'utilisation par les Japonais du canal de Panama :

« Deux représentants du Nippon Yusen Kaisha prennent actuellement des arrangements avec les autorités des ports de New-York et de Boston en vue d'établir un service régulier de navires entre le Japon, Seattle, Baltimore, Philadelphie, New-York et Boston par le canal de Panama ».

H. B.

Bulletin de l'Association amicale Franco-Chinoise, janvier 1913.

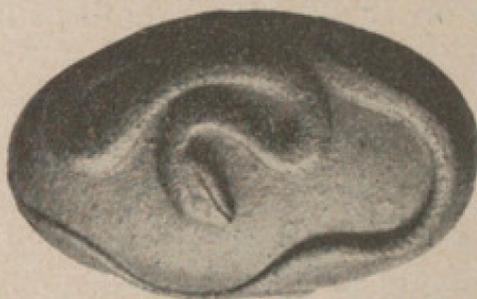
Le *Bulletin franco-chinois*, qui devient de plus en plus intéressant à mesure que la Société se développe, contient dans son numéro de janvier entre autres articles une traduction du *Guide pour l'élevage des vers à soie sauvages* de Tch'ang-ngen, traduction faite par M. Victor Collin que nous avons aussi le bonheur de compter parmi nos membres. Nous recommandons fortement ce travail non seulement à tous ceux que le sujet peut intéresser, mais encore à tous ceux qui se plaisent à la lecture de pages extrême-orientales.

Japon et Belgique, avril 1913.

L'organe de la « Société d'Études Belgo-Japonaise » renferme chaque mois des articles d'un intérêt pratique de premier ordre. Le numéro d'avril offre quelques pages sur les Importations belges au Japon en 1912. Que nos industriels et commerçants feraient bien de lire ces notes et de s'en inspirer, comme ils feraient bien de relire les documents de notre collègue M. Fernand Pila sur ce qu'il y a à faire dans l'Empire du Soleil Levant. Notre industrie néglige là un débouché qui, si elle savait l'utiliser, nous procurerait de réels avantages, non seulement au point de vue économique, mais sous le rapport de l'influence générale.

Bulletin de l'Union Franco-Persane.

La jeune « Société Franco-Persane » continue à nous donner un Bulletin à qui nous souhaitons le développement de celui de l'Amicale Franco-Chinoise. Les articles qu'il nous offre ont un intérêt en ce qu'ils nous montrent l'organisation de ce pays sympathique qui longtemps avant le Japon avait manifesté la velléité de faire appel à de nouvelles méthodes. Il ne serait peut-être pas inutile que l'organe de l'Union Franco-Persane nous réservât également une page ou deux chaque fois à des questions d'art et de littérature : ce sont là deux fleurons d'une couronne que la Perse a connus et qu'elle garde encore,



Fuchi-kashira en fer, ciselé en relief de serpents.



Kashira en shakudo, décoré d'émaux cloisonnés : grue au-dessus des roseaux.



Kurigata en fer, en forme d'une libellule. Damasquiné d'or.

Chronique des Expositions et des Ventes

PAR

M. Tyge MÖLLER

I

Vente de la Collection de Feu M. le D^r Mène

Vice-Président de la Société Franco-Japonaise de Paris.

Nous avons déjà parlé de la collection d'armures, de casques, de sabres, de gardes de sabre, etc., que feu M. le D^r Mène, vice-président de notre société avait réunie au bon temps jadis (*Bulletin XXV*, 1912). Ce fut lors de la deuxième Exposition des Arts de l'Asie au Musée Cernuschi en 1911.

La vente de la plus grande partie de cette collection vient d'avoir lieu, avec un très vif succès, à l'Hôtel Drouot sous le marteau de M^{es} Lair-Dubreuil et Charpentier assistés de l'expert, M. André Portier, notre collègue. Serties dans un très beau catalogue, richement illustré, préfacé de M. de Tressan, et très soigneusement mis au point par l'expert, les belles pièces de la collection ont obtenu des prix très importants : un corbeau en fer d'un Miochin s'en est allé vers le Musée de New-York et ce passage à travers l'Atlantique n'a coûté que la modeste somme de 12 000 francs, — il est vrai que le D^r Mène ne l'avait lui-même payé que 1 750 francs à M. Portier par l'intermédiaire de M^{me} L. — ; des gardes de sabre de grande rareté et très belles se sont vendues 1 100, 1 800, 600 fr. etc.

Mais en dehors des pièces exceptionnelles, un peu noyées dans la masse des objets présentés aux amateurs, tous les autres objets ont trouvé acquéreurs à de fort bons prix qui m'ont même souvent considérablement étonné. La mode semble — après avoir boudé un instant — se retourner vers les souvenirs si délicats et si charmants des îles d'Extrême-Orient.

Les objets de laque ne m'ont pas fait une bien grande impression. Il vaudrait peut-être mieux — et je sais que l'expert est le premier à partager mes idées — franchement indiquer certaines boîtes aux noms ronflants comme des copies modernes et nous avouer que bien petit est le nombre de pièces authentiques des grands laqueurs, échouées dans les collections hors du Japon. Un vrai Korin ne se vend pas mille francs, il faudrait et avec raison multiplier souventes fois ce chiffre pour s'en rendre acquéreur ; mais pour une copie ce prix est fort convenable.

Je fais cette remarque, un peu agacé que je suis que la première pièce que l'on vous présente lors d'une visite chez un marchand d'Amsterdam ou de telle ou telle ville d'Allemagne est toujours un Korin flambant

neuf. A en croire l'expérience, ce pauvre Korin n'aurait travaillé que pour contenter la clientèle européenne, et ce travail posthume doit bien chagriner les vieux amis de l'original artiste, là-bas dans son pays. Néanmoins il est vrai que les très grands artistes ne travaillent jamais tant pendant leur vie qu'après leur mort et nous n'y pouvons peut-être rien.

Mais quelle autre impression ne gardez-vous pas de tel objet en laque aperçu dans telle vitrine d'un grand collectionneur parisien lors de certaines expositions du Musée des Arts décoratifs où quelques magnifiques pièces anciennes vous faisaient comprendre pourquoi tel célèbre général japonais avait ressenti plus de fierté le soir où un club de grands artistes l'avait admis dans son sein sur présentation d'une œuvre réussie dans l'art difficile du laqueur que le jour où il avait gagné une bataille à la tête de son armée?

Pour ma part, j'ai toujours admiré cette mentalité-là chez les Japonais de jadis.

Le moment où le Dr Mène avait réuni sa nombreuse collection, était, je viens de le dire, le bon moment pour le japonisant, étant donnés la quantité et le bon marché des objets présentés. Par un grand travail de classification des gardes, par l'admiration sincère qui l'animait devant les objets « militaires » dont il avait fait sa spécialité et dont témoignent de nombreux articles (certains publiés dans ce Bulletin même), le collectionneur qui vient de disparaître a largement contribué à ouvrir les chemins à la critique moderne et à faciliter considérablement le travail des amateurs actuels. Nous devons tous lui en savoir gré.

II

Revue des Ventes

Collection de M. le Dr Mène : 1^{re} Vente.

Armures Japonaises des XVI, XVII et XVIII^e siècles. Casques, Chapeaux, Masques, Armes, Gardes de sabres, Kozuka, Kogai, Menukis, Fers martelés, Laques, Pierres dures, Meubles et étoffes.

Vente faite à l'Hôtel Drouot, du lundi 21 avril au samedi 26, par M^{es} CHARPENTIER et LAIR-DUBREUIL, assistés de M. André PORTIER, expert.

1. Armure complète en fer damasquiné d'or et d'argent, à décor de dragons : 900. — 2. Armure complète en fer, décorée d'un dragon salamandre, par Sastome Iyemasa : 650. — 3. Armure complète en fer, décorée des flots de la mer : 1 030. — 4. Armure complète à cuirasse d'étoffe, XVIII^e siècle : 1 900 (acquise par le Metropol Museum de New-York). — 5. Armure complète en fer, par Myochin Yoshisada : 620. —

7. Armure complète en fer, par Myochin Kunimichi : 700. — 9. Armure complète en fer à décor de chimères et de pivoines : 650. — 13. Armure complète en fer, simulant un thorax humain, avec les saillies des côtes, par Nobuiye : 700. — 18. Armure complète en fer, ciselée d'un dragon et branches de cerisiers, par Myochin Ki Munesuke : 1 050 (acquise par le Metropol Museum). — 66. Casque en fer archaïque formé de lamelles rivées par des clous, attribué au x^e siècle : 1 020. — 84. Casque formé de huit plaques rivées incrustées d'argent, par Yoshida, daté 1673 : 520. — 114. Casque en fer forgé, imitant les valves d'un coquillage, par Munesuke : 480 (acquis par les Musées Royaux du Cinquantenaire à Bruxelles). — 149. Grand sabre de combat, à lame ciselée, daté de 1596, par Kunishige : 520. — 168. Epée de cérémonie en or ciselé et cuivre : 450. — 362. Garde de sabre, ciselée en haut relief de Daruma. Atelier des Kaneiye (xvii^e siècle) : 1 100. — 367. Garde en fer quadrilobée, dite « du cortège » signée Kaneiye, habitant Fushimi en Yamashiro : 1 800 (acquise par le Metropol Museum de New-York, contre M. F. Poncetton). — 416. Garde en fer représentant une tête de mort, signé Yasuiye : 390. — 574. Garde en Sentoku, ciselée en relief, de Fujin, le dieu du vent, attribuée à Somin : 315, à M. Vever. — 590. Garde en fer, ciselée en relief d'un hibou sur une branche d'arbre, par Nara Toshimune : 455, à M. Poncetton. — 698. Garde en fer décorée d'un héron en émaux translucides : 300, à M. le Marquis de Tressan. — 701. Garde en shakudo ajourée d'un cep de vigne, à décor d'émaux translucides : 560, à M. F. Poncetton. — 704. Garde de sabre en fer, avec émaux translucides, décorée d'un pot et d'une cuillère à sake : 301, à M. Cosson. — 755. Garde en sentoku, serpent enroulé sur lui-même, par Kazutomo : 300, à M. Vever.

978. Très beau corbeau en fer martelé et ciselé, par Myochin Shikibu Munesuke : 12 100 (adjudé au Metropol Museum de New-York, contre M. Cognacq). — 979. Coq en fer repoussé et ciselé, du même artiste : 1 000, à M. Cognacq. — 1 017. Vase balustre en émail cloisonné Ming : 1 120. — 1 018. Petite bouteille en émail cloisonné, même époque : 650. — 1 019. Très beau plat, en émail cloisonné, même époque : 720, à M. Vever. — 1 024. Deux vases en forme de gourdes, en émail cloisonné Kang-hi : 1 020, à M. Portier. — 1 026. Pie cloisonné, xvii^e siècle : 1 300. — 1 033. Grand brûle-parfums en émail cloisonné, fin du xviii^e siècle : 4 200 (à l'Expert). — 1 034. Trois pièces en émaux translucides japonais : 1 060 (à l'Expert). — 1 038. Boîte écritoire en laque d'or, attribuée à Korin : 1 050 (à l'Expert). — 1 180. Boîte rectangulaire en laque rouge, décorée en incrustations d'un daïmyo à cheval : 470, à M. Cognacq. — 1 204. Boîte rectangulaire, décorée à l'intérieur d'une carpe dans les herbes : 725 (au D^r Ripault). — 1 277. Deux jolies cantines de voyage, en laque aventurinée : 785. — 1 290. Vase de forme tubulaire, en jade blanc ciselé et ajouré : 700. — 1 316. Kouan-yin en cristal de roche : 520. — 1 321. — Meuble en bois naturel, décoré en incrustations de scènes diverses : 850. — 1 324. Meuble en bois laqué brun avec incrustations, du xvii^e siècle : 3 100. — 1 325. Meuble en bois dur,

sculpté de fleurs et d'oiseaux : 1 300. — 1 328. Fauteuil en bois dur avec plaque de porcelaine de la famille verte : 660. — 1 331. Tabouret pliant en laque sculpté : 650. — 1 336. Grande tenture de soie blanche, décorée en polychromie d'un sujet emprunté à l'histoire du fameux général Kuo Tseu-y : 1 100.

Collection de M. le D^r Mène : 2^e Vente.

Laques du Japon, Bois sculptés Bronzes, Porcelaines, Gardes de sabres, Kozuka, etc.

Vente faite à l'Hôtel Drouot, du 4 au 10 mai 1913, par M^{es} CHARPENTIER et LAIR-DUBREUIL, assistés de M. André PORTIER, expert.

174. Boîte à papier en laque noir incrusté de nacre, xviii^e siècle : 355. — 220. Chapelle portative avec figure d'Amida : 205. — 233. Chapelle portative avec figure de Benten : 280. — 256. Une potiche Ming à décor de personnages : 850. — 257. Une petite potiche Kang-hi : 250. — 266. Grand plat cinq couleurs Ming : 250. — 276. Une paire de petites gourdes en porcelaine japonaise (Ninsei) : 265. — 291. Une paire de vase en bronze aux armes des Tokugawa : 1 450. — 292. Un brûle-parfums avec couvercle surmonté d'un chien de Fo : 270. — 293. Un brûle-parfums en bronze. Epoque Ming : 310.

Total approximatif de cette 2^e vente : environ 40 000 francs.

Quelques personnes semblent avoir été quelque peu surprises en apprenant que les deux ventes faites n'avaient produit que dans les environs de 260 000 francs.

Il ne faut pas oublier que le D^r Mène avait toujours eu plus en vue de réunir une collection, je dirai historique, où la signature prenait surtout de la valeur, qu'une collection véritablement d'art comme le comprennent la presque totalité des collectionneurs. Somme toute, vu leurs prix d'achat par notre distingué Vice-Président, les objets déjà dispersés par les enchères laissent un beau bénéfice.

Dans son numéro de janvier dernier, l'Association Amicale Franco-Chinoise consacrait par la plume de notre collègue M. Victor Collin de belles et intéressantes pages à la mémoire de M. le D^r Mène. Nous lui en adressons nos remerciements les plus sincères et les plus émus.

Compte-rendu d'autres ventes

Collection de M. le Comte de Lapeyrère.

Vente faite par M^e ENGELMANN, commissaire priseur, assisté de M^e André PORTIER, expert, les jeudi 13 et vendredi 14 février 1913.

1. Potiche décorée sur fond blanc, en relief, d'attributs divers et de vases fleuris. Ep. Kang-hi : 500. — 2. Ecran formé d'un plaqué en porce-

laine. Epoque Kien-tong : 350. — 3. Un vase de panse ovoïde, en émail capucine, moucheté argent : 260. — 56. Très beau plat arabe en cuivre incrusté d'argent, à décor de versets du Coran, xvi^e siècle : 999. — 57. Deux vases en fer incrusté d'or, signés Komalse, de Kyôto : 660. — 58. Deux panneaux en laque rouge de Pékin. Epoque Kien-long : 1 408. — 62. Vase en ivoire sculpté de l'assemblée des dieux du bonheur : 401. — 76. Grand plat creux à marli droit, en émail cloisonné de la Chine, à décor de scènes de palais : 1 320. — 79. Poignard à fourreau de fer et d'argent avec Kozuka et Kogai : 346. — 138. Meuble cabinet en bois de fer incrusté de nacre et d'ivoire et rehaussé au laque d'or : 880. — 143 *ter*. Deux paravents de l'Ecole de Tosa : 478. — 144. Très belle portière en velours grenat tissé vert, à décor de pêches de longévité. Chine, xvi^e siècle : 1 320. — 149. Tapisserie en satin prune brodé des dieux du bonheur. Chine, xviii^e siècle : 520.

Total approximatif : 48 000 francs.

Collection de M. Ch. Bermond.

Estampes japonaises et Livres illustrés des XVIII^e et XIX^e siècles.

Vente faite à l'Hôtel Drouot, salle 8, du lundi 3 au jeudi 6 mars, 1913, par M^{es} LAIR-DUBREUIL et DESVOUGES, assistés de M. André PORTIER, expert.

2. Harunobu. Jeune fille sous son ombrelle : 220. — 221. Triptyque, par Kyonaga. Bateau de plaisir sur la Sumida : 220. — 286 Sharaku. L'acteur Otani Oniji, en Sonin : 291. — 287. Sharaku. L'acteur Bando Mitsugoro en Ronin : 445. — 288. Sharaku. L'acteur Segawa Kikunojo : 528. — 289. Sharaku. L'acteur Matsumoto Koshiro en Otokodate : 367. — 359. Triptyque, par Utamaro. Fête de nuit sur la Sumida : 649. — 483. Triptyque, par Yeishi. Femmes devant un paravent : 260.

Total approximatif : 30 000 francs.

Collection de M. Ch. Bermond.

Faïences et Porcelaines de la Chine et du Japon.

Vente faite à l'Hôtel Drouot, le vendredi 14 mars, par M^{es} LAIR-DUBREUIL et DESVOUGES, assistés de M. André PORTIER, expert.

61. Sept plats en ancienne faïence de Rhodes : 748. — 68. Paire de potiches en porcelaine de Satsuma : 297. — 92. Plat rond à décor fleuri. Ép. Kang-hi : 357. — 102. Cinq assiettes de la Compagnie des Indes : 590. — 111. Potiche de l'époque Ming, à décor de pampres de vignes : 495. — 119. Potiche de l'époque Ming, à décor de dragons : 970. — 123. Potiche, de l'époque Ming, à décor de branches fleuries et de papillons : 550.

Total approximatif : 25 000 francs.

Collection de bois sculptés, Laques, Netzukes.

Céramique chinoise et japonaise, Pierres dures, Ivoires, Chinois, etc.

Vente faite à l'Hôtel Drouot, le mercredi 2 et le jeudi 3 avril, par M^e E. FOURNIER, commissaire-priseur, assisté de M. André PORTIER, expert.

108. Casque en fer repoussé, en forme du crâne du dieu de la longévité : 187. — 188. Paravent décoré sur fond or d'une jolie floraison de pivoines, par Mitsunobu : 275. — 274. Bouteille piriforme, le col évasé, en ancien émail cloisonné de la Chine. Ep. Ming : 330. — 277. Petit brûle-parfums, tripode élevé. Epoque Ming : 418. — 313. Vase en jade de fouille : 397. — 323. Vase en cristal de roche à décor de salamandres : 363. — 325. Vase en quartz rose, à décor de branches de prunier : 665. — 329. Brûle-parfums en jade, imitant un lotus : 572.

Total : 29 379 francs.

Collection de Porcelaines de la Chine,

Bronzes et Emaux cloisonnés. Peintures, etc.

Vente faite à l'Hôtel Drouot, salle 7 le lundi et mardi 8 avril 1913, par M^e LAIR-DUBREUIL, assisté de M. André PORTIER, expert.

172. Petites potiches bleu et blanc, à décor de rinceaux fleuris stylisés : 231. — 294. Paravent à douze feuilles en laque de Coromandel. Ep. Kang-hi : 2 750. — 353. Potiche de l'époque Ming, à décor de dragons : 495. — 380. Kouan-yin en bronze, xvii^e siècle : 2 500. — 383. Paire de vases en bronze, xvii^e siècle : 800. — 384. Tambour en bronze, dit Tong Kou, de la dynastie des Han (antérieure). Les tambours de cette forme particulière sont la production caractéristique des tribus Shan, entre le sud ouest de la Chine et le Burma : 1 000. — 435. Paravent à 4 feuilles en bois de fer décoré de plaquettes en ivoire, porcelaine, émail cloisonné, etc. Ep. Kien-long : 405.

Total approximatif : 38 000 francs.

Collection de M. de Porto Riche.

Ivoires Japonais.

Vente faite à l'Hôtel Drouot, le mercredi 16 avril par M^e GABRIEL, commissaire-priseur, assisté de M. André PORTIER, expert.

2. Jeune femme et Samuraï, par Suomei : 551. — 3. Groupe de quatre guerriers, par Shin-yusai : 330. — 19. famille de bûcherons, par Riyosai : 264. — 47. Princesse et serviteur, par Shiuriusai : 287. — 61. Kouanyin et serviteur : 275. — 54. Poignard à monture d'argent : 330. — 75. Kouanyin et Apsara : 319.

Total approximatif : 21 000 francs.

Collection L. Gouilloud, de Yokohama.

Porcelaines et poteries chinoises. Pierres dures (Jades, cristaux, etc.).

Vente faite à l'Hôtel Drouot, les jeudi 15, vendredi 16 et samedi

17 mai, par M^e BAUDOIN, commissaire-priseur, assisté de M. André PORTIER, expert.

21. Une paire de vases rouleau, bleu touetté. Epoque Yung-ching : 850. — 39. Vase balustre en porcelaine flambée, Kien-long : 444. — 44. Vase de panse hexagonale, flammé bleu Kien-long : 381. — 50. Grande bouteille en porcelaine bleu de Perse, Kien-long : 510. — 87. Jolie poterie chinoise, de l'époque Ming, représentant les trois dégustateurs de sake : 1 250. — 386. Très belle coupe en jade blanc, travail de l'époque Kien-long : 1 700. — 390. Brûle-parfums en jade blanc ivoirin, ayant la forme d'un bronze : 630. — 392. Théière en jade blanc, sculptée d'iris et de papillons, 700. — 395. Brûle-parfums, en jade uni, de couleur verdâtre : 600. — 495. Très bel ensemble en bois sculpté représentant Fouguen, Monjou et les quatre Shitenno : 700. — 500. 3 paravents : 970.

Total approximatif : 40 000 francs.

Succession de M. X.

Vente de tableaux, objets d'art et de curiosité, faite salle 7, le 30 janvier, par M^{es} BIZOUARD et Henri BAUDOIN, MM. FÉRAL et MANNHEIM.

Porcelaines, faïences. — 19. Deux vases à pans, en porcelaine de Chine, personnages dans des paysages : 1 500. — 23. Deux plats en ancienne porcelaine de Chine. Ep. Kien-long, vases fleuris et fleurs : 540. — 24. Plat creux, Chine. Ep. Kien-long, vase de fleurs : 165. — 25. Deux brûle-parfums, Chine, monture en bronze doré : 195. — 26. Deux cornets, Chine, animaux chimériques et fleurs, et 27. Potiche, Chine, animal chimérique et oiseau : 830.

Anciennes tapisseries.

Objets d'art et d'ameublement.

Vente faite, salle 6, le 10 février, par M^e André DESVOUGES et M. Edouard PAPE.

66. Chine. Paire de vases, personnages et arbres polychromes. Ep. Ming : 650. — 68. Chine. Vase ovoïde, à combats de guerriers, arbres et paysages polychromes, Ep. Kang-hi : 1 000.

Succession de M^{lle} X...

Vente d'objets d'art et d'ameublements faite salle 6, le 17 février, par M^{es} MARLIO et BAUDOIN, MM. MANNHEIM, GUILLEMIN et FALKENBERG.

1. Porte-fleurs en cornaline ; arbres accolés avec branchages ; socle ivoire. Travail chinois : 2 700. — 2. Porte-fleurs en jade vert de la Chine ; troncs d'arbres accolés avec oiseau chimérique : 820. — 3. Vase balustre, jade gris de la Chine : 660. — 4. Porte-fleurs en jade gris, carpe sortant des flots et personnage en relief : 700. — 5. Porte-fleurs en jade brûlé ; tronc d'arbre avec branchages fleuris et oiseau chimérique : 320. — 6. Gourde en ancien céladon gris verdâtre de la Chine : 880. — 7. Vase en ancien céladon vert camélia craquelé de la Chine : 1 010. — 8. Panse de vase en ancienne porcelaine de la Chine, à quatre médaillons, fleurs, insectes, oiseaux et poissons, sur fond pointillé noir : 860.

Objets d'art, Tapisseries.

Vente faite salle 6, le 10 mars, par M^e HENRI BAUDOIN et MM. MANNHEIN.

19. Deux canards, décorés au naturel, Chine : 700. — 20 Plat, Chine, fond bleu fouetté, dorure et fleurs 900. — 28. Vase-balustre, Chine, à décor rouge et or : branches fleuries, oiseaux chimériques, attributs, etc. : 10 500. — 29. Deux potiches fleurs sur fond bleu pâle, Chine. Ep. Kien-long : 930.

Succession Edouard Detaille.

Vente, faite salles 9 et 10, les 10 et 11 mars, par M^e LAIR-DUBREUIL, MM. G. SORTAIS, DUCHESNE et DUFLAN.

Bronzes. — 137. Vasque bronze chinois : 200. — 138. Vase brûle-parfums, Chine : 440. — 139. Vase brûle-parfums, Chine : 505. — 172. Vasque en émail cloisonné de la Chine : 540.

Succession Mannheim.

Vente de tableaux et objets d'art faite à la galerie Georges Petit, le 14 mars, par M^e Henri BAUDOIN, MM. FÉRAL et LEMAN.

69. Deux potiches ovoïdes, Chine. Ep. Khang-shi, à bandes de branches fleuries : 3 300. — 70. Vingt-sept assiettes, Chine, à paysages animée : 1 005. — 71. Vingt assiettes, Chine, fleurs et ustensiles : 655. — 72. Six assiettes, Chine, à fleurs et arbustes : 320. — 73. Vingt-six assiettes, Chine, à vases, fleurs, poissons : 700.

Objets d'art, et d'ameublement.

Vente faite, salle 6, le 19 mars, par M^e LAIR-DUBREUIL et MM. PAULME et LASQUIN.

19 à 22. Cinquante assiettes, en ancienne porcelaine de Chine, Compagnie des Indes, ou Japon : 1 055.

Ventes faites, salle 1, les 19 et 20 mars par M^e APPERT.

Deux plats en ancienne porcelaine de Chine, armoiries et personnages : 4 600.

Objets d'art et d'ameublement.

Vente faite, salle 6, le 7 avril, par M^e André DESVOUGES et M. Edouard PAPE.

Gravures anciennes. — 89. Chine. Quatre assiettes. Personnages chinois. Ep. Kang-hi : 225. — 97. Chine. Plat. Panier fleuri et branchages. Ep. Kang-hi : 800. — 103. Chine. Garniture, deux potiches, et deux cornets, oiseaux, branchages et chrysanthèmes en vert, rouge, bleu et or. Ep. Kang-hi : 7 400.

Objets d'art de la Chine.

Vente faite, salle 7, les 7 et 8 avril, par M^e LAIR-DUBREUIL et M. A. PORTIER.

172. Paire de potiches en porcelaine bleu et blanc, Chine : 210. —

293. Paravent en laque de Foutchéou, à dragons et animaux : 210. —
294. Paravent à douze feuilles, en laque de Coromandel, à personnages.
Ep. Kang-hi : 2 000. — 353. Deux potiches, Chine, à dragons dans les
nuages. Ep. Ming : 450. — 369. Groupe bois et ivoire, oni assis sur un
taïko : 225. — 380. Figure en bronze. Kouan-yin assise, xvii^e siècle, et
381. Deux saints personnages barbus : 2 500. — 383. Paire vases en
bronze, xvii^e siècle : 800. — 435. Paravent, bois dur sculpté et laque de
Pékin. Ep. Kien-long : 375. — 435 c. Deux panneaux en laques rouge et
or à paysages : 520 francs.

Produit : 14 940 francs.

Succession Chatel, de Lyon.

Vente d'objets d'art et d'ameublement, faite salle 1, les 10 et 11 avril,
par M^e LAIR-DUBREUIL et M. LEMAN.

8. Paire de vases-balustres en porcelaine de Chine grenat : 229. — 30.
Petit casque japonais en fer : 235. — 31. Deux sabres japonais : 205.

Objets d'art de la Chine et du Japon.

Vente faite, salle 9, le 16 avril, par M^e GABRIEL et M. PORTIER.

Ivoires japonais. — 2. Jeune femme, deux Samuraï et garçonnet, signé :
Shimamura Suomei : 501. — 3. Groupe de quatre personnages, signé :
Shin-yusai : 300. — 4. Guerrier à cheval terrassant deux ennemis, signé :
Shin-yusai : 200. — 13. Yoshitsune terrassant Benke !, signé : Gio
Kushinsai : 235. — 19. Famille de bûcherons, signé : Riyosui : 240. —
47. Princesse, serviteur et noble personnage assoupi, signé : Shinrosai :
261. — 54. Poignard japonais à monture argentée, ciselée devagues. Kosuka
et Kogai, ciselés de mêmes motifs : 300. — 61. Kouan yin et deux servi-
teurs portant des attributs, signé : Shusho : 250. — 75. Statuette, Kouan
yin et deux apsara enrubannées, signé : Yoshiaki : 279 francs.

Produit : 12 567 francs.

Objets d'art et d'ameublement.

Vente faite salle 6, le 30 avril, par M^e Henri BAUDOIN et MM. MANNHEIM.

11. Brûle-parfums en terre vernissée de la Chine. Ep. Ming : 210. —
12. Deux cornets, fleurs et paysages, sur fond jaune, Chine. Ep. Kien-
long : 225. — 13. Vase-rouleau, fond vert pointillé noir : 300. — 14.
Deux cornets. Ep. Kang-shi : 370. — 15. Deux vases balustres, terre
vernissée, Chine. Ep. Ming : 800.

Ventes Anglaises.

Vente d'objets d'art et d'ameublement, faite à LONDRES, les 22 et
23 janvier, par MM. CHRISTIE, MANSON et WOODS.

Prix en livres sterling.

32. Chine, service à thé, émaillé dans le goût européen, portant la
marque T. B. et la date de 1775 : 23.2. — 33. Chine, coupe émaillée,
style européen, nombreuses figures et drapeaux de diverses nations. Ep.
Kien-Long : 27.6. — 39. Chine, deux statuettes de chiens, émaillées en

couleurs : 34.13. — 52. Chine, vase bambou, émaillé à fleurs de la famille verte. Ep. Kang-shi : 94.10. — 53. Chine, vase de la famille verte, femmes et fleurs. Ep. Kang-shi : 27.6. — 173. Chine, plat de la famille rose, émaillé à lotus et mandarin. Ep. Kien-Long : 16. — 174. Deux tasses, personnages chinois et branches de fleurs en couleurs : 23.2. — 179. Chine, coupe de la famille verte, émaillée à fleurs et rochers, monture en bronze doré. Ep. Kang-shi : 28.7. — 226. Paire de vases en ancienne porcelaine du Japon, fleurs en bleu et oiseaux en relief, sur fond doré : 19.19.

Vente d'objets d'art et d'ameublement, faite à LONDRES, le 6 février, par MM. CHRISTIE.

Prix en guinées.

17. Paire de vases en émail cloisonné de la Chine, draperies et arabesques en couleurs : 24. — 30. Trois vases de forme hexagonale, en ancienne porcelaine de Chine, famille verte. Ep. Kang-shi, à décor de femmes, fleurs et vases : 87.

Vente d'anciennes porcelaines de la collection Arthur Rokeby Price Esq., faite à LONDRES le 11 février par MM. CHRISTIE.

Prix en livres sterling.

20. Paire de coupes et saucières, en ancienne porcelaine de Chine, de la famille rose, décor à vols de fleurs, émaillé en couleurs. Ep. Kien-Long : 32. — 24. Coupe, Chine, famille rose, scènes de bords de rivière. Ep. Kien-Long : 22. — 25, Chine, famille rose, paire de plats. Ep. Kien-Long : 35.14. — 26. Chine, plat de la famille rose, à branches de prunier et scènes de rivières, Kien-Long : 37.16. — 27. Deux assiettes, Chine, famille rose, armes d'Amsterdam et fleurs, Kien-Long : 78.15. — 30. Plat et saucière, Chine, famille rose. Ep. Yung-Ching : 63. — 31. Chine. Plat de la famille rose, émaillé, à personnages. Kien-Long : 35.14. — 48. Figurine de Chinois assis. Kwan-Yur et statuette de Hotéi : 99.

Vente de la collection de porcelaines de M. Hugh Faulkner, faite à LONDRES, le 18 février, par MM. CHRISTIE.

100. Grand plat, Imari : 27.7. — 134. Oiseau en émail cloisonné de la Chine : 26. — 140. Plat en émail de Canton, deux personnages dans un paysage et deux autres plats, à scènes tirées d'un roman : 38.17. — 142. Paire de flacons en émail de Canton, à fleurs et oiseaux sur fond bleu et vaisseau en forme d'oiseau : 25 4.

Collections Stuart et Walhouse.

Vente faite à LONDRES, le 21 février, par MM. PUTTICK et SIMPSON.

Prix en guinées.

33. Paire de flacons montés et émaillés, à décor de rochers dans la mer, famille verte, ancienne porcelaine de Chine. Ep. Kang-shi : 400. — 143. Paire de vases à gingembre, en ancienne porcelaine de Chine émaillée de la famille verte. Ep. Kang-shi : 650. — 147. Cabinet en ancienne laque de Chine, scènes de rivières et personnages en couleurs, famille verte : 80.

Vie de la Société

I

Déjeuner du 9 Avril 1913

*en l'honneur de M. le Capitaine de Vaisseau Matsumura
et de la Banque Franco-Japonaise*

Un déjeuner a été donné le 9 avril 1913 au Cercle Militaire, en l'honneur de M. le Capitaine de Vaisseau Matsumura, Attaché Naval à l'Ambassade Impériale du Japon à l'occasion de son départ pour le Japon. Assistaient au déjeuner et figuraient à la table d'honneur : S. E. M. le Baron Ishii, Ambassadeur du Japon, président d'honneur de la Société, M. le Général Lebon, Vice-président, M. le Commandant Matsumura, le nouvel Attaché Naval, M. le Capitaine de Frégate Maruyama, M. Guernaut Président du Conseil d'Administration de la Banque Franco-Japonaise récemment fondée et entrée en relations avec la Société, M. Dorizon, Directeur de la Société Générale dont la Banque Franco-Japonaise est comme une filiale, M. Harmand, Ambassadeur Honoraire, M. le Colonel Watanabé, Attaché Militaire du Japon, M. Miura, Premier Secrétaire à l'Ambassade, M. Guimet, Vice-Président de la Société, M. Kleczkowski, Ministre Plénipotentiaire, M. Shun Suzuki, Sous-Directeur de la Banque Franco-Japonaise, M. le Capitaine de Frégate Tanaka. Vingt-cinq autres invités ou sociétaires entouraient les tables.

S. E. M. le Baron Ishii avait tenu à céder la présidence à M. le Général Lebon pour lui laisser le plaisir d'adresser à M. le Commandant Matsumura le toast de circonstance.

A son habitude, M. Isaac avait bien voulu illustrer le Menu d'une très jolie estampe gravée sur bois ancien par lui, et reproduisant un dessin de Kitao-Keisai-Massayoshi, tirée d'un de ses ouvrages intitulé : « Gyo-Kai Ryaku Gwa Shiki ».

La plus cordiale gaieté n'a cessé de régner pendant tout le repas.

A l'heure des toasts, M. le Général Lebon a pris la parole en ces termes :

« Excellence, Messieurs et chers Collègues, j'avais espéré que notre cher et éminent Président pourrait occuper sa place à cette réunion, où il aurait apporté sa parole si fine, si pleine d'esprit et d'humour. Je m'empresse de vous dire qu'il est en très bonne voie de guérison. Il y a quelques jours, il me disait qu'il comptait bien présider, le mois prochain, l'Assemblée ordinaire de notre Comité. — Je suis sûr d'être votre interprète en lui adressant nos vœux les plus chaleureux de prompt et complet rétablissement.

« Je tiens à remercier M. l'Ambassadeur d'avoir bien voulu consacrer quelques heures à la Société Franco-Japonaise à cette époque de l'année où la saison de Paris bat son plein, et dans un moment où, chacun le sait, les questions diplomatiques, elles non plus, ne chôment pas.

« Avant d'aborder l'objet de cette réunion, c'est-à-dire de vous parler de celui qui nous quitte et de ceux qui arrivent, permettez-moi de retourner à quelques mois en arrière.

« Au mois de novembre, au lendemain de mon retour d'ambassade au Japon, je n'ai pu assister, par suite d'un deuil aussi cruel qu'imprévu, à la réunion où la Société a eu le grand plaisir de saluer et de recevoir pour la première fois son Exc. le Baron Ishii. Si j'avais pu être présent à cette réunion, je vous aurais redit ce que je venais d'exprimer, dès mon retour, à son Exc. le Baron Ishii, c'est-à-dire tous mes sentiments de gratitude pour l'accueil incomparable dont l'Ambassade Extraordinaire Française avait été l'objet pendant son séjour au Japon. Après cinq mois écoulés, je n'entrerai pas aujourd'hui dans des détails au sujet de cet accueil. — Mais je tiens à vous dire combien nous avons été profondément impressionnés par ces obsèques grandioses, par le *recueillement* et le silence des masses humaines qui y assistèrent, par le calme solennel avec lequel s'accomplirent tous les actes de la cérémonie.

« En ce qui me concerne, ce n'est pas sans une vive émotion que j'évoquais, en ces moments inoubliables, le souvenir de la bienveillance que le Grand Empereur défunt avait daigné me témoigner à diverses reprises et, notamment, à l'époque lointaine où je participais aux travaux de mes brillants Camarades de l'Armée Japonaise.

« Il est un autre point que je ne puis passer sous silence, parce qu'il intéresse personnellement la Société Franco-Japonaise de Paris. A peine arrivé à Tôkyô, je reçus de S. A. I. le Prince KANIN, Président de la Société Franco-Japonaise de Tôkyô, un diplôme me nommant membre de cette Société ; et quelques jours après son Altesse eut la gracieuseté de m'inviter à venir prendre le thé chez Elle dans l'Intimité. — Le Directeur de la Société, M. Tsuji, que vous connaissez bien, vint m'exprimer les regrets de ses collègues, que les circonstances du Deuil National ne leur permissent pas de m'offrir une réception, et il m'apporta de la part de la Société Franco-Japonaise de Tôkyô un fort beau Souvenir. — Je lui répondis que ce bel objet d'art resterait pour moi l'expression durable de la communauté d'efforts qui existe entre nos deux Sociétés de Tôkyô et de Paris ; et j'ai ajouté, sans crainte d'être démenti par vous, que la Société Franco-Japonaise de Paris apprécierait hautement les sentiments amicaux que lui manifestait, en ma modeste personne, la Société Franco-Japonaise de Tôkyô.

« J'arrive à l'objet particulier de notre réunion d'aujourd'hui : Le très distingué marin que j'ai à côté de moi va nous quitter. — Ai-je besoin de vous rappeler qu'il est une vieille connaissance de la Société Franco-Japonaise ! Il est membre à vie de notre société depuis 1903, c'est à-dire depuis 10 ans. — Avant de venir en France, il avait pris part à cette expédition contre les Boxers où les armes françaises et japonaises luttèrent côte à côte, et à Takou où il se distingua, il noua de bonnes relations avec plusieurs officiers de la flotte française. — Après avoir passé l'année 1903 en France pour se

perfectionner dans notre langue, il repartit pour le Japon à la veille de la guerre russo japonaise pendant laquelle il se fit de nouveau remarquer.

« Le Commandant Matsumura a toujours suivi avec un vif intérêt les applications que la science moderne a introduites dans la composition des forces navales : sous-marins, submersibles, aéroplanes, hydro-aéroplanes.

« Pendant son séjour en France, en qualité d'attaché naval, nous avons vu par 2 fois, les bâtiments de guerre japonais visiter nos ports : L'Ikoma en 1910 que les Brestois furent heureux de recevoir; en 1911, l'Escadre de l'amiral Shimamura qui visita le Havre et Toulon. — Vous vous rappelez que l'amiral voulut bien être l'hôte de notre Société qui lui offrit un dîner en juillet 1911,

« Je suis sûr d'être l'interprète de vos sentiments en exprimant au Commandant Matsumura tous nos regrets de le voir partir : En ce qui me concerne, mon Commandant, je ne le regretterais pas si je pouvais repartir avec vous, car ce serait une bien grande joie pour moi de revoir pour la 4^e fois votre merveilleux pays, et de retrouver là-bas des amitiés fidèles vieilles de 40 années : Je me souhaite à moi-même qu'il en soit ainsi. — Nous pouvons espérer que vous-même reviendrez une 3^e fois en France, et que nous vous reverrons à la tête d'une escadre faire une nouvelle visite à nos ports français. — Ce jour-là, la Société Franco-Japonaise de Paris sera heureuse de fêter votre retour au milieu d'elle.

« Je souhaite maintenant la bienvenue au Commandant Maruyama et à M. Kikuchi, nous espérons qu'ils ne regretteront pas trop au milieu de nous, d'être loin de leur beau pays et de tous les leurs. Comme son prédécesseur, M. Maruyama est une vieille connaissance. Lui aussi était venu en 1903 se familiariser avec la langue française. Il se fit dès cette époque recevoir comme membre à vie de notre Société, et repartit en 1904 à la veille de la guerre.

« Enfin, je salue les hauts représentants d'une institution nouvelle, qui, j'en suis convaincu, rendra les plus grands services à nos deux pays : La nouvelle Banque Franco Japonaise. M. Guernaut, Président du Conseil d'administration, M. Dorizon, qui en a été je crois bien quelque peu ou beaucoup le père, enfin, M. Suzuki, le sous-directeur de Paris.

« Messieurs, je lève mon verre en l'honneur des Commandants Matsumura et Maruyama, de MM. Guernaut, Dorizon et Suzuki. »

Après les applaudissements unanimes qui suivirent ce toast, le Commandant Matsumura se leva à son tour et répondit par le toast suivant :

« Excellence, Monsieur le Président, Messieurs,

« Je vous remercie profondément de l'honneur que vous me faites aujourd'hui. Cette marque de vive sympathie et ces paroles si aimables de M. le Général Lebon me touchent. Le souvenir que je vais emporter de cette amicale réunion me restera toujours. Au Japon, ce souvenir me reviendra souvent, car souvent je penserai à notre Société qui a si bien travaillé depuis une douzaine d'années. Il y a déjà plus de dix ans que j'en fais partie : c'est vous dire que je lui suis tout attaché. Je lèverai donc mon verre avec plus de plaisir encore à sa prospérité si nécessaire dans le développement des relations de plus en plus étroites des deux pays.

« Membre de la Société Franco-Japonaise de Paris et Attaché Naval du Japon en France, j'ai une autre santé à porter. Je la porterai avec une bien sincère émotion : c'est celle de notre cher Président, M. Bertin. Excellence, Monsieur le Président, Messieurs, à la Société Franco-Japonaise de Paris, à son vénéré Président, M. Bertin. »

MM. Guernaut et Dorizon se levèrent à leur tour et eurent pour la Société des mots fort aimables. L'actif directeur de la Société Générale ne manqua pas de rappeler qu'au moment même où la Société Franco-Japonaise de Paris le recevait, son fils, directeur de la Banque Franco-Japonaise, était l'hôte du Japon ; il profitait de cette heureuse coïncidence pour remercier son Excellence M. le Baron Ishii de l'accueil qui était fait à son fils dans ce lointain pays ami.

Avant de passer au salon prendre le café et causer jusqu'après trois heures tout amicalement, le Général Lebon donna lecture aux convives du télégramme d'un cher absent, celui de notre dévoué Secrétaire général d'hier. M. Clavery ne nous avait pas plus oubliés que nous ne l'oublions au cours du déjeuner et il nous envoyait du fond de l'Andalousie ses compliments et ses sentiments de sincère amitié. Le petit bleu de l'éloigné, pas n'est besoin de le dire, eut, pour le moins, le même succès que les toasts des présents.

II

Petites Nouvelles.

I. — Le Conseil a dû voir, depuis le début de l'année, s'éloigner de ses séances par suite de grave maladie, notre éminent Président M. Bertin, qui pendant plus de dix ans n'avait pour ainsi dire pas manqué une de nos réunions. M. Bertin est aujourd'hui rétabli et nous espérons, en lui exprimant tous nos compliments respectueux et tous nos vœux de bonne santé, qu'il pourra dès octobre prochain nous continuer ses conseils autorisés qui, il faut le dire, même au cours de son mal ne nous ont pas fait défaut.

II. — Nous avons eu le malheur de perdre récemment un de nos membres les plus nouveaux, qui n'avait même pas encore figuré à l'Annuaire, M. Finot. Notre collègue, M. Logé, nous a fait connaître cette perte en nous assurant que nous perdions beaucoup en M. Finot savant et collectionneur avertis qui nous eût prêté un concours aussi sûr que désintéressé.

III. — Sur la proposition de son Exc. M. le Baron Ishii, S. M. l'Empereur du Japon a daigné conférer en janvier dernier les insignes de Quatrième Classe de Son Ordre du Trésor Sacré à notre dévoué Secrétaire Général d'hier M. Ed. Clavery en souvenir de ses travaux à la Société Franco-Japonaise de Paris. Ces temps derniers, le Ministère de l'Instruction publique de France nommait également notre ami Officier d'Académie pour reconnaître lui aussi les services rendus depuis plus de quatre ans avec tant d'abnégation à notre œuvre et pour de plus honorer les nombreuses publications sorties de la plume de M. Ed. Clavery. Que notre Consul de France à Cadix, reçoive ici publiquement toutes les félicitations de la Société à la prospérité de laquelle il a tant contribué.

Questions et réponses

Réponse à la « Note sur Karamaro » de M. H. L. Joly.

Dans le dernier *Bulletin de la Société*, M. H. L. Joly, à propos de la signature *Karamaro*, part en guerre contre un certain « on ». Comme le pauvre « on » est peut-être apparenté à l'auteur de mon étude de l'*Ostasiatische Zeitschrift* : « Les récentes expositions de Paris consacrées à l'art d'Extrême-Orient » (1^{re} année, 1^{er} fascicule, page 76), je me vois dans l'obligation de répondre à cette note écrite sous une forme virulente difficilement explicable.

Et tout d'abord, les spécialistes français connaissent parfaitement l'existence de l'*Ukiyoe hennenshi* 浮世繪編年師 « Annales des Maîtres de l'Ukiyoé » (Tôkyô, 1891). Cet ouvrage s'est trouvé entre leurs mains, de même que l'*Ukiyoe gwashu* plus récent (1908), l'*Ukiyoe Bikô* (1897), le fameux *Zohô Ukiyoe Ruikô* (ayant pour origine un manuscrit de 1800 et dont la première édition imprimée parut en 1833), le *Kinkô Ukiyoeshi koden benran* (1889) et... une trentaine d'autres particuliers aux maîtres d'Ukiyoe ou plus généraux.

Cette question préliminaire vidée, venons-en à *Karamaro*. Sa personnalité n'est peut-être pas aussi clairement déterminée que le pense M. Joly..... Il y a *Karamaro* et *Karamaro*.

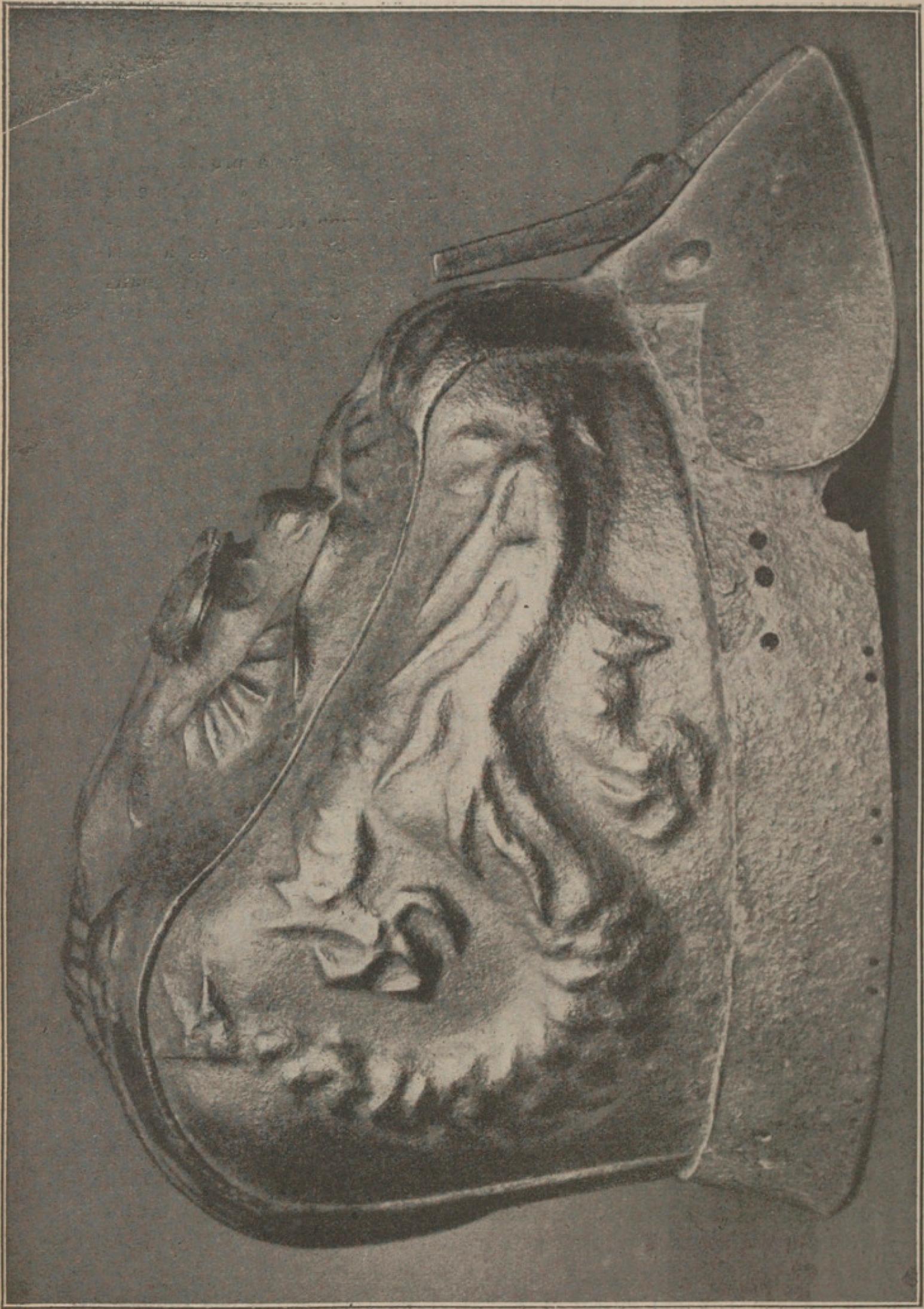
Le second signe du nom cité par M. Joly : 唐丸 n'est pas le même que celui du *Karamaro* dont parlent MM. Collin de Plancy et Vissière : 唐磨 dans le *Bulletin de la Société* (n^{os} XXVI-XXVII réunis). La traduction habituelle du signe 丸 est d'ailleurs *maru* et non *maro*.

En outre, en lisant l'ouvrage : *Yehon Matsu no shirabe* (album de l'Examen des Pins) paru à Yedo en 1795, on trouve comme nom d'illustrateur : *Karamaro* 唐磨 et comme désignation d'éditeur : *Juzabrô*. Peintre et éditeur paraissent donc distincts. Or, *Juzabrô* n'est autre que ce *Tsutaya* 蔦屋, connu de tous les amateurs d'estampes, dont M. Joly parle dans sa note et qui aurait porté le nom 唐丸.

D'ailleurs, puisque M. Joly évoque l'autorité de M. le Dr J. Kürth, il lui sera sans doute agréable d'ouvrir le volume si estimé consacré par celui-ci à *Utamaro*. Il y lira, justement à propos du *Yehon Matsu no shirabe* : « das ich seiner mannigfaltigen Schönheiten wegen DEM UTAMARO und nicht einem unbekanntem (Schüler?) Karamaro zuschreiben möchte » (Page 169).

La question *Karamaro* reste en somme ouverte. Peut-être s'éclaircira-t-elle un jour dans le sens indiqué par M. Joly, mais en l'état actuel des connaissances, il semble difficile de trancher catégoriquement.

Marquis DE TRESSAN.



Casque en fer forgé et repoussé d'un dragon.
L'intérieur du casque et la partie inférieure de la visière sont recouverts de vieux laque rouge.

**Publications périodiques reçues par la Société
en échange de son Bulletin**

BULLETIN de l'Association Amicale Franco-Chinoise.
BULLETIN du Comité de l'Asie Française.
BULLETIN de l'École Française d'Extrême-Orient (Hanoï).
BULLETIN de la Société de Géographie Commerciale.
BULLETIN de la Société de Géographie et d'Études Coloniales de Marseille.
BULLETIN de la Société d'Études Belgo-Japonaises (Bruxelles).
Revue des Questions Diplomatiques et Coloniales.
BULLETIN de l'Union franco-persane (Paris).
L'ART DÉCORATIF. Revue de l'Art Ancien et de la Vie Artistique Moderne (Paris).

*
**

Japan Chronicle (Kobé, édit hebdomadaire).
MITTHEILUNGEN der Deutschen Gesellschaft für Natur-und Voelkerkunde Ostasien
(Tôkyô).
TRANSACTIONS and Proceedings of the Japan Society (Londres).
PROCEEDINGS of the Asiatic Society of Japan (Tôkyô).
Monatsschrift « Japan und China » (Berlin-Shöneberg).

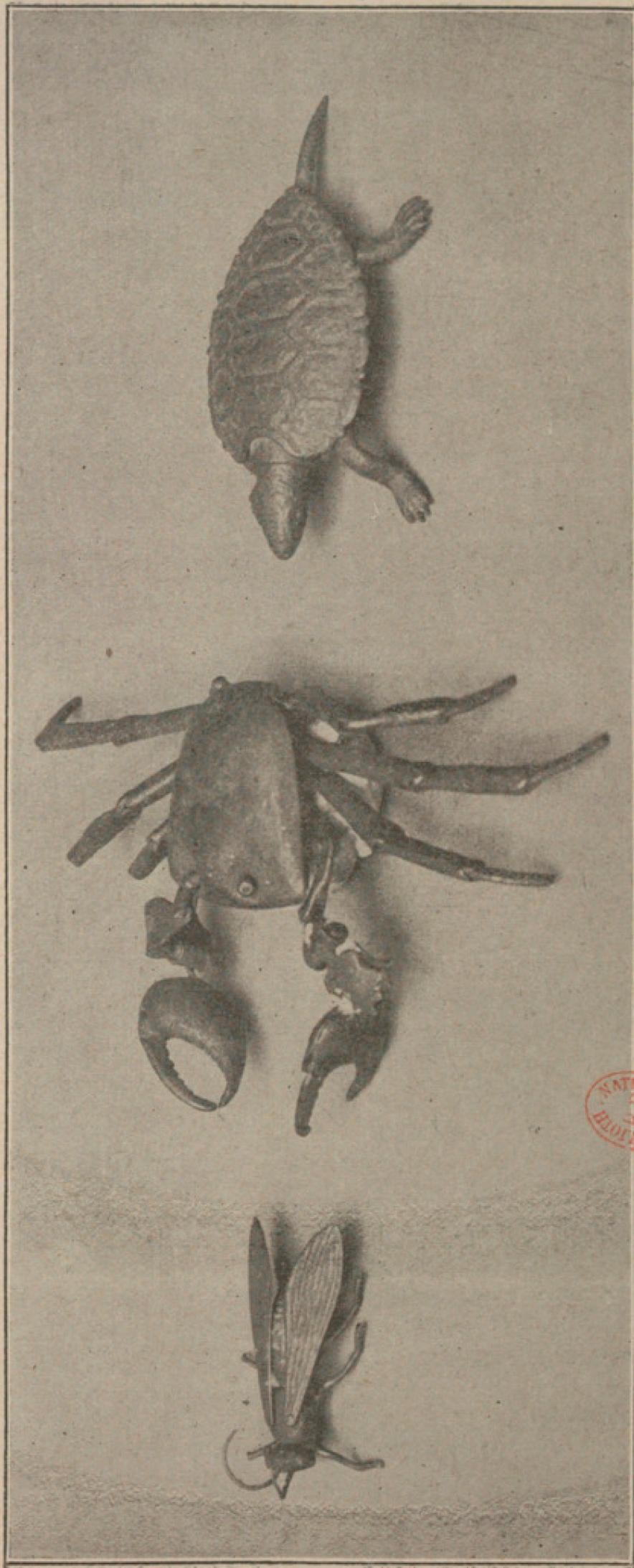
*
**

Revue Statistique de la Chambre de Commerce du Havre.
Compte rendu des Travaux de la Chambre de Commerce de Lyon.
Bulletin de la Ligue Maritime Française.
Publications du Comité Français des Expositions à l'Étranger.
Semi-Annual Report of the Kyôto Chamber of Commerce.
The Chamber of Commerce Journal (Yokohama).
BULLETIN de l'Association Séricicole du Japon (Dai Nippon Sanshi kwai). Tôkyô.
The Oriental Review (New-York).
The Journal of the Sapporo Agricultural College.

*
**

En outre, la Bibliothèque de la Société reçoit, notamment, les périodiques suivants :

La Kokka, revue d'art, mensuelle, édition anglaise (depuis 1908) avec résumés en français.
The Japan Magazine (Tôkyô).



Hyménoptère articulé, en fer forgé
et ciselé.

Petit crabe en fer repoussé,
ciselé et articulé.

Petite tortue en fer ciselé et gravé, articulée.



Avis divers

LE BULLETIN est adressé gratuitement aux Membres de la Société Franco-Japonaise de Paris, dont les actes et les progrès sont ainsi portés à leur connaissance ; il doit aussi servir de lien entre eux. Que chacun veuille donc bien, pour aider à sa rédaction, communiquer au secrétaire général, qui en a la charge, des notes sur ses travaux : listes d'ouvrages publiés ou en préparation, études originales traitant de questions japonaises sur lesquelles on jugerait à propos d'attirer l'attention, etc. Sur ces mêmes questions, le BULLETIN pourrait répondre à toutes demandes de renseignements et accueillerait aussi bien les informations pratiques fournies par les négociants, traitant d'affaires japonaises.

Le secrétaire général reçoit assez fréquemment, de la part de nouveaux membres, des demandes tendant à ce qu'il leur soit adressé des Bulletins publiés antérieurement à leur admission dans la Société.

En prévision des demandes analogues qui viendraient à se produire encore, le Bureau a l'honneur de faire connaître aux intéressés que la Société ne dispose plus d'une seule collection complète du BULLETIN. Jusqu'à nouvel avis, des exemplaires des anciens numéros pourront être éventuellement adressés à ceux qui en feraient la demande, aux conditions suivantes : jusqu'au N° XVII, pour les fascicules encore en nombre, 2 francs pour les membres de la Société et 3 francs pour les personnes étrangères à la Société ; au-delà du N° XVIII, 3 francs et 4 francs respectivement. Pour les personnes n'appartenant pas à la Société, le prix des numéros de l'année en cours est de 5 fr. l'un.

Les numéros I, II, IV, XVIII et XIX-XX sont complètement épuisés. Il ne reste plus pour la vente, en numéros séparés, qu'un très petit nombre d'exemplaires des fascicules XIV, XVII, XXII, XXIII-XXIV, du prix de 5 et 6 francs respectivement, pour les membres de la Société, 7 et 8 francs pour les personnes étrangères à la Société. Celle-ci reprend, à raison de 3 francs l'un, les exemplaires des numéros épuisés ci-dessus indiqués.

Il reste encore un très petit nombre de séries ainsi composées : III, V-XVII, XXI-XXVII. Prix : 40 francs.

Ainsi qu'on l'aura constaté, le BULLETIN, à partir du numéro X (1908), a commencé à publier des annonces. Son tirage et sa circulation ont été, en même temps, sensiblement augmentés et se sont accrus notablement par la suite.

La Bibliothèque de la Société, installée comme par le passé au Musée d'Ennery, 59, Avenue du Bois-de-Boulogne, est ouverte tous les vendredis, de 2 heures à 6 heures (toute l'année, sauf pendant août et septembre). Un secrétaire-interprète, sera présent pour toutes traductions et informations concernant le Japon.

Le Secrétaire général reçoit à la Bibliothèque, Musée d'Ennery, tous les vendredis, de 2 heures à 3 heures 1/2.

Éditeurs, auteurs et amateurs sont priés de faire bénéficier la Bibliothèque des ouvrages sur le Japon dont ils peuvent disposer.

Pour tous renseignements concernant la Bibliothèque, s'adresser à M. Arcambeau, archiviste-bibliothécaire, au Musée d'Ennery, ou à son domicile personnel, 133, boulevard Voltaire.

En vertu d'une décision du Conseil en date du 16 mars 1911, une carte d'adhérent est désormais remise à chacun de nos collègues.

Elle donne droit :

- 1° A la libre admission à la Bibliothèque de la Société ;
- 2° A l'entrée gratuite au *Musée Cernuschi* (Décision de M. le Préfet de la Seine, du 6 mars 1911) ;
- 3° A l'admission à l'inauguration de toutes les expositions organisées au *Musée d'Ennery*, sur demande adressée au directeur ;
- 4° A l'admission à la Bibliothèque d'art et d'archéologie, fondée par notre collègue M. Doucet. V. numéro XXIII-IV, p. 118.

L'insigne de la Société, dont le modèle est dû au peintre Félix Régamey, a été exécuté par M. Henri Nocq, le réputé graveur en médailles.

Ce bijou dont la reproduction figure en grandeur d'exécution sur la couverture du BULLETIN, doit à la collaboration gracieuse de ces deux artistes son cachet original et élégant.

Frappé en argent, à fleur de coin, par la Monnaie, l'insigne est livré facultativement, avec ou sans son ruban aux couleurs franco-japonaises, pour 12 francs, aux membres, à leur entrée dans la Société.

Les membres sont priés de bien vouloir envoyer au secrétariat, en vue de l'établissement d'une liste d'invités aux fêtes ou aux conférences de l'année, les noms et adresses des personnes qu'ils considèrent comme susceptibles de s'intéresser à nos réunions et à nos travaux.

Les sociétaires sont instamment priés d'aviser le secrétariat de leurs changements d'adresse.



Le Gérant : E. ARCAMBEAU.

會協佛日



Société Franco-Japonaise DE PARIS

FONDÉE LE 16 SEPTEMBRE 1900

SIÈGE SOCIAL :

PALAIS DU LOUVRE — PAVILLON DE MARSAN

107, Rue de Rivoli

Fondée en 1900, et honorée d'une subvention annuelle du Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts de France et de dons dus à la générosité du Gouvernement du Japon et à celle de hautes personnalités Japonaises et Françaises, la *Société Franco-Japonaise de Paris* est, de par l'article 1^{er} de ses statuts, « un centre où se traitent toutes les questions dont s'occupent, à un titre quelconque, les japonisants : artistes, industriels, commerçants, amateurs et savants. Elle favorise le développement des relations sociales entre les Français et les Japonais, en offrant aux résidents et voyageurs Français au Japon et Japonais en France l'assistance dont ils ont besoin pour leurs études et leurs affaires ».

La Société a pour moyens d'action :

- 1° Des Conférences, au moins mensuelles ;
- 2° Un Bulletin périodique ;
- 3° Une Bibliothèque composée d'ouvrage spéciaux, installée au MUSÉE D'ENNERY, 59, Avenue du Bois-de-Boulogne, et ouverte aux membres de la Société, tous les Vendredis, de 2 à 6 heures ;
- 4° Les bons offices d'un Secrétaire-interprète Japonais, qui se tient également le vendredi, de 2 à 6 heures, au siège de la Bibliothèque, à la disposition des membres de la Société, pour toutes traductions et informations concernant le Japon.

CONDITIONS D'ADMISSION

EXTRAIT DE L'ART. 4 DES STATUTS :

« Pour entrer dans la Société, il faut être présenté par deux membres et agréé par le Conseil. »

SOUSCRIPTIONS

Membre annuel	15 francs par an.	5 yen 80	} Exonérant de la co- tisation annuelle.
» à vie	150 »	58 —	
» donateur	300 » minimum	116 —	

Le paiement d'un droit d'entrée facultatif de 12 francs donne droit à l'insigne de la Société frappé en argent, dont la reproduction en demi-grandeur figure ci-dessus.

Les membres de toutes les catégories reçoivent gratuitement le *Bulletin*.

Prix du *Bulletin*, pour les personnes n'appartenant pas à la Société : 5 francs par numéro.

ANNONCES

Le *Bulletin* est distribué à tous les membres de la Société, tant en France qu'au Japon. Il se trouve en lecture à bord des paquebots des principales lignes de navigation desservant les ports de Chine et du Japon, dans les bibliothèques des Chambres de Commerce françaises et japonaises les plus importantes, et dans celles d'un certain nombre de Sociétés géographiques, commerciales, industrielles et autres de la France, de l'Indo-Chine et de l'étranger. De plus, 100 exemplaires en sont remis au Ministère de l'Instruction Publique qui les répartit entre les bibliothèques universitaires et municipales de la France.

Le *Bulletin*, dont l'impression, les illustrations, la valeur des matières insérées, font une publication de luxe, constitue, en raison de sa circulation étendue dans un milieu spécial tant en France qu'au Japon, un organe de publicité particulièrement avantageux aussi bien pour les Français désireux de se créer une clientèle au Japon que pour les Japonais soucieux de faire connaître en France, et aux voyageurs se rendant au Japon, leurs industries ou leurs établissements.

TARIF POUR QUATRE INSERTIONS CONSÉCUTIVES

Verso de la première page de couverture.	200 francs.
Recto de la deuxième page de couverture.	200 »
Verso de la dernière page de couverture.	250 »

(Les pages de couverture ne peuvent être divisées)

Une page simple entière sur papier de couleur, soit au commencement soit à la fin du *Bulletin* : 150 francs; une moitié desdites pages : 90 francs; un quart desdites pages : 50 francs.

Pour les insertions accompagnées d'un texte en caractères japonais (une ou deux lignes verticales) les prix seront majorés de : 10 francs pour la page entière, de 6 francs pour la 1/2 page, de 4 francs pour le 1/4 de page.

(Il est observé que le *Bulletin* paraît en principe trimestriellement, mais qu'en raison des circonstances d'actualités, de matières ou autres, il peut se faire que deux numéros soient condensés en un seul, une fois ou même deux fois au cours de l'année. La Société ne peut garantir la date précise de la publication. Bien entendu, l'insertion parue dans un numéro doublé ne compte que pour une unité).

ENCARTAGES

Il est accepté des encartages au tarif de 150 francs par encartage fourni par l'annonceur, les frais de poste en sus.

CONTROLE DES INSERTIONS ET ENCARTAGES

La Société se réserve d'accepter ou de refuser les insertions ou encartages proposés.

MODE DE PAIEMENT

Le montant des insertions et encartages acceptés par la Société et munis par l'annonceur du bon à tirer ou à encarter est payable sur justification contre reçu du Trésorier.

Adresser les demandes d'admission et d'abonnement, et les communications relatives au *Bulletin*, à M. le Secrétaire-Général de la Société Franco-Japonaise de Paris, Palais du Louvre, Pavillon de Marsan, 107, rue de Rivoli, Paris, et les chèques, mandats-poste ou autres valeurs, ainsi que la correspondance relative aux annonces à M. le Trésorier de la Société, à la même adresse.

PARIS

Références Japonaises

ROBES — BLOUSES — JUPONS
COSTUMES TAILLEUR



Madame GENTIL

2 bis, Rue du Havre, PARIS

Grand choix de Tissus, Dentelles et Parures

La maison se charge occasionnellement du travail à façon pour les Dames ayant des tissus à employer.

PETITES ANNONCES

à 0 fr. 50 la ligne. Minimum par insertion :
2 fr. Par an (4 insertions) : 7 francs.

.....

Dame veuve ayant habité Japon, prendrait pensionnaires Quartier Luxembourg, proximité Grandes Ecoles et métro. Leçons français. Hautes références. S'adresser au D^r du Bulletin, Pavillon de Marsan, initiales M. C. X.

VILLA DES FAMILLES

Pension à l'Entrée du Bois-de-Boulogne
et du Jardin d'Acclimatation.

Bains. -- Électricité. -- Jardin
Communications avec Paris faciles.

M^{me} BIDOT, 8, BOULEVARD DES SABLONS
Téléph. 467. Neully-s.-Seine (près Porte
Maillot)

Madame ITAHARA
Tomoe ya

Restaurant Japonais
10, rue Condorcet (IX^e)

Prière de prévenir quelques heures d'avance.

Specie Bank de Yokohama

(THE YOKOHAMA SPECIE BANK, LIMITED)

SOCIÉTÉ ANONYME FONDÉE EN 1880

Capital souscrit : Yen 48.000.000

Capital versé : Yen 30.000.000

Réserve : Yen 18.200.000

Siège Central à **YOKOHAMA** (*Japon*)

.....

SUCCURSALE DE LYON : 19, Rue de l'Arbre-Sec

Directeur M. M. ONO

—————

Succursales et Agences à ANTOUNG, BOMBAY, CALCUTTA,
CHANGCHUN, DALNY, HANKOW, HONGKONG, HONOLULU, KHARBINE,
KOBE, LIAOYANG, LONDRES, LES ANGELES, MOUKDEN,
NAGASAKI, NEWCHWANG, NEW-YORK, OSAKA,
PÉKING, PORT-ARTHUR, SAN-FRANCISCO, SHANGHAI,
TIELING, TIENTSIN, TOKIO.

—————

Opérations de la Succursale de Lyon :

Négociations et encaissements d'effets de commerce sur les
places ci-dessus et autres places ;

Vente de mandats et transferts télégraphiques ;

Lettres de crédit ;

Dépôts à échéances ;

Achat de coupons japonais.

COMPAGNIE DES MESSAGERIES MARITIMES

PAQUEBOTS-POSTE FRANÇAIS

SERVICES DE LA COMPAGNIE

DÉPARTS DE MARSEILLE

Égypte, Syrie, toutes les semaines, le *Jeudi*.

Grèce, Turquie, Syrie, tous les 14 jours, le *Jeudi*.

Grèce, Turquie, Mer Noire, toutes les semaines, le *Samedi*.

Indes, Australie, Nouvelle-Calédonie, Nouvelles-Hébrides, tous les 28 jours, le *Mercredi*.

Ceylan, Cochinchine, Siam, Tonkin, Chine, Japon, tous les 14 jours, le *Dimanche*.

Côte Orientale d'Afrique, Madagascar, Réunion, Maurice, tous les 14 jours, le *Mercredi*.

SERVICE RÉGULIER D'ANVERS, DE DUNKERQUE, DU HAVRE,
DE LA ROCHELLE-PALLICE, DE MARSEILLE, DE GÈNES

Pour Colombo, Saïgon, Tourane, Haïphong, Hong-Kong, Shanghai et le Japon.

VOYAGES AUTOUR DU MONDE

La Compagnie des Messageries Maritimes met à la disposition du public diverses combinaisons de voyages circulaires autour du Monde avec la *Canadian-Pacific*, la *Southern-Pacific*, l'*Eastern and Australian Company*, l'*American and Australian Line*, la *Compagnie Générale Transatlantique* et les grands chemins de fer américains. — Les voyageurs peuvent choisir une des routes suivantes :

Route n° 1. — Voie de Chine, du Japon et du Canada *via* Vancouver.

Route n° 2. — Voie d'Australie et de Vancouver.

Route n° 3. — Voie d'Australie, détroit de Torrès, le Japon et Vancouver.

Route n° 4. — Voie de Chine, du Japon et de San-Francisco.

Route n° 5. — Voie d'Australie, détroit de Torrès, le Japon et San-Francisco.

EXEMPLES D'ITINÉRAIRES

ROUTE N° I

VOIE DE CHINE, DU JAPON ET DU CANADA *via* VANCOUVER

Par chemin de fer de Londres ou de Paris à Marseille

De Marseille à Hong Kong, par les paquebots de la *Compagnie des Messageries Maritimes*, *via* Canal de Suez, Djibouti ou Aden, Colombo, Singapore, Saïgon.

De Hong-Kong à Shanghai, Kobé (Hiogo) et Yokohama par les paquebots de la *Compagnie des Messageries Maritimes* ou par ceux de la *Canadian-Pacific Company*, au choix du voyageur.

De Yokohama à Vancouver par les paquebots de la *Canadian-Pacific Company* et de là, par les différentes routes offertes par la *Canadian-Pacific Railway Company* à Québec, Montréal, Halifax, Saint-John (N. B.) ou New-York.

De New-York à Liverpool ou Southampton par un des paquebots de la *Cunard Line*, de la *White Star Line*, de l'*American Line* ou du *Norddeutscher Lloyd* ou de New-York au Havre par les paquebots de la *Compagnie Générale Transatlantique* et de là, par chemin de fer, à Paris ou à Londres (*via* Southampton) ou vice-versa.

PRIX : Fr. 3.438 ou £ 137.10 0

ROUTE N° III

VOIE D'AUSTRALIE, Détroit de Torrès, LE JAPON ET VANCOUVER

Par chemin de fer de Londres ou de Paris à Marseille

De Marseille à Sydney par les paquebots de la *Compagnie des Messageries Maritimes*, *via* Canal de Suez, Djibouti ou Aden, Bombay, Colombo, Fremantle, Melbourne.

De Sydney à Hong-Kong par les paquebots de l'*Eastern and Australian S.-S. Company*, *via* détroit de Torrès.

De Hong-Kong à Yokohama, Vancouver et Londres comme par la route n° 1 ou vice-versa.

PRIX : Fr. 4.406 ou £ 176.5 0

(Pour tous renseignements, consulter le livret spécial. — Envoi franco sur demande).

CHARGEURS RÉUNIS

COMPAGNIE FRANÇAISE

DE NAVIGATION A VAPEUR

Société anonyme au capital de 12.500.000 francs.

LIGNE DE LA COTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE :

SERVICE POSTAL (subventionné par le Gouvernement Français). — Départ chaque mois du Havre le 22, de Bordeaux-Pauillac le 25, pour Dakar, Conakry, Grand-Bassam, Cotonou, Libreville, Cap Lopez (Sette-Cama, Mayumba, Loango en transbordement), Banane, Boma et Matadi.

Retour par mêmes escales (durée du trajet Matadi-Pauillac : 20 jours).

SERVICE COMMERCIAL. — Départ chaque mois de Dunkerque le 14, du Havre le 17, de Bordeaux-Pauillac le 20, pour le Sénégal, la Guinée, la Côte d'Ivoire, la Côte d'Or et le Dahomey.

LIGNE DE L'INDO-CHINE :

Service mensuel direct sans transbordement de Dunkerque le 28 de chaque mois, du Havre le 1^{er}, de Bordeaux-Pauillac, le 4, de Marseille le 15 pour Colombo, Singapore, Saïgon, Tourane et Haïphong et par transbordement pour Bangkok, Pnom-Penh, Hanoi.

LIGNE DE LA PLATA :

Service régulier sans transbordement, deux départs par mois, de Dunkerque les 7 et 17, du Havre les 10 et 20, de Bordeaux les 13 et 23 pour Pasages, Vigo, Ténériffe, Montevideo, Buenos-Aires.

LIGNE DU BRÉSIL :

Service régulier sans transbordement, deux départs par mois, de Dunkerque le 18, du Havre le 23, pour Vigo, Leixoes, Lisbonne, Rio-de-Janeiro et Santos ; du Havre le 7 pour Vigo, Leixoes, Lisbonne, Pernambuco, Bahia, Rio-de-Janeiro et Santos.

LIGNE DU TOUR DU MONDE :

Service régulier, départs d'Anvers tous les 45 jours. Prenant des marchandises et des passagers de 1^{re} classe, et desservant les ports de Dunkerque, La Rochelle-Pallice, Marseille, Gênes, Naples, Colombo, Singapore, Hong-Kong, Shanghai, Chinwangtao (Tientsin), Kobé, Yokohama, (Honolulu, par transbordement), Vancouver, Seattle, Tacoma, San-Francisco, Mazatlan, Guaymas, Santa-Rosalía, ports du Centre-Amérique et de l'Amérique du Sud, Coronel, Punta-Arenas, Montevideo, Santos ou Rio-de-Janeiro, Dakar, La Pallice, Liverpool, Swansea et les ports français de la Manche.



EGYPTE,
CHINE,

CEYLAN,
JAPON,

INDES,

STRAITS SETTLEMENTS.

Océanie

P & O

LES PAQUEBOTS

P & O

de la

**COMPAGNIE DE NAVIGATION A VAPEUR
PENINSULAIRE & ORIENTALE**

*Transportant le Courrier sous contrat avec le Gouvernement de
Sa Majesté Britannique.*

Partent fréquemment et régulièrement de LONDRES, MARSEILLE
et BRINDISI, et transportent les passagers dans tous les ports
de l'Orient et de l'Océanie.

DES BILLETS D'ALLER ET RETOUR valables pendant deux ans de
la date du départ a la date d'arrivée au retour au prix du Parcours
Simple plus 50%.

ON PEUT PRENDRE SON BILLET A NEW-YORK POUR LE TRAJET ENTIER.

**VOYAGES AUTOUR DU MONDE
CROISIÈRES EN YACHT.**

Pour tous renseignements, s'adresser :

A PARIS: Thos. Cook et Son, 1, place de l'Opéra; Hernu Peron et Co.,
61, boulevard Haussmann; Compagnie Internationale des Wagons-Lits,
5, boulevard des Capucines; Cunard S. S. Co., 37, boulevard des Capucines; Captain
A. W. Churchward, 14, rue du 4 Septembre. A MARSEILLE: Estrine et Co.,
18, rue Colbert. A NEW-YORK: Cunard S. S. Co., 21-24, State Street;
Thos. Cook et Son, 245 & 2389, Broadway. A ANVERS: John P. Best et Co.
A BRUXELLES: Thos. Cook et Son, 41, rue de la Madeleine; ou aux bureaux
de la Compagnie "P. & O." à LONDRES:—

122, LEADENHALL STREET, E.C., ou NORTHUMBERLAND AVENUE, W.C.

PARIS

Références Japonaises.

BIJOUTERIE - JOAILLERIE - ORFÈVREURIE

TÉLÉPHONE
108-58

O. LECLERCQ, Fabricant

141, Boulevard Sébastopol (Premier étage)

Brillants et Pierres Fines — Collier Pierres Fines — Importation directe des Indes
Atelier spécial de Réparations — Pièces de Commande

PARIS

Références japonaises.

PENSION DE FAMILLE

Maison CHOPARD

MADAME COUCHENÉ

SUCESSEUR

11^{bis}, rue de Cluny, 11^{bis}

Situation exceptionnelle entre la Sorbonne et le Musée de Cluny

A proximité des Ecoles de Droit, de Médecine, des Beaux-Arts, etc., etc.

ÉLECTRICITÉ — CHAUFFAGE CENTRAL — SALLE DE BAINS

PUBLICATION DE LA SOCIÉTÉ FRANCO-JAPONAISE

LA MUSIQUE JAPONAISE CLASSIQUE

Par M. Charles LEROUX ❄

ANCIEN MEMBRE DE LA MISSION MILITAIRE FRANÇAISE AU JAPON

DIRECTEUR DE L'HARMONIE DES MINES DE BLANZY

Grand in-8. Nombreuses planches dans le texte et hors texte. Prix : 4 francs.

En vente : A LA BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ, 59, Avenue du Bois-de-Boulogne
(Musée d'Ennery)

et chez EVETTE ET SCHAEFFER, 17, passage du Grand-Cerf, Paris.

CASE A LOUER

Quart de page

Par an (4 insertions). . . 50 francs.

LE « JAPON A PARIS »

Tous les jours de midi à minuit à **MAGIC CITY**

77, QUAI D'ORSAY — PONT DE L'ALMA

*Reconstitution élégante et fidèle, dans un cadre
caractéristique, de la vie au pays nippon*

Pavillon de thé. — Danses. — Artistes et artisans
(sculpteur, ciseleur, céramiste, menuisier, etc.) à l'ouvrage, en costumes nationaux.

MADAME VEUVE DE LUCY-FOSSARIEU

Médaillée par le Gouvernement pour le dessin en 1881

Peintre Miniaturiste. — Exposante aux Salons de 1882-1883

Se prépare à ouvrir prochainement, de nouveau, ses cours d'Arts d'agrément, de Langues étrangères et de Littérature française
avec le concours des meilleurs Professeurs de Paris.

M^{me} de LUCY-FOSSARIEU peut prendre chez elle quelques jeunes filles françaises
ou étrangères, pour l'éducation

S'adresser directement, ou par correspondance,

148, Avenue du Roule — Neuilly-sur-Seine

LES PAGES MODERNES. Paul KIND, Directeur

Revue mensuelle d'actualité artistique, littéraire, philosophique et sociale.

76, rue de Rennes, PARIS

Sommaire du numéro spécial illustré de juillet 1912, consacré à l'Art contemporain :

Les Positions de l'esthétique contemporaine, par G. BOISSY. — La Sculpture, par L. SICRE.
— L'Architecture, par L. BRACHET — L'Art décoratif, par E. ROBERT. — La Gravure, par
M. MARCILLE. — L'Art humoristique, par ARMORY.

Chroniques du mois : la vie Parisienne, par ARMORY. — Notes (avec quinze illustrations)

En vente au prix de 1 fr. net.

PRIX DE L'ABONNEMENT AUX « PAGES MODERNES » :

France : un an 5 francs.
Colonies et Etranger : un an 6 francs.

COURS DE FRANÇAIS, par l'Abbé J. Charron m. a.

Professeur en chef

des cours organisés à Kobé par la Société Franco-Japonaise

	y. s.		y. s.
Gogaku kenkyu no hiketsu	0.10	Exercices gradués (traduction du précédent) .	0.15
Tokuhon livre premier (traduction française). .	0.08	Vingt cinq fables de Lafontaine	0.15
Gogaku renshu Tokuhon (livre premier) . . .	0.08	Vingt-cinq fables (traduction du précédent)	
Exercices gradués (traduction du précédent) .	0.15	(épuisé)	0.12
Gogaku renshu Tokuhon (livre deux).	0.10	Exercices de conjugaison et vocabulaire . . .	0.12
		Futsugo manabi no shiori (sous presse) . . .	0.02

(1 yen = 2 fr. 58; 1 sen = 0 fr. 0258).

Ce cours, en partie double, peut servir aux Français pour apprendre le japonais
et aux Japonais pour apprendre le français.

Himeji, Librairie Inue (Japon).

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ FRANCO-JAPONAISE DE PARIS

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS

- N° I** (1902). T. HAYASHI : Le Japon à l'Exposition Universelle de 1900.
- N° II** (1903). D^r MÈNE : Les Armures Japonaises et les Armuriers. — T. YAMADA et K. HIGOUTCHI : L'Etat actuel de l'Edition et de la Librairie au Japon.
- N° III** (1905). E. ARCAMBEAU : La Croix Rouge Japonaise.
- N° IV** (1906). A. BELLESSORT : Confession d'une Jeune Divorcée Japonaise. — NAGAOKA : Les Premières Relations de l'Europe avec le Japon.
- N° V** (1906). D^r MÈNE : Aperçu sommaire sur les Laques du Japon.
- N° VI** (1907). A. VISSIÈRE : Un Quatrain de l'Empereur de Chine. — DE LUCY-FOSSARIEU : Les Monuments Commémoratifs Français au Japon.
- N° VII** (1907). E. BERTIN : Le Japon avant la Féodalité Militaire. — Anciennes Familles et Vieilles Institutions.
- N° VIII** (1907). D^r MÈNE : Des Transformations Successives des Armures Japonaises.
- N° IX** (1907). D^r MATIGNON : Souvenirs de Campagne en Mandchourie avec l'Armée Japonaise. — YAMASHITA : Des Kakemonos.
- N° X** (1908). E. THÉRY : L'Evolution Economique du Japon. — E. CLAVERY : Le Développement Economique et la Concurrence du Japon en Extrême-Orient. — E. ARCAMBEAU : Le Japon en 1907.
- N° XI** (1908). L'Abbé LEBON : L'Œuvre Pédagogique des Marianistes Français au Japon. — D^r MÈNE : Les Anciennes Garnitures de Sabres du Japon (Première Partie).
- N° XII** (1908). D^r MÈNE : Les Anciennes Garnitures de Sabres du Japon (Deuxième Partie. — TAKIMURA : Esquisse Psychologique du Peuple Japonais. — E. LEMAIRE : L'art de l'Ingénieur au Japon.
- N° XIII** (1908). G. MIGEON : Shunko Sagiura et son Exposition. — M. DE VILMORIN : Le Chrysanthème. — D^r MÈNE : Le Chrysanthème dans l'Art Japonais.
- N° XIV** (1909). H. L. JOLY : Introduction à l'Etude des Montures de Sabres au Japon. — Marquis de LA MAZELIÈRE : Les Idées qui ont inspiré la Révolution Japonaise.
- N° XV** (1909). Yves GUYOT : Le Japon, Facteur de la Politique du Monde. — J. HARMAND : Les Forêts du Japon.
- N° XVI** (1909) D^r MÈNE : Les Anciennes Armes Japonaises.

N° XVII (1909) :

X.... : Le Prince Ito. — Marquis DE YANAGISAWA : Recensement de la population des villes de Tôkyô et de Yokohama. — EDME ARCAMBEAU : Le Japon économique et financier. — ED. CLAVERY : Art japonais et Art européen (notes détachées). — EDME ARCAMBEAU : La prochaine Exposition Anglo-Japonaise. — Divers, Relations franco-japonaises, etc. — Nouvelles du Japon. — Notes financières. — Bibliographie. — Vie de la Société. — La Maison Mitsui. — Tables pour 1908-09. — 2 gravures hors texte, 8 culs-de-lampe.

N° XVIII (1910) :

Compte rendu de la dixième Assemblée générale. — ISHIKAWA : Une poétesse japonaise et son œuvre : *Sei Shonagon* et le *Makura no Soshi*. — Comte DE TRESSAN : L'évolution de la garde de sabre japonaise, des origines au xv^e siècle. — E. LEMAIRE : Nouvelles du Japon scientifique et industriel. — H. L. JOLY : Fantômes et Revenants au Japon. — Lieutenant de vaisseau R. BRYLINSKI : L'affaire *Ten Itchi Bô* (1^{re} partie). — Nouvelles du Japon. — Divers. — Chronique financière. — Bibliographie. — Vie de la Société. — Questions et réponses. — Gravures. — 23 illustrations, 10 culs-de-lampe.

N°s XIX-XX (1910) :

Comte DE TRESSAN : L'évolution de la garde de sabre japonaise (2^e article). — CH. LEROUX : La musique japonaise classique. — Lieutenant de vaisseau R. BRYLINSKI : L'affaire *Ten Itchi Bô* (2^e partie). — E. DESHAYES : Six estampes de Kitao Massanobu. — Nouvelles du Japon. — Le nouveau tarif douanier du Japon. — Notes financières. — Bibliographie. — Expositions et ventes. — Questions et réponses. — 52 illustrations et planches.

N° XXI (1911) :

Compte rendu de la onzième Assemblée générale. — Général G. LEBON : Au Japon il y a quarante ans. — Lieutenant de vaisseau R. BRYLINSKI : L'affaire *Ten Itchi Bô* (3^e et 4^e parties, fin). — P. A. LEMOISNE : Les Maîtres de la gravure japonaise. — L. HÉLARY : Le Patriotisme japonais. — Marquis DE LA MAZELIÈRE : M. G. Boissonade, de l'Institut, sa mission au Japon (1874-1894). — L'« Oranda Shôgatsu » [Première célébration du jour de l'an au Japon, suivant le calendrier solaire (1^{er} janvier 1794)]. — Bibliographie. — Expositions et ventes. — R. KOECHLIN : 3^e exposition des estampes japonaises au Pavillon de Marsan. — P. A. ISAAC : Note sur la technique de l'estampe japonaise en couleurs. — TYGE MÖLLER : Exposition d'art japonais à Stockholm. — Vie de la Société. — Questions et réponses. — 2 gravures hors texte, 8 culs-de-lampe.

N° XXII (1911) :

A. HALOT : Formose, colonie japonaise. — Marquis DE TRESSAN : L'évolution de la garde de sabre japonaise (3^e article). — E. DESHAYES : L'exposition rétrospective d'Art japonais à Londres. — H. VEVER : L'influence de l'art japonais sur l'art décoratif moderne. — Deux excursions de la Société à Londres en 1910. — Nouvelles du Japon. — Bibliographie. — Tyge MÖLLER : Chroniques des expositions et ventes. — Correspondance. — Questions et réponses. — Soixante-six illustrations et une carte.

N^{os} XXIII-IV (1911) :

P. MALLON : Les primitifs de l'estampe japonaise. — H. MIYAMOTO : Les *Nô*, Drame lyriques du Japon. — Raphaël PETRUCCI : Chronique d'archéologie extrême-orientale. — Alfred WES TARP : A la découverte de la musique japonaise. — Général FRANCFORT : La Croix-Rouge en Extrême-Orient. — J. GARÇON : Les ressources minérales du Japon. — TYGE MÖLLER : Chronique des Expositions et Ventes. — Ed. ARCAMBEAU : Résumé de l'Annuaire Economique et Financier du Japon, 1911. — Ed. CLAVERY : Chronique financière et économique. — Bibliographie. — Vie de la Société. — Nécrologie (M. TAKAHIRA, M. le D^r CHIBRET, M. le Général BRUNET). — Correspondance. — Questions et Réponses. — Tables pour 1910-11. — Vingt illustrations.

N^o XXV (1912) :

Marquis DE TRESSAN : L'évolution de la garde de sabre japonaise, avec 23 illustrations (4^e et dernière partie). — H. MYLÈS : Paysages japonais (6 illustrations). — Comte M. DE PÉRIGNY : Aux Iles Riou Kiou et en Corée (25 illustrations). — Raph. PETRUCCI : I. La constitution et l'évolution de la peinture au Japon ; II. Chronique archéologique d'Extrême-Orient. — Ed. CLAVERY : L'Institut historique de Tôkyô. — E. ARCAMBEAU : La nouvelle Convention de commerce et de-navigation franco-japonaise. — D^r OTTO KÜMMEL : Le trésor du Shôsoin à Nara ; les chefs-d'œuvre de la peinture japonaise (Kokuhô) à l'Exposition de Londres 1910. — Tyge MÖLLER : Chronique des Expositions et Ventes. — Nouvelles du Japon. — V. STRAUS : Chronique financière. — Ed. CLAVERY : Chronique économique. — Bibliographie. — Vie de la Société. — Questions et réponses, etc.

N^{os} XXVI-XXVII (1912) :

Edme ARCAMBEAU : Sa Majesté l'Empereur Mutsu-Hito (1 portrait). — A. HALOT : La colonisation japonaise en Corée (8 illustrations). — Ed. CLAVERY : La Salle des Cigognes au Musée Guimet à Lyon (11 illustrations et plans). — Marquis DE TRESSAN : Au sujet des gardes de sabre primitives. — Raphaël PETRUCCI : Chronique archéologique d'Extrême-Orient. — E. A. : Son Excellence le Baron Ishii, Ambassadeur du Japon en France. — Nouvelles du Japon. — Achèvement des travaux de Kyôto ; cérémonie d'inauguration, 15-16 juin 1912. — Une fête japonaise à Paris, Magic City, 10 mai 1912. — Tyge MÖLLER : Chronique des expositions et ventes. — V. STRAUS : La nationalisation des chemins de fer au Japon. — J. N. : Chronique financière. — Ed. CLAVERY : Chronique économique. — J. NORVAL : L'honneur commercial japonais. — Bibliographie. — Vie de la Société. — H. MYLÈS : Trois mois hors de France ; un mois au Japon (1 carte). — Protocole annexe à la convention de commerce et de navigation entre la France et le Japon. — Questions et réponses.

N^o XXVIII (1912) :

Vice-Amiral BESSON : Souvenirs du Japon (1868-1869). — René MOMMÉJA : Le Chrysanthème au Japon. — H. L. JOLY : Le Toban Shinpin Zukan. — R. PETRUCCI : Chronique d'Archéologie Extrême-Orientale, etc.

N^o XXIX (1913) :

Général LEBON : Souvenirs d'une Ambassade Extraordinaire au Japon. — Fernand PILA : Les Funérailles de Meiji-Tennô. — R. KOECHLIN : Utamaro. — Marquis de LA MAZELIÈRE : La Littérature Japonaise dans l'ère de Meiji, etc.

Prix : Jusqu'au n^o XVII inclus : pour les sociétaires 2 francs le numéro, pour les non-sociétaires ; 3 francs.

A partir du n^o XVIII, 3 francs et 4 francs.

Le prix des numéros de l'année en cours est de 5 francs l'un pour les non-sociétaires.

Les n^{os} I, II, IV, XVIII, XIX-XX sont épuisés. Les n^{os} XIV, XVII, XXII, XXIII-IV presque épuisés se vendent 5 ou 6 francs et 7 ou 8 francs le numéro.

